

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

**LA PHILOSOPHIE
DES RACES
DU COMTE DE GOBINEAU
ET SA PORTÉE ACTUELLE**

PAR

ANDRÉE COMBRIS

Docteur ès lettres
de l'Université de Clermont

ALCAN

1957

LA PHILOSOPHIE DES RACES
DU COMTE DE GOBINEAU
ET SA PORTÉE ACTUELLE

A Monsieur EMILE LASBAX,

Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres
de l'Université de Clermont.

En témoignage de ma bien vive gratitude.

A Monsieur GEORGES VACHER DE LAPOUGE.

In memoriam.

UNIVERSITÉ DE CLERMONT

LA PHILOSOPHIE DES RACES
DU COMTE DE GOBINEAU
ET SA PORTÉE ACTUELLE

Thèse pour le Doctorat de l'Université de Clermont

Mention « Lettres »

présentée devant la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont

par

Andrée COMBRIS

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, boulevard Saint-Germain
1937

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

*
42506.



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Le comte de Gobineau en écrivant l'Essai sur l'inégalité des races humaines ne doutait pas que l'apparition « de ce fameux livre des races dût imprimer une secousse électrique à la science en la faisant tourner comme une table ». Ses contemporains qui le dédaignèrent accueillirent sans doute avec ironie pareille prétention ; elle étonne moins à notre époque où la philosophie gobiniste est d'actualité. De nos jours, en effet, nous entendons fréquemment dénoncer l'auteur de l'Essai comme le père de l'Aryanisme, le précurseur du Pangermanisme hitlérien, et l'inspirateur de cette nouvelle mystique de la race destinée peut-être à exercer actuellement une influence considérable. A ce titre, Gobineau pourrait évidemment être rangé au nombre de ces grands esprits dont l'Idée marque vraiment une date dans la Philosophie de l'Histoire. Cependant bon nombre de ses compatriotes se refusent à l'admettre. Pour eux Gobineau ne fut qu'un génial amateur voué à un succès éphémère, et c'est en vertu d'un engouement passager que nous nous efforçons d'attribuer à ses théories une portée qu'elles ne sont pas susceptibles d'exercer. Ainsi l'opinion demeure encore partagée à son endroit. A vrai dire, il n'est bien connu que d'une élite intellectuelle, et, si l'on ne se fait pas scrupule d'en appeler couramment à lui, il arrive trop souvent que l'on s'autorise d'une connaissance tout à fait imparfaite de sa doctrine

pour la juger. Il s'agit donc, sans aucun parti-pris de dénigrement ou d'admiration, de reprendre l'étude du système gobiniste en nous mettant en présence des textes pour nous en former une notion exacte, après l'avoir analysé minutieusement, tout en appréciant autant que possible son degré d'objectivité scientifique, nous serons alors en droit, en confrontant l'Aryanisme de Gobineau avec l'Aryanisme contemporain, de préciser dans quelle mesure il est légitime de prétendre à leur parenté. A cet égard, une mise au point paraît nécessaire et il ne sera pas sans intérêt de contribuer à déterminer enfin avec impartialité l'influence de la Pensée gobiniste à notre siècle.

PREMIÈRE PARTIE

LA PHILOSOPHIE GOBINISTE

CHAPITRE PREMIER

LES INFLUENCES QUI ONT PRÉPARÉ LA PHILOSOPHIE GOBINISTE

SOMMAIRE

I. Les philosophies de l'histoire qui ont précédé et préparé la philosophie de Gobineau.

Féodalisme : Au XII^e siècle, oubli de la distinction des races qui avait présidé à la formation de la nation française ; cependant quelques vagues réminiscences subsistent. Au XVI^e siècle, la science naissante soutient à nouveau la thèse de la fondation de la nation française par un peuple étranger aux Gaulois : les Franks (François Hotman). — Au XVII^e siècle, thèse d'Adrien de Valois ; résistance du celtisme qui cherche à attribuer une commune origine aux Franks et aux Gaulois. — Au XVIII^e siècle, Nicolas Fréret établit définitivement le fait initial de la dualité des races à l'origine de la nation française qui sous-entend la conquête de la Gaule par un peuple de race étrangère d'origine germane ; Boulainvilliers précise à son tour les conséquences sociales et politiques du fait de la conquête de la Gaule par les Germains ; opposition : Dubost ; essai de compromis : Mably ; Mlle de Lézardière. — La Révolution : Sieyès accepte à son tour le fait de la conquête tout en le retournant

contre ceux qui l'avaient primitivement invoqué. — Au XIX^e siècle le fait de la conquête continue à procurer des armes aux partis opposés.

La philosophie de l'histoire accepte donc ce fait fondamental d'une lutte de races à l'origine de la nation française dans laquelle les Germains ont joué le rôle de race conquérante et civilisatrice.

Germanisme : Naissance de la réaction germanique ; son développement au XIX^e siècle : Fichte et Hegel, Goerres et Schlegel ; la propagande germaniste.

La philosophie pangermaniste, à son tour, revendique pour les Germains, mais cette fois en Europe, le rôle de race conquérante et civilisatrice.

Aryanisme : Découverte des savants et des voyageurs en Orient. — La philosophie comparée : Max Müller ; naissance de l'Aryanisme.

La philosophie aryaniste admet à son tour le grand fait d'une lutte de races aux premiers temps de l'histoire de l'humanité, et ce sont les Aryens qui jouent cette fois-ci le rôle de race conquérante et civilisatrice.

II. Comment l'hérédité, le caractère, l'éducation de Gobineau, le préparaient particulièrement à accepter les suggestions de ces différentes philosophies de l'histoire.

Conclusion. — En quel sens l'aryanisme de Gobineau coordonne et synthétise les différentes données des philosophies précédentes.

Le comte de Gobineau, malgré la séduisante originalité de sa doctrine, ne saurait être considéré comme un novateur de génie qui aurait inventé un système imprévisible, nullement issu des philosophies antérieures. En réalité, l'auteur de *l'Essai* ne pouvait faire fi d'un passé « qui était là pour le guider et lui tracer le plan général de sa découverte ». Il ne pouvait se soustraire

à cette loi mystérieuse qui veut que dans l'histoire des systèmes, comme dans celle des êtres vivants, il n'y ait pas de génération spontanée, si bien que tous sont liés l'un à l'autre ; et, qu'un système quelconque se présente toujours, plus ou moins, comme l'aboutissement logique et chronologique de ceux qui l'ont précédé dans le temps.

Une étude méthodique de la philosophie de l'*Essai* exige donc que nous commençons auparavant par la situer en fonction des grands courants antérieurs qui l'ont en quelque sorte déterminée. En d'autres termes, si nous voulons arriver à une compréhension parfaite de l'Aryanisme de Gobineau, il n'est pas inutile « d'analyser son évolution embryogénique, selon l'expression d'un philosophe contemporain, en recherchant ses composantes héréditaires et leur association au cours de l'histoire » (1). Nous verrons ainsi comment l'hypothèse gobiniste peut être considérée comme le fruit d'une longue élaboration qui, se poursuivant depuis la théorie du féodalisme français, en passant par celle du pangermanisme jusqu'à celle de l'aryanisme ébauchée quelques années avant Gobineau, préparait au XIX^e siècle l'avènement de l'*Essai sur l'inégalité des races*.

Avant d'aborder l'examen de la doctrine gobiniste proprement dite, reportons-nous donc à quelques siècles en arrière, pour voir éclore le germe de ce qui deviendra plus tard l'idée directrice de l'*Essai*.

Augustin Thierry, dans ses *Considérations sur l'histoire de France*, qui ouvrent les *Récits des temps mérovingiens*, nous fournit à ce sujet une source de

(1) Emile LASBAX : *L'Application de la Méthode d'intuition vitale à l'histoire de la philosophie* (Préface de la 2^e édition de la *Hiérarchie dans l'univers chez Spinoza*). Paris, Vrin, 1926, page XVI.

enseignements intéressants. Écoutons ce qu'il nous apprend des premiers essais de la réflexion historique et de son évolution en France depuis le moyen âge :

Dès le XII^e siècle, d'après Augustin Thierry, toute tradition de la diversité des éléments nationaux, de la distinction primitive si nettement tranchée entre vainqueurs et vaincus, Franks et Gallo-Romains, avait disparu. Le peuple mixte, issu des uns et des autres, semblait se rattacher exclusivement aux Franks qu'il appelait comme lui « Français ». On soutenait communément que la nation française descendait en masse des Franks, issus eux-mêmes des compagnons d'Enée ou autres fugitifs de Troie. Sans doute, chacune des classes de la population persistait à rester fortement distincte des autres et à faire état de ses traditions politiques particulières. La noblesse conservait pour sa part un vague souvenir de conquête territoriale réalisée par le roi et ses aïeux, et d'un grand partage de domaines, acquis à son profit, par le droit de l'épée ; mais cette notion de l'intrusion d'un peuple barbare au sein du pays gallo-romain civilisé, on préférait, conformément à l'esprit du temps, la transformer en celle d'une conquête réalisée, non par des étrangers sur une nation civilisée, mais sur des mécréants par une armée de fidèles, « suite et couronnement des victoires de Charles Martel, de Pépin et de Charlemagne sur les Sarrazins et autres peuples ennemis de la foi ». Une autre tradition historique fleurissait dans la bourgeoisie qui rappelait, avec orgueil, l'origine romaine de ses constitutions municipales. Quant au peuple des campagnes, réduit au servage de temps immémorial et bien avant la conquête barbare, il ne possédait nulle tradition historique qui expliquât les causes de sa servitude.

Cependant, dès la fin du XII^e siècle, l'auteur d'une

chronographie anonyme (1) dénonçait dans cet état social une suite manifeste de la distinction de races qui aurait présidé à la naissance de la patrie française. Après avoir raconté de la manière la plus fabuleuse les aventures des Franks ou Français, affranchis de tout tribut par l'empereur Valentinien, qu'ils avaient aidé à exterminer les Alains, le chroniqueur ajoute : « Ainsi délivrés d'impôts, ils n'en voulurent plus payer dans la suite, et nul ne put jamais les y contraindre ; de là vient qu'aujourd'hui cette nation appelle Franks dans sa langue, ceux qui jouissent d'une pleine liberté ; et, quant à ceux qui, parmi elle, vivent dans la condition de tributaires, il est clair qu'ils ne sont pas Franks d'origine, mais que ce sont les fils des Gaulois assujettis aux Franks par droit de conquête. » Ces paroles ne devaient avoir aucun retentissement ; la puissance seigneuriale n'éprouvait pas encore le besoin d'aller y rechercher les titres historiques qu'elle saura revendiquer plus tard avec tant d'énergie.

Au XVI^e siècle éclatait la renaissance des études historiques : et du fond des bibliothèques et des archives, la science exhumait « les monuments presque oubliés de la véritable histoire de France » ; après avoir ruiné la fable de l'origine troyenne des Franks, elle émit d'abord la prétention de ranger les Franks ou Français parmi les peuples de race germanique. L'un des plus savants jurisconsultes du XVI^e siècle, François Hotman, dans un livre intitulé *Franco Gallia* (2), composé en langue

(1) Chronographie citée par Adrien DE VALOIS. (Voir *Considérations sur l'histoire de France* d'Augustin THIERRY ; 5^e édition, chapitre II, page 37.)

(2) Voir Augustin THIERRY : *Considérations sur l'histoire de France*, 5^e édition, 1851, chapitre I^{er}, pages 23 à 28.

latine, soutint l'hypothèse d'un établissement des bandes frankes sur les bords de la Meuse et de l'Escaut, dans le but de libérer les Gaulois du joug des Romains ; le royaume de la Gaule franke aurait été fondé par ces bandes victorieuses jointes aux Gaulois affranchis, qui, formant dès lors une seule nation, élurent par suffrage commun leur premier roi, Hildéric. Pourtant quelque soixante-dix ans plus tard, Adrien Valois signalait à son tour en 1646, dans *Gestes des anciens Franks* (1), la distinction des Gallo-Romains et des Franks, après la conquête, mais il ne retint pas l'attention de ses contemporains. Les belles années du règne de Louis XIV allaient s'ouvrir ; aux perpétuelles compétitions des siècles précédents avait succédé la trêve des partis ; en revanche, si les esprits se détournaient des luttes intérieures, ils se portaient au dehors et concevaient « une grande délicatesse sur le point d'honneur national ». Le sentiment public dont l'influence s'étendit jusqu'à l'histoire, s'il faut en croire Augustin Thierry, mit donc en vogue le système, qui, reniant pour la France toute tradition de conquête étrangère, faisait de la Gaule un gouvernement indigène ; à partir de 1660, plusieurs savants s'appliquaient à accréditer l'opinion suivant laquelle Franks et Gaulois étaient des compatriotes longtemps séparés, puis réunis en un seul peuple ; et voici les données d'après lesquelles Chantereau-le-Fèvre, auteur estimé d'un traité des Fiefs, publié en 1662 (2), prétendait appuyer cette assertion : « Les Franks, Gaulois d'origine, qui avaient passé le Rhin, repassèrent ce même fleuve, soit pour trouver de nouvelles habitations,

(1) Voir Augustin THIERRY : *Considérations sur l'histoire de France*, 5^e édition, 1851, chapitre 1^{er}, pages 28 à 30.

(2) *Ibid.*, page 31.

soit pour délivrer leurs frères, les Gaulois, de la servitude des Romains. En moins de quarante ans, ils chassèrent les Romains de la Gaule ; et le peu de résistance qu'ils éprouvèrent de la part des indigènes, donne lieu de croire que cette entreprise n'avait pas été faite sans leur participation ». Ainsi au v^e siècle, « il n'y eut conquête pour la Gaule que relativement à l'expulsion des Romains ; à l'égard des Gaulois, elle est demeurée en l'état où elle était de toute ancienneté ».

Cette thèse, dénuée de tout fondement, avait l'avantage de servir alors la vanité du pays et les intérêts nationaux, en venant appuyer à point, sur les titres historiques, les conquêtes projetées par Louis XIV au delà du Rhin ; elle ne pouvait survivre au déclin du grand siècle.

En 1714, Nicolas Fréret lisait à une assemblée publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un mémoire sur l'établissement des Franks au nord de la Gaule (1) qui tranchait la question de l'origine des Franks en les présentant comme une ligue formée entre plusieurs peuples de la Basse-Germanie. « Il n'y a pas lieu, disait-il, de rechercher la descendance des Franks ni les traces de leur prétendue migration, puisqu'ils ne forment pas une race distincte ou une nation nouvelle parmi les Germains. » Avec lui la science française, longtemps hésitante, venait de faire un pas décisif dans la question de l'origine et de la nationalité des Franks : le fait initial de la dualité des races à l'origine de la nation française, le grand fait de la conquête, présenté par quelques esprits perspicaces, et que l'orgueil national se refusait

(1) Voir Augustin THIERRY : *Considérations sur l'histoire de France*, 5^e édition, 1851, chapitre 1^{er}, pages 33 à 35.

à admettre, était désormais admis. La Gaule était une conquête d'un peuple de race étrangère, d'origine germaine, et c'est au comte de Boulainvilliers qu'il appartiendra d'énoncer pour la première fois, de façon complète et précise, cette philosophie de l'histoire de France, qu'on peut appeler avec Seillière « La théorie du féodalisme français ».

Cet écrivain, issu d'une famille très ancienne, ou du moins fortement épris de la noblesse de sa maison, s'était livré aux études historiques pour rechercher les origines de sa famille, les titres, alliances, ou tout autre fait qui l'avaient signalée. Après avoir éclairci à son gré ses origines domestiques, il avait été amené à s'occuper de celles du pays et voici les points essentiels qu'il établit dans *l'Histoire de l'ancien gouvernement de la France* (1).

« La conquête des Gaules est le fondement de l'Etat français, dans lequel nous vivons ; c'est à elle qu'il faut rapporter l'ordre politique suivi depuis par la nation ; c'est de là que nous avons tous reçu notre droit primordial ; les Français conquérants des Gaules y établirent leur gouvernement tout à fait à part de la nation subjuguée, qui, réduite à un état moyen entre la servitude romaine et une sorte de liberté, privée de tout droit politique et en grande partie du droit de propriété, fut destinée par les conquérants au travail et à la culture de la terre. Les Gaulois devinrent sujets, les Français furent maîtres et seigneurs.

« Depuis la conquête, les Français originaires ont été les véritables nobles et les seuls capables de l'être. Tous les Français étaient libres, ils étaient tous égaux

(1) Voir Augustin THIERRY : *Considérations sur l'histoire de France*, 5^e édition, 1851, chapitre II, pages 41 à 46.

et compagnons. Les Français d'origine, seuls nobles reconnus dans le royaume, jouissaient à ce titre d'avantages réels qui étaient l'exemption de toutes charges pécuniaires, la jouissance des biens réservés au domaine public, l'exercice de la justice entre leurs pareils et sur les Gaulois habitants de leurs terres, la liberté d'attaquer ou de se défendre à main armée, enfin le droit de voter les lois et de délibérer sur toutes espèces de matières dans l'assemblée de la nation... Deux grands événements arrivés dans la monarchie ont amené la ruine graduelle de cet ordre de choses ; le premier fut l'affranchissement des serfs ou gens de mainmorte dont toute la France était peuplée... pour la plupart Gaulois d'origine ; le second fut le progrès par lequel ces serfs s'élevèrent contre tout droit à la condition de leurs anciens maîtres. Depuis six cents ans, les roturiers, d'abord esclaves, puis affranchis et anoblis par les rois ont usurpé les emplois et les dignités de l'Etat, tandis que la noblesse héritière des privilèges de la conquête, les perdait un à un et allait se dégradant de siècle en siècle. »

Ainsi, après des siècles de tâtonnements et de recherches, le comte de Boulainvilliers, interrogeant l'histoire, dénonçait nettement le conflit des Gallo-Romains et des Franks qui avait préludé à la naissance de l'Etat français, en même temps qu'il révélait toutes les conséquences sociales et politiques de la conception des deux races, l'une conquérante et patricienne, l'autre conquise et plébéienne.

Faut-il nous étonner qu'une pareille thèse qui favorisait si manifestement les revendications de la noblesse en appuyant ses prétentions à conserver dans le pays une situation prépondérante et privilégiée, à l'exclusion des autres ordres, ne puisse manquer d'irriter la bour-

geoisie parlementaire, rivale consciente de sa force depuis que Louis XIV l'avait appelée au gouvernement du royaume et toujours prête à discuter les prérogatives de la noblesse ? Au XVIII^e siècle, cette classe de la société devenue plus forte, plus riche, illustrée par les hautes fonctions publiques qu'elle remplissait avantageusement, ne pouvait accepter sans révolte une place aussi humble dans le passé, et c'est bien à ce sentiment qu'il faut attribuer les discussions passionnées que cette thèse suscita à son apparition et ne devait cesser de provoquer par la suite. Dès 1730, un pamphlet remarquable, intitulé *Lettre d'un conseiller du Parlement de Rouen*, après avoir couru quelque temps manuscrit, fut publié. L'auteur anonyme y déclarait « qu'indigné de voir avilir la majorité de la nation pour rehausser l'état ou la gloire de trois ou quatre mille personnes, il voulait remettre les nobles de niveau avec les citoyens de nos villes et leur donner des frères au lieu d'esclaves ». Reprenant ces idées au moyen d'arguments plus scientifiques, Jean-Baptiste Dubost, secrétaire perpétuel de l'Académie, entreprenait d'abattre non seulement le système de Boulainvilliers, mais encore de ruiner la base même de tout système fondé sur la distinction des vainqueurs et des vaincus de la Gaule. Dans son grand ouvrage : *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* (1), il s'efforçait donc d'établir les assertions suivantes : « La conquête de la Gaule par les Franks est une illusion historique, les Franks sont venus en Gaule comme alliés et non comme ennemis des Romains. Leur roi reçut des empereurs les dignités qui conféraient le gouvernement de

(1) Voir Augustin THIERRY : *Considérations sur l'histoire de France*, 5^e édition, 1851, chapitre II, pages 48 à 53.

cette province, et par un traité formel, ils ont succédé aux droits de l'empire. L'administration du pays, l'état des personnes, l'ordre civil et politique sont restés avec eux exactement les mêmes qu'auparavant. Il n'y a donc eu aux v^e et vi^e siècles ni intrusion du peuple ennemi, ni domination d'une race sur l'autre, ni asservissement des Gaulois. »

On conçoit aisément la forte impression qu'un tel ouvrage devait produire et son succès auprès du Tiers-Etat : la place occupée par l'aristocratie dans le pays n'était qu'une usurpation, puisque la France n'était plus une conquête de ses aïeux ! « Ce livre, nous dit Augustin Thierry, fut dès lors classé comme le meilleur antidote contre le venin du système aristocratique. » Le système de Boulainvilliers et celui de Dubost n'étaient en somme que deux systèmes rivaux, qui ralliaient dans des sphères différentes les convictions et les passions contemporaines.

En 1748, Montesquieu, obligé d'opter pour l'une ou pour l'autre de ces deux conceptions antagonistes, dont l' « une semblait une conjuration contre la noblesse et l'autre une conjuration contre le Tiers-Etat », après avoir reconnu comme une vérité incontestable le fait de la conquête par les Germains, commit cependant la faute d'admettre le choix libre des lois personnelles sous la première et la seconde race qui réduisait à néant la distinction entre vainqueurs et vaincus, Franks et Romains, dans l'histoire de nos origines. Après lui, Mably tenta vainement d'atténuer la dangereuse conception des deux races, l'une dominatrice, l'autre soumise, par leur identification dans une commune prétention, celle des libertés germaniques, tandis que, dans les rangs de la noblesse libérale, M^{lle} de Lézardière affirmait à son tour plus nettement encore que son maître, que les

Franks, en frappant les Gaulois d'une main, leur offrait de l'autre le partage de la souveraineté. Ces évidents et louables efforts de conciliation ne remportèrent qu'un succès éphémère.

La grande Révolution de 1789 se préparait en effet, et ces thèses allaient paraître encore trop modérées aux polémistes révolutionnaires ; elles ne favorisaient pas assez à leur gré leur besoin de vengeance, impatient de se manifester contre les ordres privilégiés de l'Etat. On s'attachera donc toujours à l'idée de conquête, mais en la retournant avec hardiesse dans ses conséquences les plus brutales contre ceux qui l'invoquaient, en toute justice, à leur profit. Sieyès écrivait dans un célèbre pamphlet : « Si les aristocrates entreprennent de retenir le peuple dans l'oppression, il osera demander à quel titre. Si l'on répond : à titre de conquête, il faudra en convenir, ce sera vouloir remonter un peu haut ; mais le Tiers-Etat ne doit pas craindre de remonter dans les temps passés ; il se reportera à l'année qui a précédé la conquête, et puisqu'il est aujourd'hui assez fort pour ne pas se laisser conquérir, sa résistance sera sans doute plus efficace. Pourquoi ne renverrait-il pas dans les forêts de Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à des droits de conquête ? La nation épurée alors, pourra se consoler, je pense, d'être réduite à ne plus se croire composée que des descendants des Gaulois et des Romains. En vérité, si l'on tient à distinguer naissance et naissance, ne pourrait-on pas révéler à nos pauvres concitoyens que celle qu'on tire des Gaulois ou des Romains vaut au moins autant que celle qui viendrait des Sicambres, des Welches et autres sauvages des bois et des marais de l'ancienne Germanie ? Oui, dira-t-on, mais la conquête a dérangé tous les

rapports et la noblesse a passé du côté des conquérants. Eh bien, il faut la faire repasser de l'autre côté ; le Tiers-Etat redeviendra noble en devenant conquérant à son tour. » Ainsi les révolutionnaires ne craignaient pas de reprendre le même système qui avait causé tant d'effroi aux classes populaires pour le retourner audacieusement contre ses promoteurs.

Le siècle suivant devait voir se prolonger ces controverses interminables sur les caractères et les suites politiques et sociales de l'établissement des Franks en Gaule. C'est ainsi que Montlosier (1), porte-parole de la noblesse, opposera non plus deux races, mais deux peuples séparés par des caractères non ethniques, mais politiques et économiques : « Les vrais Français, dira-t-il, incarnés de nos jours dans la noblesse et ses partisans, sont les fils d'hommes libres, issus indistinctement des trois races, gauloise, romaine et germanique, qui forment notre nation ; les anciens esclaves et toutes races, également employés d'abord à l'exercice des métiers par leurs maîtres, sont les pères du Tiers-Etat. »

Il est permis de supposer, d'ailleurs, que si ce système fut adopté par Montlosier, ce fut principalement pour des raisons d'opportunité, car le parti ultra était trop mélangé pour qu'on puisse lui donner l'assurance d'une origine franque, et d'autre part le sentiment national se serait révolté d'avoir à se réclamer d'ancêtres allemands.

Après 1815, la théorie de l'asservissement par la conquête allait continuer de procurer des armes aux partis opposés. La noblesse ultra persistait, en faisant étalage du nom de Frank, à revendiquer une nationalité

(1) Voir Augustin THIERRY : *Considérations sur l'histoire de France*, 5^e édition, 1851, chapitre iv, page 98.

privilegiée, tandis que les écrivains de l'autre parti ripostaient en proclamant comme un défi la nationalité gauloise des communes et du Tiers-Etat. Guizot a stigmatisé de main de maître, dans un de ses plus célèbres pamphlets, cet antagonisme irréductible entre Franks et Gaulois : « Je me sers de ces mots parce qu'ils sont clairs et vrais, la Révolution a été une guerre, une vraie guerre, telle que le monde la connaît entre peuples étrangers. Depuis plus de treize siècles, la France en contenait deux : un peuple vainqueur et un peuple vaincu. Depuis plus de treize siècles le peuple vaincu luttait pour secouer le joug du peuple vainqueur. Notre histoire est l'histoire de cette lutte... Franks et Gaulois, seigneurs et paysans, nobles et roturiers, tous bien longtemps avant la Révolution s'appelaient Français... Treize siècles se sont employés parmi nous à fondre dans une même nation la race conquérante et la race conquise, les vainqueurs et les vaincus...

« ... La division primitive a traversé leur cours et résisté à leur action. La lutte a continué dans tous les âges, sous toutes les formes, avec toutes les armes ; et, lorsqu'en 1789 les députés de la France entière ont été réunis dans une seule Assemblée, les deux peuples se sont hâtés de reprendre leur vieille querelle ! »

Sans doute, Guizot affirme par la suite que l'histoire a mis le point final à cet éternel conflit, car « elle ne contient plus deux systèmes se niant l'un l'autre et répondant à deux traditions de nature et d'origine opposées, mais elle est l'Histoire de tous, écrite pour tous, qui embrasse et associe toutes les traditions que le pays a conservées ». Il n'en reste pas moins avéré que malgré ses efforts pour estomper autant que possible le fait de la conquête, et les conséquences sociales et politiques qu'il comporte, conséquences fort préjudiciables

aux théories de l'égalité, la grande idée d'une lutte entre Germains et Gallo-Romains domine incontestablement l'histoire des origines de la nation française.

Ainsi cette idée de la conquête par un peuple de race étrangère, dont il subsistait au moyen âge quelques vagues réminiscences, était définitivement admise, durant les siècles suivants, dans la philosophie de l'histoire de France, et c'est à la race germanique que l'on reconnaissait dans notre pays la qualité de race conquérante et civilisatrice. Le fait était intéressant à signaler ; nous allons voir en effet comment une autre philosophie de l'histoire, aux prétentions plus ambitieuses encore, en suggérant qu'une grande mission civilisatrice était dévolue pareillement aux Germains sur les autres nations, ne devait pas hésiter à revendiquer pour eux la suprématie en Europe. C'était la fameuse philosophie pangermaniste dont maintes circonstances allaient bientôt provoquer le plein épanouissement.

Si nous voulons assister aux premières tentatives de la réaction germaniste, c'est au ^{xvii}^e siècle qu'il faut nous reporter, l'antagonisme entre la France et l'Allemagne devant naître de Louis XIV et des prétentions du Celtisme qui inquiétaient les Allemands menacés dans leur existence nationale. En présence du péril, le sentiment patriotique allait se faire jour ; aux ambitions françaises, les Allemands opposaient des ambitions confuses de grandeur nationale que le siècle suivant devait encore développer. Avec Frédéric, l'Allemagne prenait soudain conscience de sa force et, grisée par des succès qu'elle n'eût osé prévoir, se prenait à rêver de devenir la première nation conquérante du monde ; les luttes de la Révolution, l'occupation napoléonienne nourrissaient encore contre la France impérialiste, son désir de vengeance. Insensiblement, de l'idée médiévale du Saint-

Empire, puissance séculière associée au pouvoir spirituel de la Papauté, l'orgueil allemand tendait à faire l'idée d'une puissance historique et providentielle de la nation allemande ; et, pour satisfaire ses aspirations démesurées, il forgeait, au lendemain de 1813, la fameuse théorie pangermaniste dont Andler a dit qu'elle pouvait être considérée comme « l'image la plus ambitieuse que la nation allemande ait inventée d'elle-même ».

Ce sera la voix des philosophes qui prêtera d'abord son appui souverain au grand mouvement germaniste, lentement éclos au cours des siècles précédents. Fichte, le premier, donnait un catéchisme clair et complet de la prédestination allemande. D'après lui, seuls les purs Germains auraient reçu la révélation chrétienne dans son intégrité, par la Réforme, qui fut la Renaissance du Christianisme, la prééminence du peuple allemand fut assurée ; sa vocation sera donc de reprendre ce grand précédent et par là de commencer une ère nouvelle où s'épanouira en actes politiques sa nouvelle philosophie. Privilégié dans sa pensée, le peuple allemand méritera également de l'être dans ses destinées matérielles. Il faut un ordre de choses capables de continuer et de faire durer cette perfection créée par l'individu ; cet ordre de choses est une nation ; une seule nation au monde, la nation allemande, a chance de survivre, car elle s'entend mieux que tout autre à la sagesse politique. Son œuvre sera de régénérer l'humanité en renouvelant ainsi l'œuvre du Christ et de Luther.

Cette mission de l'Allemagne, Hegel la concevait encore comme Fichte, bien qu'il motive autrement sa croyance. Pour lui, « la besogne de l'histoire est de faire apparaître la religion chrétienne comme la raison humaine réalisée dans les faits ». A cette besogne les Germains sont prédestinés parce que celles-là seules parmi les vérités se

réalisent, qui sont présentées à une pensée consciente et à une volonté résolue ; et, la pensée germanique seule est initiée au sens profond du Christianisme comme le vouloir germanique a seul la résolution de le mettre en pratique. La grande découverte faite par le Christ, et que les Orientaux, les Romains et les Grecs ont ignorée, les Germains la savent, la propagent, la vivent : « Cette découverte, c'est qu'il y a identité de nature entre l'esprit absolu et la conscience individuelle de tout homme pensant ! »

Hégel, cependant, combattait la théorie fichtéenne du germanisme ; il se défendait de faire de l'histoire *a priori* et ne croyait pas idéaliser le Germain, car il savait que sa condition avait été d'abord celle d'une « barbarie obtuse », exclusive de toute religiosité profonde. Mais ce qu'il y avait de particulier psychologiquement aux Germains, c'était, selon Hégel, cette volonté demeurée vierge et toute générale. « Les Germains sont du désir intact prêts à tout ; ils se révoltent sauvagement contre le Christianisme et cependant quel vouloir est mieux préparé à accueillir l'idée la plus générale conçue par la conscience humaine, l'idée chrétienne, si ce n'est le vouloir le plus général et le plus pur, le vouloir germanique ? » Sans la réforme de Luther, la vie de l'esprit serait éteinte, l'Allemagne a repris l'interprétation approfondie de la tradition luthérienne.

Aux côtés de Fichte et de Hégel, Goerres se faisait le doctrinaire des catholiques allemands du Rhin et de la Bavière ; le germanisme catholique se réclamait encore d'une plus ancienne tradition ; « il croyait à une alliance prédestinée de la nation allemande avec la plus haute autorité spirituelle qui fût au monde : Séculièrement le Saint-Empire romain germanique recevait sa consécration du Sacerdoce romain » ; bien plus, les Germains, d'après

Goerres, seraient le peuple désigné pour la transfusion du sang nécessaire aux vieilles sociétés ; par eux, lors de l'assaut de Rome, le vieux corps romain avait été régénéré ; la gloire de l'Allemagne actuelle fut de résister à la tentative de Bonaparte mettant ainsi en pièces le triomphe de l'Antechrist ; l'Allemagne de l'avenir doit se réserver pour une migration nouvelle de peuples et d'idées, pour une croisade contre le mal absolu que la Sainte Alliance n'a pas su achever. « L'enseignement du catholicisme romantique de Goerres contribuait en somme, plus qu'aucune autre doctrine, à entretenir chez les Allemands cette croyance que leur peuple à qui la maîtrise du monde n'aurait jamais dû échapper la ressaisirait un jour. Sans doute, cette revanche peut être retardée, mais le peuple allemand ne peut en faire l'abandon, car il s'agit d'une revanche sur la corruption latine et cette corruption, c'est, pour Goerres : l'Humanisme, la Renaissance, le siècle de Louis XIV, la libre pensée du XVIII^e, la Révolution, tout ce qui pour les peuples d'Occident a constitué la raison de vivre des temps modernes. »

A son tour, Friedrich Schlegel se faisait le porte-parole du catholicisme autrichien : « Il y a un principe divin qui mène le monde, disait-il, mais aussi une loi naturelle, invisible qui y préside ; le sang germanique est ce principe naturel, fécondé par le principe divin ». Pour Schlegel, l'idée de l'Empire est celle d'une protection militaire de toute la Chrétienté. « La véritable paix ne peut pas être l'équilibre européen, car la paix suppose une foi unique et la prépondérance de la puissance qui en est la meilleure gardienne ; fonder cette paix sera vraiment l'œuvre de la restauration future, retour au Christianisme par la force et le cœur germaniques. » La vocation du peuple allemand consiste à hâter l'avènement de l'ordre moral dans le monde par l'hégémonie, tempo-

rairement réalisée, de la spiritualité allemande et chrétienne.

En somme toutes les principales thèses que reprendra le Pangermanisme actuel, se trouvaient préformées, depuis Fichte, dans la philosophie allemande : « l'expérience intérieure du divin sanctifie l'énergie allemande », disaient les métaphysiciens Fichte et Hegel. « Une fonction providentielle assure la vertu du sang de la race, et de la vigueur allemande », ajoutaient les catholiques Goerres et Schlegel ; la même initiative divine promet à la race germanique des terres sans nombre et l'ascendant sur les peuples inférieurs ; elle lui garantit la suprématie de sa civilisation, car son heure est venue et c'est une heure qui durera des milliers d'années (1).

Tandis que les philosophes justifiaient ainsi par des raisons idéologiques l'ambition grandissante de l'Allemagne, les poètes, de leur côté, travaillaient à entretenir le peuple dans les mêmes sentiments ; du Saint-Empire, écroulé en 1805, subsistait toujours une vague nostalgie, et de vieilles légendes étaient enracinées dans le peuple : on se souvenait que parmi les anciens empereurs, il s'en était trouvé d'initiés aux sciences occultes et aux arts de la magie. Peut-être était-ce dans quelque une de ces collines hautes, que les anciens Germains imaginaient volontiers creuses et remplies de spectres, que vivait l'Empereur, entouré de tous ses guerriers endormis ? Chaque pays possédait sa montagne des morts d'où sortirait peut-être un jour, par miracle, le défilé triomphal des armées

(1) Nous avons extrait ces aperçus sommaires sur quelques-unes des philosophies pangermanistes du xix^e siècle, de l'ouvrage intitulé le *Pangermanisme philosophique*, qui fait lui-même partie de « la Collection de documents sur le Pangermanisme », traduits de l'allemand et publiés sous la direction de Charles ANDLER.

impériales ressuscitées... ! Les romantiques allemands du XIX^e siècle recueillaient précieusement ces légendes ; ils en faisaient des ballades ou des romans qui ravivaient le rêve d'une grande Allemagne, confondant par delà les frontières politiques existantes tous les hommes de langue germanique. Grâce à ces contes historiques, les idées adoptées d'abord par une élite intellectuelle commençaient peu à peu à gagner la masse. Bientôt la mode voulut qu'on affichât ses convictions dans son costume ; les jeunes patriotes portaient la redingote noire serrée à la taille, le cou nu au-dessus d'un grand col rabattu, les cheveux longs et flottants, la toque foncée aux plumes éclatantes ; on jurait par Arminius et Barberousse ; on chantait les forêts de la Germanie, tandis qu'avec Jahn les jeunes enthousiastes rêvaient de séparer l'Allemagne de la France par une ceinture de déserts qu'on peuplerait de bêtes fauves, ou parlaient de raser la ville de Strasbourg en épargnant seule sa vieille cathédrale gothique, éloquent symbole de la grandeur allemande.

En 1840, le malentendu diplomatique qui fit craindre à l'Allemagne une nouvelle invasion française vint encore exalter les rancœurs de nos voisins d'Outre-Rhin. En 1842, Léo écrivait dans son *Manuel de l'histoire universelle* cette phrase caractéristique : « La race celtique, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est toujours mue par un instinct bestial, tandis que nous autres Allemands, n'agissons jamais que sous l'impulsion de pensées et d'aspirations vraiment sacrées. » En 1844, André Thierry, en tête de son *Histoire des Gaulois*, avouait que ses conclusions sur les origines celtiques et gauloises de la Belgique, avaient soulevé dans ce pays des protestations indignées. Les Belges tenaient à se croire Germains !

Tels étaient les effets de la propagande germaniste

qui, par les moyens les plus divers, s'efforçait toujours d'entretenir et de fortifier aux cœurs des Allemands cette conviction de la supériorité de leur race et de la nécessité de sa suprématie. Cette supériorité des Germains, la philosophie de l'histoire de France ne l'avait-elle pas d'ailleurs reconnue déjà implicitement en leur attribuant, comme nous l'avons vu, le rôle glorieux de race conquérante et civilisatrice de la nation française ? Entre la théorie du féodalisme français et celle du pangermanisme allemand, le lien de connexion logique est évident, mais on peut aller plus loin et reconnaître qu'à travers leurs conclusions, c'est l'idée générale de l'inégalité des races et de la prédominance d'une seule sur les autres qui se précise ; c'est l'ébauche de ce qui deviendra plus tard l'hypothèse gobiniste qui va trouver son expression définitive avec la théorie de l'aryanisme dont nous allons maintenant indiquer l'origine.

Peu de temps, en effet, après la naissance du germanisme, une nouvelle science venait d'éclorre, celle de l'indologie, créée par les découvertes récentes des savants et des voyageurs, sur les langues et les littératures de l'Inde ancienne. A la fin du XVIII^e siècle, Jones avait publié son *Traité sur la poésie orientale*, puis sa *Grammaire persane*, travaux qui peuvent être considérés comme le point de départ des études orientales. A peu près à la même époque, un Parisien, Antequil-Duperron, ayant réuni une collection de manuscrits orientaux précieux, déposait à la bibliothèque du roi cent quatre-vingts manuscrits, dont deux exemplaires des livres sacrés de l'Iran. En 1781, il faisait paraître son œuvre capitale, *Publication de documents originaux et traduction de l'Avesta*, ouvrage qui fait époque dans le monde de l'Orientalisme.

Bientôt apparaissait une pléiade de jeunes érudits

marchant dans la voie que leur traçaient leurs prédécesseurs, et ce furent Guillaume de Humboldt et Colebrook, Grimm et Schlegel dont l'œuvre capitale *De la langue et de la philosophie des Indous*, premier ouvrage important sur la langue de l'Inde, allait ouvrir la voie aux études de grammaire comparée, tandis qu'Eugène Burnouf révélait à l'Europe le bouddhisme et que Bopp, dans son *Système de la conjugaison du sanscrit*, et surtout dans sa *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, gothique*, inaugurait une ère nouvelle dans les études linguistiques. En présence de ces découvertes multiples qui lui ouvraient un monde merveilleux, inconnu jusqu'alors, l'Occident éprouva d'abord une sympathie surtout littéraire pour des œuvres si différentes des siennes. Cependant, la découverte de la philologie comparée, avec Max Müller, dévoilait bientôt les rapports directs et par suite la communauté d'origine du sanscrit et des grands idiomes européens : grec, latin, lithuanien, celtique et gothique. Ce fut alors une sorte de délire d'enthousiasme à l'égard des nouvelles doctrines ; « la civilisation moderne crut avoir retrouvé ses titres de famille, égarés durant de longs siècles ». Par une extension aujourd'hui critiquée mais alors indiscutée, on en déduisit que tous les peuples parlant ces langues parentes étaient étroitement liés par le sang, et l'aryanisme naquit, « unissant dans une même fraternité toutes les nations dont la langue présentait quelques affinités sanscrites ». Toutefois, on ne tardait pas à s'apercevoir que les Aryas de l'Inde, ou du moins leurs descendants, différaient sensiblement « de leurs cousins occidentaux ». Si le climat pouvait expliquer à la rigueur les modifications d'épiderme et de mentalité, l'étude des textes sanscrits révélait qu'elles avaient encore d'autres causes ; en réalité les Aryas, qui s'étaient

introduits en conquérants dans le Pendjab, rencontrèrent dans la péninsule d'innombrables populations, plus ou moins noires, avec lesquelles ils devaient fatalement fusionner. Les grandes épopées sanscrites, en confirmant ce dualisme originaire de la civilisation védique, éclairaient ces luttes initiales entre éléments ethniques antagonistes, mais laissaient deviner aussi les réconciliations ultérieures par les unions sans cesse renouvelées entre les deux races jadis ennemies. C'est ainsi qu'au milieu du XIX^e siècle, ces constatations récentes de la science indologique étaient relatées par Pavie dans ses études sur l'Inde ancienne et moderne. Suivons par exemple, avec lui, dans *Mahâbhârata*, l'odyssée des fils de Pandou, qui vont aborder la carrière des aventures dans laquelle Rama s'était illustré avec eux :

Après quelques jours de marche dans les solitudes de la forêt vierge, les voici en présence du rackchasa, sorte d'être monstrueux, « noir comme la fumée en la saison des pluies, à l'œil fauve, à la forme horrible, à la bouche armée de longues dents, avide de chair humaine !... » Cet ogre terrifiant, tout semblable à celui de nos contes de fées, et qui n'est que la personnification du nègre indigène, deviendra cependant l'ancêtre des générations ultérieures des Aryas, car la sœur du rackchasa va précisément s'éprendre d'un des Pandavas. De cette union fortuite sort la race métisse ; bientôt le teint foncé des mulâtres l'emportera sur la blancheur distinctive des premiers rois ; peu à peu, au dire de Pavie, dans cette société hindoue, envahie par les éléments étrangers, se montrèrent les vices du sauvage dont on n'apercevait pas même le germe dans l'âme si pure de Rama ; et, les héros du *Mahâbhârata*, bien que fils de dieux aux yeux de la légende, ne seront plus que des hommes supérieurs au reste des mortels par quelques côtés seulement !

Les conclusions tirées des symboles des épopées hindoues étaient d'ailleurs confirmées par l'étude de la religion hindoue. On reconnaissait dans son panthéon, à côté des dieux aryens, de bizarres fétiches de sauvages ; et l'on suspectait l'hérésie bouddhiste de n'être qu'une de ces réactions indigènes contre la religion des conquérants Aryas.

Ainsi, ce perpétuel conflit entre race conquérante et race conquise, que les précédentes philosophies de l'histoire, s'inspirant de considérations locales ou tout au moins plus restreintes, avaient vu se manifester par l'opposition des Germains et des Latins, en France et dans le monde occidental, la science historique, en transposant le théâtre dans la grande péninsule asiatique, prétendait le retrouver au berceau même de l'humanité dans la lutte des Aryas blancs contre les hommes de couleur qu'ils venaient civiliser ; et, trait nouveau, signalé avec justesse par Seillière, les compromis successifs entre vainqueurs et vaincus « étaient réglés par la fusion et le mélange grandissant de deux peuples que rapprochait leur longue cohabitation ».

En 1850, l'Orientalisme était à la mode ; la théorie aryenne fut acceptée avec un enthousiasme délirant. On put croire un instant que le XIX^e siècle avait découvert l'explication définitive de l'histoire de l'humanité, et c'est au comte de Gobineau qu'allait incomber la mission d'édifier pour la première fois, en un système cohérent, la théorie de l'Aryanisme intégral. Le futur auteur de l'*Essai* semblait d'ailleurs particulièrement indiqué pour accomplir la tâche qui lui était dévolue, car son éducation, son caractère, sa carrière même, tout paraissait le disposer à poursuivre la voie dans le sens que ses devanciers lui avait tracé ! Ses biographes nous racontent, en effet, comment il fut élevé par un père,

fervent légitimiste, dans le culte des traditions de l'ancienne noblesse et l'aversion de la démocratie et des temps nouveaux. Le hasard voulut que tout jeune encore, il eut pour précepteur un ancien élève de l'Université d'Iéna, qui l'initia aux difficultés de la langue allemande et le familiarisa avec ses méthodes. Un voyage qu'il fit plus tard dans le Grand Duché de Bade, un séjour de quelques mois dans un site romanesque, entre les murs d'un vieux château empreint de souvenirs moyenâgeux, orientèrent ainsi de bonne heure ses préférences vers une culture étrangère, tandis que s'éveillait déjà en son âme d'adolescent un vif attrait pour la Germanie. Plus tard, au collège de Bienne, le jeune Gobineau qui avait rencontré plusieurs professeurs très versés dans les langues sanscrites, se jeta avec ardeur dans l'étude de la philologie orientale, et sa vocation était dès lors à peu près arrêtée. De retour en France, il devait emporter le regret de ses études si différentes, tandis qu'il retrouvait, pour la partager, toute l'aversion de sa famille et de sa race contre le régime nouveau. On s'explique donc aisément que, parvenu à l'âge d'homme, et en quête d'un système susceptible de servir ses prétentions et ses ambitions personnelles, le jeune Arthur Gobineau ait été tout disposé, par son contact avec la Germanie et sa connaissance de l'Orient, à prêter une oreille complaisante aux suggestions des thèses féodalistes, germanistes et aryanistes, toutes philosophies essentiellement aristocratiques, qui correspondaient si parfaitement à sa mentalité (1), tout en flattant chacune des sympathies

(1) Il n'entre pas dans notre sujet d'insister davantage sur les rapports de la philosophie de Gobineau et la personnalité de son auteur. Aux différentes caractéristiques de la mentalité de Gobineau qui se reconnaissent dans l'élaboration

que les hasards d'une carrière aventureuse ne feront que développer.

Somme toute, il s'agissait pour Gobineau de rechercher enfin la raison profonde de cet inévitable conflit entre race conquérante et race conquise, sur lequel ces philosophies de l'histoire avaient successivement appelé notre attention. Cette raison, le comte la découvrira dans la volonté même de la nature qui, en établissant une inégalité originelle et permanente entre les races, a voulu que la lutte se résolve toujours au profit de la race supérieure, porteuse de civilisation. Mais cette race supérieure, quelle est-elle ? Est-ce la race germane, comme ont voulu l'établir féodalisme et pangermanisme, ou cette antique race aryenne, découverte depuis peu grâce aux progrès de la science historique ? En vérité, répondra Gobineau, les deux s'identifient : la race supérieure, la race élue, est bien la race aryenne, mais c'est aussi la race germanique qui en est issue directement, car les Germains représentent dans le monde moderne les descendants authentiques des nobles aryens.

de son système, il faut citer encore le romantisme, trait peu surprenant chez le comte déjà préparé par son caractère et son milieu à accepter complaisamment ce mode de pensée habituel à son époque. (Il nous suffit de le noter au passage, sans nous attarder davantage à cette influence qui appartient au domaine littéraire.)

Certains prétendent que le romantisme de Gobineau serait pour beaucoup dans le fatalisme de la philosophie de l'*Essai* ; peut-être cette opinion est-elle discutable, mais on peut affirmer sans crainte de se tromper que la philosophie de Gobineau est romantique par son inspiration « rousseauiste » que dénotent l'aspect utopique et la tendance singulièrement rétrograde et préhistorique de son aryanisme, ainsi que par sa teinte de merveilleux et de mysticisme,

Ainsi tout s'explique et s'enchaîne ; la théorie gobiniste se présente à son heure comme l'aboutissement logique et chronologique des systèmes historiques que nous venons d'énumérer, et l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui coordonne et synthétise dans une harmonieuse unité les différentes données des philosophies qui l'ont précédé dans le temps, va nous donner dans son habile et grandiose conception ethnique, une audacieuse tentative d'explication de l'histoire universelle.

C'est cette philosophie de l'histoire de l'humanité qu'il nous faut maintenant exposer.

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE GOBINISTE, SON ÉVOLUTION, SES CARACTÈRES

SOMMAIRE

L — L'exposé fondamental : L'Essai sur l'Inégalité (1)

1^o Partie théorique

- { A) Recherche des causes susceptibles de produire la mort des sociétés. — B) La dégénération. — C) L'inégalité ethnique. — D) L'existence des races. — E) Caractères respectifs des trois grandes races ; prééminence de la race blanche.

2^o Partie historique

- { A) Chamites et Sémites.
B) Japhétides : a) les Arians hindous ; b) les Arians iraniens ; c) les Arians hellènes ; d) Les Celtes et les Slaves ; e) l'empire romain ; f) les Arians germains ; g) les nations modernes.

Le mélange, sans cesse grandissant, précipite la disparition de la race aryenne.

(1) Pour la section I, consulter de préférence nos tableaux-résumés, p. 72 et 112-113.

II. — L'évolution de la pensée dans les autres œuvres

Pessimisme de la philosophie de l'*Essai*. — Tentative de réaction contre ce pessimisme dans *les Pleïades*, *Ottar Jarl*.
— Retour au pessimisme dans *Amadis*.

Malgré ses apparentes fluctuations, la philosophie gobiniste demeure toujours une philosophie aristocratique et impérialiste, basée sur l'idée d'une inégalité ethnique originelle et permanente.

III. — Les caractères de la philosophie gobiniste

Son attitude à l'égard du Christianisme, de la morale courante ; ses conséquences pratiques.

La philosophie gobiniste, en postulant une hiérarchie ethnique originelle, légitime l'établissement d'une hiérarchie sociale et politique correspondante.

I. — L'EXPOSÉ FONDAMENTAL :

L'ESSAI SUR L'INÉGALITÉ

Ce fut tout au début de sa carrière, durant son séjour à Berne et à Francfort, que Gobineau écrivit l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui parut en 1853 et 1855. Cet ouvrage était dédié au roi Georges de Hanovre dont la Maison souveraine, assise sur le trône de Grande-Bretagne depuis George I^{er}, gouvernait, en 1850, deux nations demeurées encore, d'après Gobineau, quelque peu aryennes.

Comme ses contemporains, l'auteur de l'*Essai* avait ressenti ce que l'agitation des époques modernes inspire de soucieuse curiosité ; et appliquant à en comprendre

les mobiles toutes les forces de son intelligence, il crut apercevoir pour de tels travaux des facilités particulières à l'époque présente. Au XIX^e siècle, en effet, la science avait dissipé les ténèbres profondes qui nous cachaient les débuts des civilisations différentes de la nôtre ; l'épuration des méthodes analytiques nous découvrait une Rome ignorée de Tite-Live et nous expliquait les vérités mêlées aux récits fabuleux de l'enfance hellénique, tandis que sur un autre point du monde, les peuples germains, longtemps méconnus, se montraient à nous aussi grands, aussi majestueux, que les écrivains du Bas-Empire les avaient dits barbares. L'Egypte dévoilait ses hiéroglyphes et confessait l'âge de ses Pyramides ; l'Assyrie découvrait ses palais et leurs inscriptions, et l'Inde primitive nous racontait dans ses Védas des faits bien proches du lendemain de la Création. « Devant cette soudaine accumulation de faits positifs, la réalité trop notoire et trop pressante ne nous permettait plus d'aller avec les théoriciens révolutionnaires amasser des nuages pour en former des hommes fantastiques en nous donnant le plaisir de faire mouvoir artificiellement des chimères dans des milieux politiques qui leur ressemblent. » Pour décider sainement des caractères de l'humanité, déclarait Gobi-neau, le tribunal de l'histoire apparaissait désormais comme seul juge compétent. Il allait donc demander à cette autorité si qualifiée de nous faire connaître les ressorts secrets qui commandent l'évolution des sociétés. Interrogeant l'histoire, il devait s'employer dans la première partie de son ouvrage, la partie théorique, à rechercher les grandes lois du devenir historique et la façon dont elles s'accomplissent, se réservant dans la seconde partie, ou partie historique, d'en donner la confirmation expérimentale nécessaire.

1° Partie théorique

Une constatation universelle et évidente, qui s'impose d'abord à tout historien et contraint le penseur à rechercher les causes d'un si étrange et si redoutable phénomène, c'est que toutes les sociétés humaines, si puissantes qu'elles soient, voient toutes, après un temps plus ou moins long de prospérité et de gloire, sonner l'heure de leur déclin et de leur chute !

Remarquons, en effet, « avec quelle taciturnité terrible » le globe nous montre épars sur sa surface les débris de civilisation qui ont précédé la nôtre. Observons nos Etats modernes, dont la plupart, nés d'hier, sont déjà caducs ! Ne sommes-nous pas obligés de reconnaître par là avec quelle rigueur la parole des prophètes sur l'instabilité des choses humaines s'applique « aux civilisations comme aux peuples, aux peuples comme aux Etats, aux Etats comme aux individus » ! Et ne nous voyons-nous pas contraints d'admettre que toute agglomération humaine contracte « au jour même où elle se forme et cache parmi les éléments de sa vie le principe d'une mort inévitable » ! (1)

Il s'agit donc de rechercher quel est ce principe ? Est-il uniforme ainsi que le résultat qu'il amène ? Ou encore toutes les civilisations périssent-elles par une cause identique ?

On pourrait être tenté de répondre négativement,

(1) « Il est vrai, remarque Gobineau, que l'antiquité n'a pas cru à la mort des sociétés. Les Juifs ont toujours pensé que leur empire ne finirait jamais ; Rome, au moment même où elle commençait à sombrer, ne doutait pas de l'éternité du sien. C'est nous, modernes, nous les premiers qui savons que tous les peuples ont des jours comptés, car aucun de ceux qui régnerent avant nous ne poursuit à nos côtés sa carrière. »

mais après réflexion, on découvre que cette nécessité même de finir, qui pèse impérieusement sur toutes les sociétés, dénonce en réalité l'existence irrécusable, bien que latente d'une cause générale, d'un principe de mort, visible au fond de toutes les sociétés, adhérent à leur vie, et le même pour toutes.

Sans doute les sages d'Athènes et de Rome ont établi cette doctrine, acceptée jusqu'à nos jours, que les Etats, les peuples et les civilisations ne périssent que par le luxe, la corruption des mœurs, la mollesse et le fanatisme. De leur côté, pour prévenir la ruine des sociétés, les penseurs du XVIII^e siècle, toujours acharnés à détruire, conseillaient d'anéantir la religion, la loi, l'industrie et le commerce, sous prétexte que la religion n'était que le fanatisme, la loi le despotisme, l'industrie et le commerce, le luxe et la corruption. En réalité, ces causes auxquelles on attribue volontiers la chute des sociétés, peuvent apparaître au moment de leur déclin, elles ne sont pas nécessairement coupables, car elles ne possèdent pas assez de force et d'énergie pour déclencher à elles seules la catastrophe irrémédiable. La condition mortelle des sociétés et des civilisations doit résulter d'une cause générale et commune ; et, pour le prouver de façon irrécusable, il suffit de démontrer que les causes invoquées précédemment ne constituent point pour les peuples des instruments de mort certaine.

A) Recherche des causes susceptibles de produire la mort des sociétés.

Examinons en premier lieu si le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs, l'irréligion amènent nécessairement la chute des sociétés.

Une société pourrait se définir de la façon suivante : « une réunion plus ou moins parfaite au point de vue politique, mais complète, au point de vue social, d'hommes vivant sous la direction d'idées semblables avec des instincts identiques ». Ceci admis, le fanatisme a-t-il sur la société l'influence qu'on a voulu lui prêter ? L'Empire américain des Aztèques nous offre à cet égard un exemple parfait d'un état social fanatique reposant sur une base religieuse ; les Mexicains massacraient, en effet, impitoyablement leurs concitoyens sans hésiter et même sans choisir ; leur autel était sans cesse arrosé du sang des boucheries humaines ; ils furent pourtant un peuple puissant, industriel et riche qui « certainement aurait encore longtemps duré, régné, égorgé, si le génie de Fernand Cortez et le courage de ses compagnons n'étaient venus mettre fin à la monstrueuse existence d'un tel empire ». Le fanatisme ne fait donc pas mourir les Etats.

Quant au luxe et à la mollesse, ils n'ont pas eu plus d'intensité, sous des formes différentes, chez les Grecs, les Perses et les Romains, qu'ils n'en ont aujourd'hui en France, en Allemagne, en Russie, en Angleterre. Or précisément ces deux derniers pays semblent doués d'une vitalité toute particulière parmi les Etats de l'Europe moderne. Et, au moyen âge, les Vénitiens, les Génois les Pisans, pour accumuler dans leurs magasins, leurs palais et leurs vaisseaux, les trésors du monde entier, n'en étaient certainement pas plus faibles. La mollesse et le luxe ne représentent donc point pour un peuple une cause nécessaire d'affaiblissement et de mort.

La corruption des mœurs elle-même, « le plus horrible des fléaux », ne jouera pas inévitablement un rôle destructeur ; nous sommes obligés de constater que les sociétés ne s'en maintiennent pas moins, et souvent, au

contraire, semblent redevables de leurs splendeurs à d'abominables institutions : « Les Spartiates n'ont vécu et gagné l'admiration que par l'effet d'une législation de bandits » ; « les Phéniciens n'ont pas dû leur perte à la corruption qui les rongait et qu'ils allaient semant partout ». Loin de découvrir dans les sociétés jeunes une supériorité morale, il est à remarquer que les nations en vieillissant, et, par conséquent, en approchant de leur chute, présentent aux yeux du censeur un état beaucoup plus satisfaisant. Il est donc faux de prétendre que, dans les Etats qui tombent, la corruption des mœurs est plus intense que dans ceux qui naissent et que cette même corruption détruise les peuples puisque certains Etats, loin de mourir de leur perversité, en ont vécu ; d'ailleurs la corruption des mœurs étant un fait transitoire et flottant, qui tantôt s'empire et tantôt s'améliore, on ne saurait le considérer comme une cause nécessaire et déterminante de ruine pour les Etats.

Il reste l'irréligion, mais on est toujours mal fondé à dire que le manque de foi religieuse détruit les Etats, parce qu'en réalité il ne s'est jamais trouvé une nation complètement athée ; sans doute, dans les hautes classes de la société, soit en Grèce, soit à Rome, l'athéisme fut à la mode, mais le peuple et les philosophes conservaient leurs croyances religieuses ; en fait, « il n'est jamais arrivé, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, qu'une nation abandonnât son culte avant d'être bien et dûment pourvue d'un autre ». Il est donc impossible de prétendre que la ruine d'un peuple puisse être la conséquence de son irréligion.

Après avoir démontré que le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs, l'irréligion n'ont pas sur la vitalité des peuples l'influence funeste qu'on veut leur prêter, examinons encore l'influence du gouvernement.

Précisons donc tout d'abord ce qu'est un mauvais gouvernement. Bien que les variétés d'un mauvais gouvernement soient innombrables et varient suivant les constitutions des peuples, les lieux et les temps, on peut les grouper cependant sous quatre catégories principales :

Un gouvernement est mauvais lorsqu'il est imposé par l'influence étrangère : c'est le cas d'Athènes sous les trente tyrans. Cependant Athènes s'est dégagée et son esprit national n'est point mort durant cette oppression, il ne fit que s'y retremper. Un gouvernement est mauvais lorsque la conquête en est la base : au XIV^e siècle, la France a subi presque entièrement le joug de l'Angleterre, mais loin d'en être affaiblie, elle en est sortie plus brillante encore. Un gouvernement est mauvais lorsque le principe dont il est sorti se vicie et cesse d'être sain et vigoureux, comme il était d'abord : l'Espagne fondée sur l'esprit militaire et la liberté communale s'abaissa sous Philippe II et commença à oublier ses origines ; les bonnes maximes tombèrent dans l'oubli ; l'organisation religieuse donna justement prise à la critique ; l'agriculture, l'industrie tombèrent en désuétude ; malgré tout, l'Espagne n'est pas morte ; et, nulle part, le sentiment national ne s'est montré plus vivace que chez elle. Un gouvernement enfin est mauvais lorsque, par la nature de ses institutions, il autorise un antagonisme, soit entre le pouvoir suprême et la masse de la nation, soit entre les différentes classes ; ainsi a-t-on vu au moyen âge les rois de France et d'Angleterre aux prises avec leurs vassaux, les paysans en lutte avec leurs seigneurs, et, en Italie, l'autorité tellement tiraillée entre l'empereur, le pape, les nobles et les communes que les masses ne sachant à qui obéir, finirent, le plus souvent, par ne plus obéir à personne. Or, la société italienne, non plus que

la France et l'Angleterre, n'a point disparu alors ; on peut même affirmer que « jamais sa civilisation ne fut plus brillante, son industrie plus productive et son influence au dehors plus incontestée ».

Par conséquent, un mauvais gouvernement ne donne pas la mort, de même qu'on pourrait démontrer qu'à un bon gouvernement ne correspond pas toujours une ère de prospérité indéniable ; le mérite relatif des gouvernements n'a pas d'influence sur la longévité des peuples. « C'est un fait avéré par l'histoire que le gouvernement, si mauvais soit-il, entre les mains duquel un peuple expire, est souvent meilleur que telles administrations qui le précédèrent. »

En définitive, l'examen consciencieux du rôle joué par les facteurs précédents sur l'évolution des sociétés, nous amène à cette conclusion : il ne faut pas donner au fanatisme, aux mauvaises mœurs, à l'irréligion, au mauvais gouvernement, une importance disproportionnée ; sans méconnaître l'influence qu'ils peuvent avoir comme éléments de désorganisation des sociétés, il convient de rechercher ailleurs, et plus profondément, les raisons d'exister et de mourir qui dominent les peuples. Le sentiment populaire, d'ailleurs, a fini par entrevoir, de lui-même, la vérité. On s'est montré disposé peu à peu à admettre que nulle cause extérieure n'avait sur la société une prise mortelle, tant qu'un principe destructif né d'elle-même, et inhérent à elle, n'était pas puissamment développé dans son sein ; par contre, aussitôt que ce fait destructeur existait, le peuple chez lequel il fallait le constater ne pouvait manquer de mourir, fût-il le mieux gouverné des peuples, absolument « comme un cheval épuisé s'abat sur un route unie ». On s'est écrié : « C'est dans le sein même du corps social qu'existe la cause de sa dissolution. » Quelle est cette cause ?

La dégénération. Il s'agit donc maintenant, remarque Gobineau, de définir ce qu'il faut entendre par ces mots : nation dégénérée, en expliquant pourquoi, et comment, les peuples dégènèrent.

B) La dégénération

Le mot « dégénéré » appliqué à un peuple signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, « parce qu'il n'a plus dans les veines le même sang dont les alliages successifs ont graduellement modifié la valeur ». L'homme dégénéré mourra définitivement, et sa civilisation avec lui, le jour où l'élément ethnique primordial se trouvera tellement subdivisé et noyé dans les apports de race étrangère que la virtualité de cet élément n'exercera plus désormais d'action suffisante ; sans disparaître d'une manière absolue, elle sera dans la pratique tellement combattue et affaiblie, que sa force deviendra de moins en moins sensible ; à ce moment la dégénération pourra être considérée comme complète et tous ses efforts apparaîtront. Si nous parvenons à démontrer ce théorème, nous aurons donné un sens au mot « dégénération ». Essayons de vérifier par des exemples comment s'opèrent les alliages entraînant la dégénération :

Prenons un peuple ou une tribu au moment où elle se donne des lois et commence à jouer un rôle dans le monde : à mesure que ses besoins et sa force s'accroissent, elle se trouve en contact inévitable avec d'autres familles et par la guerre ou la paix réussit à se les incorporer, c'est là le premier degré de civilisation, le passage nécessaire qu'une tribu doit franchir pour parvenir un jour à l'état de nation. Toutes les tribus

d'ailleurs ne sont point arrivées jusque-là ; la politique des nègres pélagiens de la Polynésie, des Samoyèdes et de la plupart des nègres africains, se résout aux massacres des faibles par les forts et ces embryons de sociétés se perpétuent depuis le commencement de l'espèce humaine, dans cet état imparfait, sans avoir pu mieux faire. Mais laissons ces tribus insociables de côté. Pour les autres qui comprennent qu'afin d'augmenter leur puissance et leur bien être, c'est une absolue nécessité de forcer leurs voisins à entrer dans leur cercle d'existence, la guerre apparaît comme le plus simple des moyens ; ils font donc la guerre. La campagne finie, il reste des prisonniers ; ces prisonniers deviennent des esclaves, ces esclaves travaillent ; voilà des rangs, une industrie, une tribu devenue peuplade, c'est un degré supérieur qui, à son tour, n'est pas nécessairement franchi par les agrégations d'hommes qui ont su s'y élever ; beaucoup s'en contentent et y croupissent.

D'autres tribus plus intelligentes, plus énergiques, font la conquête d'une vaste terre et prennent en propriété non seulement les habitants, mais le sol avec eux. Une véritable nation est formée ; peu à peu la communauté de travaux et d'intérêts s'établit et les deux races, d'abord distinctes, se mêlent et se confondent de plus en plus (1). Au sein de ce peuple maintenant agrandi,

(1) « Cependant l'esprit d'isolement est tellement inhérent à l'espèce humaine que même dans cet état de croisement avancé, il y a encore résistance à un croisement ultérieur... Ainsi le genre humain se trouve soumis à deux lois, l'une de répulsion et l'autre d'attraction, agissant à différents degrés sur ses races diverses ; deux lois dont la première n'est respectée que par celles de ces races qui ne doivent jamais s'élever au-dessus des perfectionnements tout à fait élémentaires de la vie de tribu, tandis que la deuxième au contraire

la race conquérante domine, gouverne et civilise tout à la fois ; elle ne va pas dans les provinces qu'elle parcourt semer le meurtre et l'incendie ; les monuments, les institutions, les mœurs lui sont également sacrés et ce qu'elle changera sera remplacé par des créations supérieures de telle sorte que la « faiblesse deviendra force dans ses mains ». Cependant, à mesure que la fusion s'opère, une modification sensible s'accomplit en même temps dans la constitution du sang des maîtres : si l'alliage s'arrêtait là, on se trouverait encore en présence d'une nouvelle race, moins puissante sans doute, mais faisant preuve de qualités spéciales résultant du mélange même, et inconnues aux deux familles génératrices ; malheureusement l'alliage ne se borne pas à la double race nationale !

Supposons de nouvelles conquêtes, à mesure que la nation grandit soit par les armes, soit par les traités, son caractère ethnique s'altère de plus en plus ; si elle est riche, commerçante, civilisée, les besoins et les plaisirs des autres peuples trouvent en elle d'amples satisfactions, d'où affluence nouvelle de nombreux étrangers. Malgré tout, tandis que l'influence du sang civilisateur va en s'épuisant par la division, la force de propulsion jadis imprimée aux masses soumises ou annexées subsiste encore un temps ; les institutions que le défunt maître avait inventées, les lois qu'il avait formulées, les mœurs dont il avait fourni le type se maintiennent encore après lui ; mais quand le dernier effort de cette impulsion antique est achevé : « tout est dit, rien ne reste, la civilisation est morte ».

règne avec d'autant plus d'empire que les familles ethniques sur lesquelles elle s'exerce sont susceptibles de développements. » Voir *Essai*, tome I, livre I, chapitre iv, pages 27, 28 et 29.

Nous voilà donc maintenant en possession de tout le nécessaire pour résoudre le problème de la vie et de la mort des nations : « Un peuple ne mourrait jamais en demeurant éternellement composé des mêmes éléments nationaux » ; le hasard des conquêtes ne saurait trancher la vie d'un peuple, tout au plus en suspend-il pour un temps les manifestations. Tant que le sang d'un peuple et ses institutions conservent dans une même mesure l'empreinte de la race initiatrice, ce peuple existe : C'est ainsi que les Hindous dans la lutte de patience qu'ils soutiennent contre les Anglais peuvent être encouragés par la perspective de leur avenir certain ; ils seront libres un jour. Au contraire, pour un peuple comme les Grecs ou les Romains du Bas-Empire, le moment de sa défaite sera celui de sa mort, car « il a usé les temps que le ciel lui avait d'avance concédés » ; il a complètement changé de race, donc de nature, et par conséquent il est dégénéré.

Ainsi ce terme de « dégénération » auquel nous venons d'assigner son véritable sens explique le phénomène de la mort des peuples. Cependant, la dégénération, produit du mélange des valeurs ethniques, suppose implicitement l'inégalité ethnique ; il nous faut donc établir maintenant cette inégalité ethnique, admise *a priori*.

C) L'inégalité ethnique

D'après Gobineau, « l'idée d'une inégalité native, tranchée et permanente entre les différentes races, serait dans le monde une des opinions les plus anciennement répandues et adoptées. Cette notion aurait servi de base à presque toutes les théories gouvernementales : « Pas de peuple grand ou petit qui n'ait débuté par en faire sa première maxime d'Etat. » Le système des castes, celui des

aristocraties, tant qu'on les fonde sur des prérogatives de naissance, n'ont pas d'autre origine, et le droit d'aînesse n'en est qu'un dérivé. Avec cette doctrine concorde la répulsion pour l'étranger et la supériorité que chaque nation s'adjudge à l'égard de ses voisines. Cependant, à mesure que les groupes se mêlent et se fusionnent, on voit chez eux cette doctrine de l'hostilité des races, battue en brèche et discutée. La plupart des citoyens, sentant couler dans leurs veines un sang mélangé, transforment en vérité universelle et absolue ce qui n'est réel que pour eux ; ils affirment donc que tous les hommes sont égaux ; par horreur de l'oppression et de l'abus de la force, on forge l'axiome politique : « tous les hommes sont frères », et l'axiome scientifique correspondant : « tous les hommes sont pourvus d'instruments intellectuels pareils, de même nature, de même valeur, de même portée ». Si nous adoptons ce principe, nous nous verrons obligés d'admettre que le cervelet du Huron, par exemple, contient en germe un esprit tout à fait semblable à celui de l'Anglais ou du Français ; et, si nous objectons que parmi les sauvages de cette tribu, on ne vit jamais ni guerriers célèbres, ni savants, ni poètes qui égalent les nôtres, les partisans de l'égalité invoqueront alors l'influence souveraine du milieu. Or, quelque ingénieuse que soit cette hypothèse, elle a contre elle la voix des faits, car c'est un fait incontestable que malgré la pluie, le vent, le froid, le chaud, la stérilité, « partout le monde a vu fleurir tour à tour et sur les mêmes sols la barbarie et la civilisation » ! D'ailleurs, les gens les plus convaincus d'égalité ne font-ils pas tous les jours acte d'hommage au sentiment contraire ? Personne ne se refuse à constater de grandes différences entre les nations ; à chaque peuple s'appliquent en général des qualifications ou des épithètes qui impliquent des

dissemblances : le Romain d'Italie appelait le Romain de la Grèce, Græculus, et lui attribuait le monopole de la loquacité vaniteuse et du manque de courage ; les Alexandrins passaient pour spirituels, insolents et séditeux ; les monarques anglo-saxons du moyen âge taxaient leurs sujets gallois de légèreté et d'inconsistance d'esprit. Si donc les nations sont différentes, si les unes sont frivoles, les autres posées, les unes âpres au gain, les autres prodigues, ces nations si différentes doivent avoir des destinées bien dissemblables, par suite, bien inégales : « les plus fortes joueront dans la tragédie du monde, les personnages de rois et de maîtres, les plus faibles se contenteront des bas emplois ». En définitive les égalitaires eux-mêmes se sont vus contraints de reconnaître cette inégalité ethnique ; seulement pour ne pas s'avouer vaincus, ils ont affecté de la traiter non comme un fait mais comme un résultat des institutions, des influences extérieures ou de la religion.

Or, comment admettre que ce soit les institutions qui créent les différences entre les races, puisqu'elles sont elles-mêmes façonnées par les races ? Ce sont des effets, non des causes ; leur influence est grande évidemment, mais on ne peut leur accorder « de créer leur créateur » ; elles peuvent puissamment servir ses succès, l'aider à développer ses qualités innées, mais elles ne sauraient qu'échouer misérablement quand elles prétendent trop agrandir le cercle ou le changer. Qu'appelle-t-on par conséquent fausses institutions ? Ce sont celles qui n'étant pas conformes aux qualités ou aux travers nationaux ne conviennent pas à un Etat ; « bien que pouvant faire fortune dans le pays voisin, elles ne créent que le désordre ou l'anarchie, fussent-elles empruntées à la législation des anges ». Comme la nation est née avant la loi, la loi tient d'elle et porte son empreinte

avant de lui donner la sienne ; l'Angleterre par exemple, ayant eu contrairement à la France peu de mariages ethniques, voit les institutions du XIV^e et du XV^e siècle subsister encore dans les bases de l'édifice social et elle réussit à conserver presque dans sa vigueur ancienne l'organisation communale des Plantagenets et des Tudors.

On ne peut donc admettre que les institutions fassent les peuples tels qu'on les voit, quand ce sont les peuples qui les ont inventées. Mais en est-il de même lorsque la nation reçoit son code de mains étrangères pourvues de la puissance nécessaire pour le lui faire accepter bon gré, mal gré ? Ce sont surtout les temps modernes qui nous présentent des exemples d'institutions ainsi imposées. Prenons par exemple l'Orient et l'Afrique : voilà deux témoins qui nous prouvent de façon péremptoire que les nations les plus éclairées ne parviennent pas à donner à des peuples conquis des institutions antipathiques à leur nature. Là même où la faiblesse des vaincus a permis au maître européen d'imposer par le sabre, et non plus seulement par la persuasion, des institutions qu'il sait bonnes et utiles ; l'exemple des îles Sandwich et de Saint-Domingue nous démontre, une fois de plus, l'impuissance de telles tentatives et les conséquences déplorables qui en découlent.

Certains savants ont voulu accorder encore une influence considérable au climat, à la nature du sol, à la disposition topographique sur le développement des peuples ; d'après cette hypothèse, l'humanité ne serait perfectible qu'avec l'aide du secours de la nature matérielle ; toute sa valeur et sa grandeur existeraient en germe hors d'elle-même. Nous allons voir que cette opinion ne concorde en aucun point avec les faits. Où trouverons-nous, par exemple, pays plus fertile, climat plus doux, richesses végétales, animales, minérales plus abondantes

qu'en Amérique ? Et pourtant la plus grande partie de ces heureuses contrées est parcourue depuis des séries de siècles par des peuplades restées étrangères à la plus médiocre exploitation de tant de trésors. Bien au contraire, il y a entre l'aptitude du climat et du pays à servir les besoins de l'homme, et le fait même de la civilisation, une indépendance complète. L'Inde est une contrée qu'il a fallu fertiliser ; l'Egypte de même ; la gloire de l'histoire hellénique ne revient-elle pas à Athènes dont la campagne accusait l'aridité la plus complète ; à Sparte, « enterrée dans sa vallée étroite, au fond des entassements de rocs où la victoire alla la chercher » ; et comment serait-ce à sa disposition topographique que Rome, dans le pauvre canton du Latium, au bord d'une côte inconnue, a dû de devenir la maîtresse du monde ? Dans les temps modernes nous voyons de même les grandes cités commerçantes du moyen âge naître là où nul théoricien des époques précédentes n'aurait été les bâtir ; les villes hanséatiques du centre de l'Allemagne se fondent au milieu de pays qui s'éveillent à peine ; Venise apparaît au fond d'un golfe profond ; la prépondérance brille dans des lieux à peine aperçus jadis ; Lyon, Toulouse, Narbonne tombent du rang où les avait portées le choix des Romains (1) et c'est Paris qui devient la cité importante de la France, « Paris, une bourgade trop éloignée de la mer quand il s'agit du commerce et qui en sera trop près lorsque viendront les barques normandes ». Par conséquent, il ressort de ces exemples, que malgré l'importance indé-

(1) Notons en passant, ajoute l'auteur de l'*Essai*, « que le hasard n'a eu aucune part à tous ces revirements et que tous s'expliquent par la présence sur le point donné d'une race victorieuse ou prépondérante ».

niable de la situation pour certaines villes, ce n'est pas le lieu qui fait la valeur de la nation, mais c'est au contraire la nation qui donne au territoire sa valeur économique, morale et politique. La situation topographique d'un pays peut indiquer le rôle qu'il aura à jouer dans les affaires de l'Univers, mais ce rôle « une nation le joue bien, le joue mal ou même ne le joue pas du tout suivant ce qu'elle vaut ».

On a voulu attribuer enfin au Christianisme le rôle civilisateur par excellence. Que faut-il penser de cette dernière opinion ? Dans la nature des races nous ne remarquons d'abord aucun empêchement originel à recevoir le Christianisme : les Chrétiens sont répandus dans toutes les latitudes et sous les climats les plus différents ; on a prétendu, d'ailleurs bien à tort, que cette doctrine du renoncement était opposée au développement social ; l'imperfection humaine se chargera toujours de rétorquer l'argument. En réalité, les préceptes chrétiens adoucissent les mœurs, facilitent les rapports, élèvent l'esprit, purifient de nombreuses faiblesses dangereuses au progrès matériel ; la religion chrétienne est donc civilisatrice, mais dans une certaine mesure seulement ; cette douceur et ce développement de l'intelligence, en effet, elle ne prétend pas les appliquer aux choses périssables, car elle a de tous temps affirmé son indifférence pour les formes extérieures de la vie sociale et l'Eglise n'a jamais fourni au monde un type unique de civilisation auquel elle contraint ses croyants à se rattacher. On ne peut donc parler de civilisation chrétienne ; le Christianisme est catholique ; il n'appartient en propre à aucune civilisation, mais il se sert de toutes et il est au-dessus de toutes ; il ne repousse aucune forme d'existence terrestre et veut les épurer toutes. Son royaume n'est pas de ce monde et l'on ne verra jamais

une seule nation venir à la civilisation d'elle-même par suite de l'adoption du Christianisme (1).

Après avoir démontré que l'inégalité ethnique, fait incontestable et reconnu, ne découle ni des institutions, ni des influences locales ou climatériques, ni de l'influence de la religion et du Christianisme, examinons encore à quel signe se reconnaît cette inégalité ? Ce serait l'existence relative ou l'absence absolue de cette grande particularité, la civilisation, qui nous permettrait de graduer le mérite respectif des races. Il faut donc s'entendre sur le sens de cette expression : la civilisation.

D'après Gobineau, Guizot a eu tort d'attacher l'idée de civilisation à une forme politique, car si les formes gouvernementales possèdent quelque influence, c'est tout au plus sur la prospérité des sociétés. La civilisation est un phénomène intimement lié à certaines conditions élémentaires, indépendantes de l'état politique et qui puisent leur raison d'être, les motifs de leur direction, de leur expansion, de leur fécondité ou de leur faiblesse, tout enfin ce qui les constitue, dans des racines bien autrement profondes. La civilisation n'est pas un fait, mais un état, c'est-à-dire une série, un enchaînement de faits. Et si, d'autre part, nous admettions avec Guillaume de Humboldt, que la civilisation s'acquiert au moyen d'un simple adoucissement de mœurs, nous serions acculés à cette conséquence invraisemblable d'accorder à plus d'une peuplade, même sauvage, le pas « sur telle nation d'Europe dont le caractère offrira tant soit peu d'âpreté » ; c'est là du moins l'opinion de Gobineau. Il faut donc repousser ces deux conceptions et rechercher ailleurs ce que l'on entend par ce terme « la civilisation » (2).

(1) Voir tome I, livre I, chapitre VII.

(2) *Ibid.*, chapitre VIII, pages 76 à 84.

Remarquons d'ailleurs qu'il n'existe pas de peuplade chez laquelle ne se démêle un double instinct, celui des besoins matériels et celui de la vie morale ; la mesure d'intensité de l'un et de l'autre va donner naissance à la première et la plus sensible des différences entre les races. Nulle part, même dans les tribus les plus grossières, les deux instincts ne se balancent à force égale : chez les unes le besoin physique domine ; chez les autres, au contraire, les tendances contemplatives l'emportent ; tandis que les Jaunes apparaissent dominés par la sensation matérielle, la plupart des tribus nègres du degré correspondant possèdent des habitudes agissantes plutôt que pensives. Du moment où de l'état de peuplade une agglomération d'hommes étend assez ses relations et son horizon pour passer à celui de peuple, on remarque chez elle que les deux courants matériel et intellectuel ont augmenté de force suivant que les groupes qui sont entrés dans son sein et s'y fusionnent, appartiennent en plus grande quantité à l'un ou à l'autre. En appliquant le symbolisme hindou, et en représentant le courant intellectuel par le principe femelle et le courant matériel par le principe mâle, on pourrait placer d'une part, à la tête de la catégorie mâle : les Chinois et à leur suite la plupart des peuples de l'Italie ancienne, les premiers Romains de la République et les tribus germanes ; d'autre part, comme prototype de la classe adverse, les Hindous, et à leur suite, les nations d'Égypte et celle de l'Assyrie. En résumé, on tire de l'ensemble de ces faits cette conclusion : « Toute activité humaine, soit intellectuelle, soit morale, prend primitivement sa source dans l'un des deux courants, mâle ou femelle, et c'est seulement chez les races assez pourvues d'un de ces éléments, sans qu'aucune soit jamais complètement dépourvue de l'autre, que l'état social peut

parvenir à un degré satisfaisant de culture et par conséquent de civilisation ». Or, lorsqu'une nation appartenant à la série féminine ou masculine, possède un instinct civilisateur assez tort pour imposer sa loi à des multitudes, assez heureux pour cadrer avec leurs besoins et leurs sentiments, la culture qui en doit résulter existe de ce moment même. Cet Etat possède un caractère indélébile, le besoin de stabilité, car aussitôt que les hommes ont admis en commun que tel principe doit les réunir, et ont consenti à des sacrifices individuels pour le faire régner, leur premier sentiment est de le respecter et de le déclarer inamovible. Enfin, un troisième et quatrième caractères se manifestent encore dans cet Etat, et ce sont : l'anathème de la violence puis la sociabilité qui entraînent les perfectionnements de l'intelligence entraînant, à leur tour, les perfectionnements matériels.

Nous pouvons donc maintenant, déclare l'auteur de l'*Essai*, définir la civilisation : « Un état de stabilité relative où des multitudes s'efforcent de chercher pacifiquement la satisfaction de leurs besoins et raffinent leur intelligence et leurs mœurs » (1).

(1) De cette définition il résulte évidemment que toutes les civilisations ne sont pas égales, « car les besoins et la sociabilité de toutes les nations d'élite n'ayant pas la même intensité ni la même direction, leur intelligence et leurs mœurs prennent dans leur qualité des degrés très divers... » (Voir tome I, livre I, chapitre XVIII, pages 90-91-92.)

En ce qui concerne plus particulièrement notre civilisation, il apparaît à Gobineau qu'elle a été créée par le mélange des tribus germaniques avec les races de l'ancien monde ; partout où s'étendrait notre mode de culture, il porterait ces deux caractères communs : le premier, d'avoir été au moins touché par le contact germanique ; le second, d'être chrétien. Il semble bien d'autre part qu'on ne puisse accorder beaucoup

Nous avons désormais établi que la cause latente de la vie et de la mort des sociétés se reconnaissait à un signe naturel et constant ; il nous reste à étudier la nature intime de cette cause qui dériverait du mérite relatif des races. La logique nous oblige donc à préciser ce que l'on entend par le mot « race ».

D) L'existence des races

L'opinion d'un grand nombre d'observateurs est que les familles humaines sont marquées de différences tellement radicales, essentielles, qu'on ne peut faire moins que de leur refuser l'identité d'origine ; pour les érudits ralliés à ce système, l'unité primordiale n'existe pas dans l'espèce ; il y a en réalité plusieurs espèces d'où sont issues des générations parfaitement distinctes qui, par leurs mélanges, ont formé des hybrides. Pour appuyer cette théorie, il suffit de comparer les dissemblances frappantes des groupes humains. Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre un Chinois, un nègre, un Océanien et un Européen ? Rien ne semble plus raison-

de confiance à la durée de notre état social, car tandis que dans les civilisations de l'Asie Orientale nous voyons partout une homogénéité d'idées et de vues atteindre toutes les populations, les nations européennes présentent à ce point de vue une parfaite opposition avec l'Orient ; pareil au monde romain, « le monde moderne embrasse infiniment plus qu'il n'étreint », et notre race paraît bien vouée à la triste fin que tant d'autres ont connue avant elle. Ceci d'ailleurs étant posé, il n'en reste pas moins vrai que l'éclectisme de notre civilisation favorise aussi ses développements en tous genres : « Ce qui fait sa faiblesse fait aussi sa force » ; et elle demeure en définitive « un des monuments les plus glorieux que le génie de l'espèce ait inventé ! » (Voir tome I, livre I, chapitre ix, pages 98 à 105.)

nable que de déclarer les familles, dont l'humanité se compose, aussi étrangères l'une à l'autre que le sont entre eux les animaux d'espèces différentes ! S'appuyant sur cette opinion, Camper a tenté d'asseoir ses démonstrations d'une manière mathématique en précisant anatomiquement les différences caractéristiques des catégories humaines par la mesure de l'angle facial (la plus ou moins grande ouverture de l'angle devait donner la mesure du degré de l'élévation de la race). Blumenbach prétendit parvenir à une classification plus satisfaisante et plus exacte en examinant les crânes par leur sommet, tandis qu'Owen proposait de les examiner par leur base ; enfin, le savant américain Morton, se basant sur le développement plus ou moins considérable du crâne, établit une hiérarchie descendante qui allait du blanc au nègre en passant par le jaune et le rouge. Cherchant à agrandir encore le cercle de leurs arguments, les partisans de la multiplicité des origines s'efforcèrent de montrer que les différences n'existaient pas uniquement dans l'aspect de la face et de la construction osseuse des têtes, mais encore dans la forme du bassin, la proportion relative des membres, la couleur de la peau, la nature du système pileux. A tous ces arguments, les Unitaires ont apporté des objections plus ou moins consistantes, mais qui servent néanmoins à ébranler la conviction précédente. D'ailleurs, devant les difficultés que présente l'interprétation la plus répandue du texte biblique, la force de l'objection tirée de la facilité avec laquelle les différents rameaux de l'espèce humaine produisent des hybrides et la fécondité de ces mêmes hybrides, il est impossible d'affirmer pour l'espèce la multiplicité des origines. Il faut se contenter d'assigner des causes inférieures à ces variétés si tranchées dont la permanence si forte, si inébranlable, est telle que le

changement de milieu le plus complet ne peut rien pour les détruire tant qu'il n'y a pas de mélange d'une branche humaine avec l'autre. Ainsi, pour préciser, les individus de toutes races n'auraient conservé du spécimen primitif que les caractères les plus généraux qui constituent notre espèce : la vague ressemblance des formes, la possibilité d'exprimer leurs besoins au moyen de sons articulés par la voix ; et ils auraient reçu d'influences étrangères tout ce qui constitue leur nature propre et distincte. « Produits tout à la fois de la race adamique primitive et des milieux cosmogoniques, les races humaines n'auraient entre elles que des rapports très faibles, presque nuls. Le témoignage persistant de cette fraternité primitive serait la possibilité de donner naissance à des hybrides féconds... et il serait unique... la permanence rigoureuse, indélébile, des traits et des formes, que les plus anciens documents garantissent, serait le cachet, la confirmation de cette éternelle séparation des espèces. »

Puisque nous ne savons rien de l'homme de la création première, l'Adamite, nous allons, dit Gobineau, le laisser en dehors de la controverse pour ne pas remonter plus haut que les races de seconde formation.

On rencontre ces races bien caractérisées au nombre de trois : la blanche, la jaune, la noire. Cependant, au sein de ces trois variétés principales, les grandes causes cosmogoniques ont pu créer plusieurs genres qui possédaient, outre les caractères généraux de leur branche, des traits distinctifs particuliers et des modifications spéciales préexistant à tout alliage. Ceci étant admis, le croisement va se produire entre ces différentes races ; il amènera la fusion de deux variétés et déterminera en même temps des caractères nouveaux qui deviendront, dès lors, le côté le plus important par lequel on puisse imaginer un sous-genre ; à condition

que la fusion des types générateurs soit préalablement parfaite, la race tertiaire pourra passer pour véritablement fondée. De cette race tertiaire nous ne possédons d'ailleurs qu'une très faible connaissance historique. « Ce n'est qu'au début les plus brumeux des chroniques humaines que nous pouvons entrevoir l'espèce blanche dans cet état qui ne paraît nulle part avoir duré longtemps. Les penchants essentiellement civilisateurs de cette race d'élite la poussaient constamment à se mélanger avec les autres peuples. Quant aux deux types, jaune et noir, là où on les trouve à cet état tertiaire, ils n'ont pas d'histoire, car ce sont des sauvages. »

Aux races tertiaires en succèdent d'autres qu'on peut appeler quaternaires, qui proviennent de l'hymen de deux variétés : les Polynésiens issus du mélange noir-jaune et les mulâtres produit d'un mélange blanc-noir. Le nouveau type ainsi formé unit d'une manière plus ou moins parfaite des caractères spéciaux aux traits qui rappellent sa double descendance. Mais cette race quaternaire peut encore être modifiée par l'intervention d'un type nouveau ; les caractères originels entrés alors dans sa composition, déjà considérablement affaiblis, sont de plus en plus neutralisés. Ils tendent à disparaître dans une confusion qui devient le principal cachet du nouveau produit ; plus ce produit se multiplie et se croise, plus cette disposition augmente ; elle arrive à l'infini et on aboutit la plupart du temps « à un spectacle effrayant d'anarchie ethnique ».

Après avoir établi la différence physique des races, il reste encore à décider si ce fait est accompagné d'inégalité au point de vue physique et intellectuel.

Il y a inégalité de beauté dans les groupes humains, c'est incontestable, répond Gobineau : la race blanche est la plus belle. Il y a aussi inégalité de force, entendue

au sens de puissance, de résistance et d'endurance, et la palme appartient encore à nos peuples de race blanche. Bien plus, parmi ces peuples mêmes, l'inégalité se rencontre encore, dans les différents groupes, au point de vue de la force et de la beauté : les Italiens sont plus beaux que les Allemands et que les Suisses, plus beaux que les Français et que les Espagnols, tandis que les Anglais priment toutes les autres races européennes lorsqu'il s'agit de la force du poing, et que les populations françaises possèdent certaines qualités de résistance physique supérieures à celles de la famille allemande.

Quant à la différence intellectuelle des races, pour bien l'apprécier, le premier soin doit être de constater si tous les hommes possèdent à un degré égal le pouvoir illimité de progresser dans leur développement intellectuel. Autrement dit, les différentes races humaines sont-elles douées de la puissance de s'égaliser les unes les autres, question qui est au fond celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce et de l'égalité des races entre elles. L'idée de la perfectibilité à l'infini séduit beaucoup les modernes, nous dit Gobineau, parce qu'ils s'appuient sur cette remarque que notre mode de civilisation possède des avantages et des mérites que nos prédécesseurs différemment cultivés n'avaient pas. Mais si nous sommes plus savants que les anciens parce que nous avons profité de leurs découvertes, avons-nous appris sur les grands mystères une chose ignorée de nos pères ? Ne sommes-nous pas d'ailleurs, sur bien des points, inférieurs à ce que l'on était jadis en poésie, en art, en architecture. Cette fécondité des théories politiques dont nous aimons à nous faire honneur, nous la retrouvons tout aussi grande à Athènes, à Rome, où toutes les opinions se trouvaient réunies. Nous n'avons

rien inventé dans la science politique en fait de gouvernement qui n'ait été déjà connu et pratiqué (monarchies limitées, républiques aristocratiques ou démocratiques) ; et, quant à nos mœurs qu'on dit plus douces, attendons pour nous glorifier que notre pays puisse connaître deux ou trois siècles de paix. En réalité, la perfectibilité humaine n'est pas démontrée par l'état de notre civilisation, car cette civilisation est à la fois supérieure et inférieure à celle de nos ancêtres : l'homme a pu apprendre certaines choses, il en a oublié beaucoup d'autres ; « il n'a pas ajouté un sens à ses sens, un membre à ses membres, une faculté à son âme » ; il n'a fait que tourner d'un autre côté du cercle qui lui est dévolu ; car, en vertu d'une loi fatale, l'humanité ne se surpasse jamais elle-même ; elle n'est donc pas perfectible à l'infini.

Bien loin de témoigner que l'intelligence de toutes les tribus humaines soit semblable, les nations civilisables ont toujours prouvé le contraire, d'abord en asseyant leur état social sur des bases complètement diverses, ensuite en montrant les unes pour les autres un éloignement décidé... La force de l'exemple n'a rien éveillé chez les groupes qui ne se trouvaient pas poussés par un ressort intérieur. L'histoire établit nettement que les tribus actuellement sauvages l'ont toujours été, quel que soit le milieu supérieur qu'elles avaient pu traverser, et qu'elles le seront toujours ; que pour qu'une nation sauvage puisse même supporter le séjour dans un milieu civilisé, il faut que la nation qui crée ce milieu soit un rameau plus noble de la même race ; que la même circonstance est nécessaire pour que des civilisations diverses puissent se modifier l'une l'autre, et donner naissance à d'autres civilisations composées de leurs éléments ; et qu'enfin les civilisations issues de races

complètement étrangères l'une à l'autre, ne peuvent que se toucher à la surface, ne se pénètrent jamais, et s'excluent toujours !

Ainsi, quand l'histoire établit si nettement cet irréconciliable antagonisme entre les races et leur mode de culture, il est bien évident que la dissemblance et l'inégalité résident au fond de ces répugnances constitutives ; si l'on considère non les individus mais les groupes, on prouvera sans peine que l'activité, l'énergie, l'intelligence des sujets les moins doués dans les races dominatrices surpassent l'énergie, l'intelligence des sujets correspondants produits par les autres groupes. Pour conclure, l'humanité nous apparaît partagée en des fractions dissemblables, très inégales, subordonnées les unes aux autres, où le degré d'intelligence marque le degré d'élévation ; et l'étude des différentes langues humaines est d'ailleurs propre à fortifier encore les preuves données plus haut de l'inégalité intellectuelle des types humains. Le réseau des langues, composé de mailles de différents prix, semblerait jeté au hasard sur l'humanité, mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité « les races inégales entre elles sont dans un rapport parfait avec le mérite relatif des races ». Les langues sont inégales en valeur et en portée, dissemblables dans les formes et dans le fond comme les races ; leurs modifications ne proviennent que des mélanges avec d'autres idiomes, comme les modifications de race ; leurs qualités et leurs mérites s'absorbent et disparaissent absolument comme le sang des races dans une immersion trop considérable d'éléments hétérogènes ; et, lorsque une langue de caste supérieure se trouve dans un groupe humain indigne d'elle, elle ne manque pas de dépérir et de se mutiler. « La hiérarchie des langues correspond rigoureusement à la hiérarchie des races. »

*E) Caractères respectifs des trois grandes races.
Prééminence de la race blanche.*

Dans notre espèce humaine qui occupe une place privilégiée dans le monde organique, la philosophie a donc permis de distinguer trois grands types nettement distincts : le noir, le jaune et le blanc.

La variété mélanienne, la plus humble, gît au bas de l'échelle ; le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée ; elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint ; par contre, si ses facultés pensantes sont presque nulles, elle possède dans le désir et dans la volonté une intensité souvent terrible ; plusieurs de ses sens sont développés avec une vigueur inconnue aux deux autres races, le goût et l'odorat principalement ; elle se caractérise encore par une instabilité d'humeur, une variabilité de sentiments que rien ne peut fixer, et qui annule pour elle la vertu comme le vice.

La race jaune qui présente l'antithèse du type noir montre des dispositions à l'apathie, des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême, un goût perpétuel pour les jouissances matérielles et en toutes choses une tendance marquée à la médiocrité. En somme, « les jaunes sont des gens pratiques, au sens étroit du mot ; ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert ». Supérieurs aux nègres, ils constituent une population de petite bourgeoisie que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société ; ce n'est cependant pas de quoi créer cette société ni lui donner du nerf, de la beauté, de l'action.

Voici maintenant les peuples blancs : « Une énergie réfléchie ou plutôt une intelligence énergique, constitue

leur principale caractéristique ; une persévérance qui se rend compte des obstacles et sait trouver à la longue le moyen de les écarter, une grande puissance physique et un instinct extraordinaire de l'ordre, conçu surtout comme un procédé indispensable de conservation ; un goût prononcé de la liberté extrême et une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs. Les blancs se distinguent encore par un amour singulier de la vie, car sachant mieux en user, ils lui attribuent plus de prix et la ménagent davantage en eux-mêmes et dans les autres. D'autre part, cette vie si occupée, si précieuse, ils ont découvert des raisons de la livrer sans murmure au nom de l'honneur, mobile inconnu des races inférieures. Si l'on ajoute que l'immense supériorité des blancs, dans le domaine entier de l'intelligence, s'associe à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations, nous aurons terminé, dit Gobineau, le portrait de l'homme blanc. »

Voilà donc les trois éléments constitutifs du genre humain, les types secondaires dérivant de l'individu adamite inconnu. Au-dessous de ces types nous avons distingué les groupes secondaires et les groupes quaternaires. Au-dessous de ces combinaisons, d'autres se sont révélées et se révèlent chaque jour ; et la possibilité de ces combinaisons étant sans nombre, « on ne peut assigner de bornes à la multitude des races métisses qui composent désormais l'humanité entière ».

Cependant, si les mélanges sont favorables en un certain sens à la masse de l'humanité, car on leur doit bien des raffinements de mœurs, de croyances, et, qu'ils ont produit le monde des arts et de la littérature, constatons que c'est encore aux dépens de cette humanité

même : en effet, « si les petits ont été élevés, les grands du même coup ont été abaissés », et lorsque nous songeons que ces hommes médiocres, formés tout à l'heure aux dépens de ce qui était grand, s'unissent encore à de nouvelles médiocrités, on prévoit la confusion qui peut résulter de ces mariages de plus en plus avilis, confusion qui, pareille à celle de Babel, aboutit à la plus complète impuissance et mène les sociétés au néant auquel rien ne peut remédier.

« C'est là ce que nous apprend l'histoire. Elle nous montre que toute civilisation dépend de la race blanche et ne peut exister sans le concours de cette race ; qu'une société n'est grande et brillante qu'en proportion de ce qu'elle conserve plus longtemps le noble groupe qui l'a créée ; et que ce groupe même appartient au rameau le plus illustre de l'espèce. Pour exposer ces vérités dans un jour éclatant, proclame l'auteur de *l'Essai*, il nous suffira d'énumérer puis d'examiner les civilisations qui ont régné dans le monde ! »

Du sein de ces multitudes de nations qui ont passé et vivent encore sur la terre, dix seulement se sont élevées à l'état de sociétés parfaites. Dans le déroulement de ces dix civilisations nous allons pouvoir suivre, en effet, avec exactitude, le développement de cette affirmation fondamentale que « les peuples ne dégénèrent que par suite et en proportion des mélanges qu'ils subissent et dans la mesure de qualité de ces mélanges ; et, de l'ensemble de ce spectacle imposant, de ce concours de tableaux émouvants et grandioses, nous tirerons pour établir l'inégalité des races humaines et la prééminence d'une seule sur toutes les autres, des preuves incorruptibles comme le diamant ! ».

Tableau-résumé de la première partie ou 1^o Partie théorique et critique

La condition mortelle des sociétés et des civilisations résulte d'une cause générale et commune :	
Recherche de cette cause	Le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs, l'irrégion n'amènent pas nécessairement la chute des sociétés.
	Le mérite relatif des gouvernements n'amène pas non plus nécessairement la chute des sociétés.
Réponse : C'est dans le sein même du corps social qu'existe la cause de sa dissolution : la dégénération.	
Définition :	Signification de ce terme dégénération appliqué à un peuple.
Cause	L'alliage des races.
	Comment s'opèrent les alliages entraînant la dégénération.
	L'Inégalité originelle, fait reconnu.
	l'Inégalité n'est le résultat { ni des institutions. ni des influences extérieures. ni de la religion.
La Dégénération implique :	Signe qui manifeste cette inégalité : l'aptitude à créer la civilisation.
	Problème de l'unité ou de la multiplicité primitive : Problème insoluble. Comment les différentes races en se croisant produisent des variétés. Inégalité physique et intellectuelle des races.
L'Inégalité ethnique	
L'existence des races	
Fait capital qui se dégage : Existence de trois races fondamentales, leurs caractères respectifs. Prééminence de la race blanche.	
Ce sera la tâche de la seconde partie ou partie historique et démonstrative d'établir cette prééminence de la race blanche sur les deux autres races, supposées inégales entre elles, au moyen de preuves expérimentales et solides.	

LA DÉGÉNÉRATION

2° Partie historique ou démonstrative

Les premières traces de l'histoire certaine remonteraient, d'après Gobineau, à une époque antérieure à l'an 5000 avant Jésus-Christ. Vers cette date, « la présence évidente des hommes commence à troubler le silence des siècles, et les premières populations qui attirent notre attention sont de race noire. Cette race se présente, dès l'origine, comme extrêmement répandue ; non contente d'occuper le continent, elle règne en maîtresse dans l'Asie méridionale jusque dans les montagnes chinoises et au delà des îles du Japon. Cette famille innombrable ne présente d'ailleurs aucun vestige de civilisation ; « la guerre d'extermination est toute sa politique ; l'anthropophagie, sa morale et son culte. Nulle part on ne voit ni villes, ni temples, rien qui indique un sentiment quelconque de sociabilité. ... c'est la barbarie dans toute sa laideur et l'égoïsme de la faiblesse dans toute sa férocité. Les bêtes de proie même semblent d'une trop noble essence pour servir de point de comparaison à ces tribus hideuses ; « des singes suffisent à en représenter l'idée au physique ; et, quant au moral, on s'est cru obligé d'évoquer la ressemblance des esprits des ténèbres ».

Une variété bien différente couvrait cependant la partie boréale de l'Asie, les bords de la mer Glaciale et l'Europe presque en totalité : c'était la race jaune échappée d'Amérique qui, s'avancant à l'Est et à l'Ouest sur les bords des deux Océans, et se répandant d'un côté vers le Sud, donnait par son hymen avec la race noire la famille malaye ; tandis que vers l'Ouest, elle était conduite sur des terres européennes encore inoccupées. Cette race ne paraît pas avoir été en

possession d'une civilisation moins rudimentaire que la précédente. Ainsi la barbarie règne dans la plus grande partie du monde ; et, pour mettre fin à ce triste état de choses, il va falloir que la race blanche apparaisse. Tournons-nous donc vers les origines de cette famille d'élite, afin d'en saisir les premiers rayonnements.

La race blanche ne semble pas moins ancienne que les deux autres. Elle peuplait, avant les invasions, les hauts plateaux de l'Asie centrale, pays de richesses et de pierres précieuses. Elle offre partout de grandes similitudes qui autorisent à la ranger tout entière sous une même dénomination. Cette race qui ne fut jamais à l'état rudimentaire où nous voyons les autres, apparaît pourvue dans ses différentes branches des deux éléments principaux de toute civilisation : une religion, une histoire. Quant aux mœurs de ces peuples primitifs, un trait en est resté : ils ne combattent pas à pied mais sur des chariots de guerre, ce qui suppose déjà un certain raffinement de la science militaire, qu'il eût été impossible d'atteindre sans la pratique de plusieurs arts compliqués tels que le travail du bois, du cuir, la connaissance des métaux et le talent de les extraire et de les fondre. Les blancs primitifs savaient aussi tisser les étoffes et vivaient réunis et sédentaires dans de grands villages ; leur mode d'existence était la vie pastorale. Bref, étant donné que, dans son enfance même nous ne trouvons pas trace de barbarie, il nous faut convenir de l'incontestable supériorité de cette race sur les deux autres familles.

A) Chamites et Sémites

Cinq mille ans avant notre ère, poussés probablement par des masses parentes qui commençaient elles-mêmes à s'ébranler dans le Nord sous la pression des peuples

jaunes, les nations blanches du Sud, les Chamites, traversèrent le Touran et attaquèrent, à l'Ouest, les races noires qui leur barraient le passage. Après une lutte sauvage, les blancs réduisirent leurs ennemis en esclavage et fondèrent l'empire Chamite dont la Bible résume les dynasties mal connues sous le nom de Nemrod. Les Chamites s'établirent donc en despotes au milieu de leurs esclaves, mais cette situation même allait donner lieu au premier drame des mélanges dans la religion assyrienne.

Les Chamites s'alliant en effet avec les noirs donnèrent bientôt naissance à une population métisse. Les anciens Chamites blancs allèrent en se perdant chaque jour, et leur descendance mulâtre devint un peuple saturé de noir. Malgré tout, parce qu'il lui restait du sang de ses pères, le Chamite même dégénéré ne fut jamais barbare, et « il sut maintenir debout une organisation sociale qui, depuis tant de siècles qu'elle a disparu, laisse encore tomber sur l'imagination du monde l'ombre de quelque chose de monstrueux et d'insensé mais de non moins grandiose ». D'autre part, l'hymen s'étant établi entre des types également et complètement armés de leur vigueur et de leur originalité propre, « le conflit des deux natures avait pu s'accuser fortement dans leurs fruits et y portait ce caractère de vigueur, source d'excès aujourd'hui impossibles ». Malheureusement cet heureux mélange allait bientôt dépasser la limite utile et permise : les Chamites restèrent quelque temps en possession de cette civilisation brillante ; des villes florissantes s'épalaient sur les côtes de la Méditerranée ; le besoin d'expansion artistique se manifestait dans l'architecture avec les tumulus gigantesques, comme dans la sculpture figurée et écrite. La splendeur de la vie privée n'était pas la

moindre ; on y voyait tous les caprices d'un raffinement poussé jusqu'à la mollesse la plus absolue ; cependant, à côté de ces magnificences, « des plaies hideuses révélaient les maladies dégradantes que l'infusion du sang noir avait fait naître et développait ». L'antique beauté des idées religieuses se perdait dans les plus grossières superstitions et la morale ne s'embarrassait d'aucune férocité et d'aucune turpitude. Lorsque deux mille ans avant Jésus-Christ, d'autres tribus blanches, celles des Sémites, descendues de leurs montagnes, apparurent au sein de l'empire Chamite, les nouveaux principes blancs qu'ils apportaient devaient régénérer et régénérèrent, en effet, les nations dans lesquelles ils furent infusés et c'est à eux que revient l'honneur d'avoir été les restaurateurs du brillant empire d'Assyrie en créant les civilisations de Ninive, de Tyr et plus tard de Carthage. Il est vrai, qu'à leur tour, les Sémites blancs devaient se perdre fatalement dans la masse noire de leurs sujets et, par cette absorption, les fils de Cham et de Sem cessèrent pour jamais d'être au premier rang des nations dont ils formeront désormais le fond corrupteur ; par le privilège de leur situation méditerranéenne prépondérante, ce seront en effet ces demi-noirs qui contamineront successivement de leur alliance les Grecs et les Romains, déterminant ainsi le sens de l'évolution des deux grands peuples classiques.

Un double aspect très caractéristique de cette civilisation chamo-sémitique, ce serait, d'après Gobineau, sa politique (1) et son art. Elle nous offrirait par là le prototype des destinées réservées à tous les peuples blancs-noirs qui ont joué dans le monde entier un rôle

(1) Voir *Essai*, tome I, livre II, chapitre III, pages 272 à 283.

considérable. La constitution de cet empire se réduisit donc d'abord à une théocratie parce que le blanc fut Dieu ; mais lorsque le sang se mêla, le régime des divinités finit et celui des prêtres commença, représentés par les métis. Quand les Sémites apparurent, n'étant pas de sang assez pur pour devenir des dieux, ils humilièrent à leur tour la théocratie et, plus haut qu'elle, placèrent le pouvoir du sabre. De sacerdotale, monarchique, absolue, la constitution devint aristocratique, républicaine et absolue et l'autorité se concentra entre les mains des chefs des grandes maisons. Cependant, la Phénicie, qui offrait de l'occupation à tout le monde, devenait bientôt « le déversoir de toute l'Asie antérieure » et devant la mutabilité perpétuelle des éléments ethniques, cet Etat aristocratique, qui avait déjà substitué les distinctions de familles à la distinction des races, se trouvait ne plus suffire encore aux exigences des générations qui s'élevaient : les idées démocratiques commencèrent donc à poindre. Un jour vint où la noblesse succomba. En l'an 829 avant Jésus-Christ, une émigration aristocratique alla fonder Carthage qui put prospérer encore quelques siècles en vertu de son origine sélective, et Tyr, livrée à une complète incohérence de races, « s'enfonça dans l'anarchie à pas de géant et devint l'horreur de tout Chanaan dont elle avait été la gloire » ! Telle est la première leçon de politique que nous présente l'histoire des grands mélanges humains : la Grèce, Rome, et plus d'un Etat moderne reproduiront dans ses lignes principales la même évolution.

Parmi les nations dépendant de Cham et de Sem, il faut citer encore les peuples de la région mésopotamique qui, grâce à leur sang moins altéré de noir et par une série incessante de générations, réussirent à se

maintenir toujours à la tête des contrées chamo-sémitiques. L'Assyrie dominait tous les peuples de l'Asie antérieure, « si l'on devait réussir on réussissait par elle et tout ce qui essayait de sortir de son ombre restait faible et languissant ». Les Hébreux cependant furent le peuple qui subit le moins l'influence de la Mésopotamie ; ils jouèrent d'ailleurs un rôle très faible dans la civilisation typique de leur race ; on retrouve parmi eux trace d'une population mystérieuse qui représente les débris restés purs de ces noirs, seuls maîtres de l'Asie antérieure avant la venue des Chamites : ce sont les Chorréens ou Horrreens, population sauvage avilie au dernier degré.

Nous rencontrons encore le ton blanc-noir dans l'Egypte antique ; pourtant sa composition ethnique n'est pas analogue à celle de la Mésopotamie ; elle provient du mélange des Aryans hindous, fils de Japhet, avec des noirs à cheveux plats ; voilà pourquoi soit dans la religion, soit dans la morale, soit dans les idées politiques, ils montrèrent des dispositions un peu différentes de celles des peuples précédents. La longévité de la civilisation égyptienne doit s'expliquer également par des immixtions chamites et sémites qui, à plusieurs reprises et de différentes façons, vinrent quelque peu la régénérer et la préserver d'une disparition trop prématurée, mais elle alla toujours en décroissant à mesure que le fond noir, existant sous les trois éléments vitaux, prit graduellement le dessus.

Au point de vue de l'art, on trouvait en Egypte comme en Assyrie des œuvres admirables. Remarquons que la puissance des arts sur la masse sera toujours en raison directe de la quantité de sang noir qui coule dans ses veines et que cette puissance fut maxima chez les Assyriens et les Egyptiens. Les deux civilisations primor-

diales fortement imbues de germes mélanien, en même temps que dirigées et inspirées par la puissance propre à la race blanche, ont dû à la prédominance de plus en plus déclarée de l'élément noir l'exaltation qui les caractérisa ; la sensibilité fut donc leur cachet principal et commun ; les arts et la poésie devaient être et furent, en effet, l'expression la plus apparente, la plus réelle, la plus constante qui unit ces deux civilisations dont le fond était également noir ! Mais après avoir constaté les premiers services rendus à l'humanité par cette avant-garde de la race blanche, abordons maintenant le théâtre des exploits du troisième rameau blanc : les Japhétides.

B) Les Japhétides

Les Japhétides détachent tout d'abord vers l'Europe les Celtes et les Slaves qui, malgré la parenté de langage, ne sont pas des Aryens à proprement parler, car les Aryens n'auraient pour enfants légitimes que les Aryas de l'Inde, les Iraniens, les Grecs hellènes et les Sarmates, pères des Germains.

L'*Essai* s'attarde à nous faire contempler dans leur patrie d'origine ces groupes prédestinés « qui forment la plus belle espèce d'hommes dont la vue ait pu réjouir les astres et la Terre ». Doués d'une suprême beauté de corps, ils nous apparaissent non moins supérieurs par l'esprit ; ayant à dépenser une somme inépuisable de vivacité et d'énergie, la nature de leur première organisation politique demeure caractéristique de leur tempérament. Les Ariens étaient divisés en tribus concentrées dans de grands villages ; ils mettaient à leur tête des chefs dont le pouvoir demeurerait toujours extrêmement limité car l'individu restait tout puissant et jaloux jusqu'à l'excès de sa liberté complète et cet individualisme

extérieur a marqué de son empreinte les conceptions religieuses de ces peuples. Guerriers intrépides, en effet, les Ariens allaient jusqu'à prétendre être les égaux des dieux et se croyaient capables à l'occasion de les détrôner. L'homme blanc n'avait d'ailleurs aucun penchant à l'impiété ; il était au contraire religieux par essence ; les idées théologiques le préoccupaient à un très haut degré.

Après la séparation des Hellènes, contraints d'émigrer parce qu'ils se trouvaient les plus faibles de leurs congénères ariens, deux groupes considérables formaient encore la famille aryane, les nations hindoues et les Zoroastriens ; gagnant du terrain et se considérant comme un seul peuple, ces tribus arrivèrent à la contrée du Pendjab. Cette région devait être le témoin du nouveau dédoublement de la famille aryane car peu après l'instauration du régime brahmanique des castes, les nations zoroastriennes, faisant scission avec la famille hindoue, sortirent du Pendjab et des contrées avoisinantes et s'acheminèrent vers l'Ouest. Laissons donc ces peuples, que nous retrouverons bientôt, poursuivre leurs destinées et revenons dans les plaines de l'Inde, à ces Aryas ainsi constitués en nationalités distinctes et séparées de la souche primitive.

a) Les Ariens hindous

Après la période qui s'écoula depuis le départ des Grecs, la famille aryane, par suite probablement d'un long contact avec les nations aborigènes, avait perdu de sa pureté et ce fait eut son retentissement sur le culte. Il arriva que les guerriers, n'étant plus de race pure, ne s'adjudgèrent plus le droit ni la science de vaquer aux fonctions sacerdotales et les prêtres furent institués. Le

premier soin des pontifes devait être de travailler à asseoir leur autorité sur des bases solides ; ils décidèrent donc pour éviter à nouveau les alliances des Aryas avec les populations noires, leurs voisins, de fonder tous les droits politiques et sociaux sur la pureté du sang, de sorte que renoncer à ce privilège serait aussitôt se dégrader de façon visible et apparente. Partant donc de cette observation, établie pour eux sur des preuves irréfragables, que toute supériorité était du côté des Ariens, toute faiblesse et toute incapacité du côté des noirs, ils fondèrent leurs catégories sociales sur ce principe que la proportion de valeur intrinsèque chez tous les hommes était en raison directe de la pureté de leur sang blanc (1). Afin de former la première caste, celle des Brahmanes, ils réunirent donc les familles les plus brillantes et dont ils supposèrent le sang plus arien, plus intact que celui des deux autres ; ce groupe eut le monopole des fonctions sacerdotales, fut déclaré inviolable, sacré, voué à la méditation, à l'étude et à toutes les sciences de l'esprit. Immédiatement au-dessous, ils établirent la catégorie des rois ou guerriers les plus éminents dont ils supposèrent que la classe était moins blanche, ou bien, qu'égale en pureté, elle méritait néanmoins le second rang par l'infériorité reconnue de la vigueur physique devant la valeur intellectuelle et religieuse ; ce fut la caste des Kschattriyas ou hommes forts. Puis vinrent les Vaycias, bourgeoisie riche et influente, supposée moins blanche que les deux catégories précédentes, vouée au négoce et à l'agriculture, aux travaux pacifiques ; on lui permettait cependant quelques travaux intellectuels. Avec ces trois hautes

(1) Voir *Essai*, tome I, livre III, chapitre I, pages 388 à 403.

classes, la société hindoue, dans son idéal, était complète ; mais comme on ne pouvait repousser absolument tous les aborigènes attachés à leurs vainqueurs, on créa pour eux la classe des coudras ou serviteurs qui reçut le monopole de tous les emplois serviles. On soumit ses membres à un état de tutelle éternelle, avec obligation pour les autres classes de les régir doucement, de les garder de la famine et de la misère ; la lecture des livres sacrés leur fut interdite. « Ils ne furent pas considérés comme purs et rien de plus juste puisqu'il n'étaient pas aryans. » La perpétuité du système des castes ainsi constituée, fut fondée par un décret qui déclara que chaque situation serait héréditaire et décida certaines cérémonies particulières à l'accession.

Malgré quelques réserves, Gobineau trouve dans cette organisation des castes la plus heureuse solution du problème social. « L'administration pour ces législateurs doit être sans réserve, s'écrie-t-il, le système des castes appliqué avec logique à l'humanité tout entière, l'eût sauvée de la décadence. » De cette incomparable organisation brahamique sortit une société presque immortelle par rapport à la durée de toutes les autres. Cette société avait pourtant deux périls à redouter : l'attaque d'une nation plus purement blanche qu'elle-même ; la difficulté de maintenir ses lois contre le mélange ethnique. Le premier péril a éclaté plusieurs fois ; et, jusqu'à présent si l'étranger s'est trouvé constamment assez fort pour subjuguier la société hindoue, il s'est non moins constamment reconnu impuissant à la dissoudre. Aussitôt que la cause de sa supériorité momentanée a cessé, c'est-à-dire qu'il a laissé entamer la pureté de son sang, il n'a pas tardé à disparaître et à laisser libre sa majestueuse esclave. Le second danger s'est réalisé aussi ; il était d'ailleurs en germe dans l'organisation

primitive. Toutefois, si le régime des castes n'est pas parvenu à paralyser entièrement les exigences de la nature, il les a beaucoup réduites. Les progrès du mal se sont accomplis avec une extrême lenteur et comme la supériorité des Brahmanes et des Kschattryas sur les populations hindoues n'a pas cessé jusqu'à nos jours d'être un fait incontestable, on ne saurait prévoir, avant un avenir très nébuleux, la fin définitive de cette société. C'est une grande preuve de plus acquise à la supériorité du type blanc et aux effets vivifiants de la séparation des deux races.

En définitive, la longévité de l'Inde n'est que le bénéfice d'une loi naturelle qui n'a trouvé que rarement à s'appliquer en bien. Avec une race dominante, éternellement la même, ce pays a possédé des principes éternellement semblables, tandis que, partout ailleurs, les groupes se mêlant sans frein et sans choix et se succédant avec rapidité, n'ont pas réussi à faire vivre leurs institutions parce qu'ils disparaissaient eux-mêmes rapidement devant des successeurs pourvus d'instincts nouveaux. Mais l'Inde n'a pas été le seul pays où se soit produit un si admirable phénomène ; après elle la Chine va nous fournir à son tour une démonstration de la toute puissance du principe ethnique sur la destinée des peuples.

Sortons maintenant du Bengale et marchons vers l'Est ; nous nous trouvons en présence des peuples jaunes : troisième élément constitutif de la population du monde. L'Empire de la Chine, la Sibérie, l'Europe entière, à l'exception peut-être de ses extrémités les plus méridionales, tels sont les vastes territoires dont le groupe jaune se montre possesseur aussitôt que les émigrants blancs mettent le pied dans les contrées situées à l'ouest,

au nord ou à l'est des plateaux glacés de l'Asie centrale. Cette nouvelle famille, d'après Gobineau, n'a cessé de jouer un rôle décisif dans notre évolution occidentale.

Le portrait physique de l'homme jaune ne nous apparaît pas séduisant ; les formes du corps sont ramassées, trapues, sans beauté, ni grâce, « dans la physionomie : un nez, une bouche, de petits yeux sont jetés dans des faces larges et plates... évidemment le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche ».

En ce qui concerne les caractères moraux, les jaunes se distinguent par l'absence d'imagination et les tendances utilitaires ; ils montrent beaucoup de ténacité et de suite dans leurs vues et ces aptitudes qui font en un certain sens leur médiocrité, les rendent aussi capables d'une sociabilité grossière que les nègres ne possèdent pas. En somme, bien que leur intelligence, bornée autrement, ne le soit pas moins que celle des nègres, et qu'il faille refuser aux jaunes la capacité d'occuper un rang glorieux sur l'échelle de la civilisation, ils se sont trouvés de tous temps, grâce à ces qualités relatives, propres à former au moins la partie passive de civilisations d'un ordre élevé.

Les peuples jaunes viendraient d'Amérique, comme l'établissent encore, d'après l'*Essai*, la physiologie et la linguistique ; et, puisque Gobineau a professé d'une civilisation durable ne saurait s'établir sans la collaboration du sang blanc, il va s'efforcer de faire sortir la culture chinoise, comme l'égyptienne, de l'Inde ariane.

Pan Kou, regardé comme le premier homme par les Chinois, ne serait sans doute que l'un des chefs ou la personnification d'une bande émigrée des Kschattryas, réfractaires aux empiètements sacerdotaux du Brahmanisme. Par haine de leur ingrate patrie, ces guerriers auraient imposé à leurs sujets des lois absolument

inverses de celles dont ils avaient souffert. C'est ainsi qu'ils intronisèrent l'égalité civique et la noblesse ascendante. Il est vrai que l'autorité politique établie par eux ne trahit pas le même esprit de paradoxe, car elle venait directement du génie de la race blanche. Cette législation prit donc pour type d'autorité le droit du père de famille, et considéra comme analogue celui du monarque sur ses sujets ; mais tandis que le nègre réduit en servitude par les armes et insensible à tout autre argument que celui de la violence, traduit la formule patriarcale par le despotisme sanguinaire, chez les Chinois, le patriciat arian, tout en prenant la forme du pouvoir absolu, demeura bénin dans la pratique, l'excès faisant horreur aux esprits prosaïques de ces peuples. Le souverain put donc théoriquement tout ce qu'il voulut ; mais dans la pratique, s'il voulut une énormité, il eut bien de la peine à l'accomplir !... et, quant à la civilisation chinoise, elle arrache à Gobineau cet aveu que l'apogée y fut atteint en matière d'organisation matérielle. Il remarque même que si les doctrines socialistes venaient à s'appliquer en Europe, « le *nec plus ultra* du bien serait d'obtenir ce que les Chinois sont parvenus à immobiliser chez eux ».

Si nous tentons maintenant des prévisions sur la durée de cette civilisation, nous pouvons avancer qu'elle doit encore régner durant des temps incalculables. « La Chine, en effet, doit cette immutabilité gouvernementale, cette persistance inouïe de ses formes d'administration, à ce seul fait que toujours la même race a dominé sur son sol depuis qu'elle a été lancée dans la voie sociale par les Ariens. »

Ainsi, tour à tour, l'Inde et la Chine nous auront, dans leur séparation du reste du monde, présenté ce rare spectacle de peuples qui, étant plus isolés que les autres

et par conséquent moins exposés aux mélanges ethniques, ont pu conserver pendant un long enchaînement de siècles, une organisation contre laquelle rien n'agissait ; et c'est cette magnifique prérogative d'une solidité presque impérissable que l'homogénéité relative des races garantit à ces deux sociétés !

b) Les Arians iraniens

Revenons cependant aux Bactriens, Mèdes et Perses. Ces derniers, comme nous l'avons dit, se séparèrent de bonne heure, en compagnie des Hindous et des Grecs, des autres familles blanches de la haute Asie ; ils descendirent avec eux non loin des limites septentrionales de la Sogdiane ; et là, tandis que les tribus helléniques abandonnaient la masse de l'émigration, Hindous et Zoroastriens continuèrent à vivre ensemble et à s'appeler du nom d'Aryas durant une période assez longue, jusqu'à ce que des dissentiments religieux nécessitent leur séparation. Dès lors, constituées en sociétés distinctes, les diverses tribus zoroastriennes qui se piquaient d'ailleurs d'indépendance les unes par rapport aux autres, menèrent « l'existence turbulente de la race blanche » dont elles avaient adopté le mode habituel de gouvernement, et c'est ainsi organisées qu'elles descendirent vers le Sud-Ouest où elles devaient finir par rencontrer les Assyriens ». Sans doute, avant l'heure de ce contact, les premières colonnes des Zoroastriens qui avaient trouvé dans les environs de la Gédrosie des populations noires ou du moins chamites, se mêlèrent à elles et par suite de cet alliage pernicieux tombèrent longtemps avant la conquête de Babylone « presque à l'état de Sémites » ; malgré tout, la dégénération ne s'étendit pas aux autres tribus. Il vint une époque où l'Assyrie, qui ne renouvelait plus son sang

depuis des siècles, vit l'abondance des principes noirs submerger ses éléments blancs et précipiter sa perte, tandis qu'un phénomène analogue se produisait en Egypte. Ce fut à cette heure « où aucune des grandes puissances anciennes n'était plus en état d'attaquer ses voisins, que les Mèdes se présentèrent en candidats au gouvernement de l'Univers ». Après quelques péripéties causées par l'invasion celto-scythe, ils se rendirent maîtres de leurs adversaires et la prise de Ninive assura définitivement la domination de la race zoroastrienne méridionale ou iranienne. Malheureusement encore, « les nations assyriennes étaient bien grandes et la population des tribus iraniennes dominatrices bien petite. Ce que ces tribus possédaient dans leurs veines d'essence féconde, déjà entamée du reste, pouvait bien se perdre au milieu des masses asiatiques mais non les relever, et d'après ce fait incontestable leur puissance même, leur prépondérance politique, ne devait durer que le temps assez court où il leur serait possible de maintenir intacte une existence nationale isolée » ! De sorte que la fin des nations iraniennes était marquée bien près de leur triomphe. Tant que leur essence ne fut pas trop mélangée, leur supériorité relative leur permit quelques conquêtes : c'est ainsi qu'elles asservirent successivement l'Asie inférieure, les petits royaumes d'au delà l'Euphrate, les villes libres de la côte phénicienne et l'Egypte elle-même ; mais l'alliage se généralisant de plus en plus entre vainqueurs et vaincus, il arriva fatalement que le désordre sémitique réussit à englober les Iraniens « dans le sein croupissant des populations esclaves ». Dès le règne du fils de Xerxès, on peut affirmer que les Perses avaient perdu la force de demeurer les maîtres du monde et le sceptre allait passer de leurs mains débiles dans celles des Ariens hellènes, leurs frères cadets.

c) Les Ariens hellènes

L'origine de la civilisation grecque doit être recherchée dans le mouvement migratoire d'une tribu ariane, les Hellènes, qui vont par le Nord occuper la péninsule des Balkans. S'avancant en conquérants, les Hellènes soumièrent d'une part, les populations jaunes alors maîtresses de l'Europe entière, tout au plus relevées déjà par des alliances japhétiques, celtes et slaves ; d'autre part, des éléments mélanien et sémitiques apportés par les flots de la Méditerranée.

Les récits mythiques de la poésie hellénique nous donnent Deucalion comme « le premier des Grecs » ; ses fils seraient devenus « les fondateurs des différentes tribus helléniques ». La Fable nous montre que ce Deucalion, fils de Prométhée, un Titan, c'est-à-dire un Arien, et de Klymène, « issue de l'Océan, c'est-à-dire une sémité méditerranéenne, était de race mêlée. Il épousa Pyrrha, fille de Pandore, d'origine finnique, et de la sorte les Titans ariens furent dès l'origine souillés aussi bien de noir que de jaune. Les héros des temps mythiques n'en conservèrent pas moins une bonne part de l'énergie blanche ; leurs descendants demeurèrent plus valeureux dans le nord de l'Hellade parce qu'ils furent moins exposés aux apports sémitiques de la Méditerranée ». Le Nord fut toujours distingué par les instincts militaires de ces citoyens et par leur génie pratique, double caractère dû incontestablement à un hymen de l'essence blanche ariane avec des principes jaunes ; il en résultait de grandes aptitudes militaires et peu d'imagination sensuelle, car si les habitants du nord de l'Hellade furent de valeureux combattants et d'habiles organisateurs, ils ne brillèrent jamais dans les travaux

spéculatifs ; chez eux peu de sculpteurs, de peintres, d'orateurs, de poètes, ni d'historiens célèbres, « c'est tout ce que put faire le génie lyrique que de remonter jusqu'à Thèbes pour y produire Pindare ; il n'alla pas au delà parce que la race ne s'y prêtait pas ».

Dans le Sud, cependant, se développait la civilisation brillante qui nous est connue par les poèmes d'Homère ; et Gobineau croit trouver dans Ulysse la personnification du génie arian sémitique des Grecs du Sud, tandis qu'Achille caractériserait le génie tout à la fois arian et finnique des Grecs du Nord. Répétons-le : « La gloire de la Grèce fut l'œuvre de la fraction ariane alliée au sang sémitique, tandis que la grande prépondérance extérieure de ce pays résulta de l'action des populations quelque peu mongolisées du Nord ». Après les immigrations asiatiques, lorsque l'instinct sémitique commença à se faire plus fortement sentir, il amena des modifications sensibles dans la constitution politique et sociale de la Grèce ariane primitive. Tandis que la religion se compliquait, le génie de Sem noirci poussait, en matière de gouvernement, à l'absolutisme complet. On imagina donc de créer une personne fictive, la patrie, et on ordonna au citoyen par tout ce que l'homme peut imaginer de plus sacré et de plus redoutable : la loi, le préjugé, le prestige de l'opinion publique, de sacrifier à cette abstraction ses goûts, ses idées, ses relations, ses affections les plus naturelles ; bien plus, sa dignité, sa fortune, sa vie aussitôt que cette même patrie était censée vous la demander ; et Gobineau entrant dans le détail des exigences de la patrie, « cette monstruosité chananéenne », nous la représente, en définitive, comme une création oppressive de l'esprit sémitique. Le résultat désastreux d'une telle organisation ne pouvait être évidemment que la tyrannie, car « l'expérience des siècles

a montré qu'il n'y a pas pire tyrannie que celle qui s'exerce au profit de fictions ».

De ce déplorable spectacle on peut se reposer par l'aspect de la Grèce septentrionale dont nous avons vu que les voisins étaient non pas des Sémites, mais des Celtes ou des Slaves finnisés. La royauté y subsista donc ; on se gouverna noblement avec des notions de liberté, tandis que dans le Sud, comme jadis à Tyr et par les mêmes voies, allait s'accomplir jusqu'au bout l'évolution démocratique. La mésalliance ayant fait son œuvre, les nobles n'eurent plus de raisons à faire valoir pour demeurer à la tête de l'Etat ; le gouvernement passa donc de leurs mains dans celles des riches et finalement dans celles des matelots du Pirée et des « fainéants déguenillés du Pnyx ». Ce fut alors le règne de l'anarchie dans toute son horreur. Cependant, si les Grecs devaient leurs vices à la portion sémitique de leur sang, il ne faut pas oublier non plus qu'ils lui durent aussi leur prodigieuse impressionnabilité, leur goût prononcé pour les manifestations de la nature physique, leur besoin permanent de jouissances intellectuelles. L'unique façade ensoleillée de l'hellénisme fut bien « ce dilettantisme artistique » devant lequel Gobineau s'incline avec bonne grâce ; les Grecs non moins mélanien que les Sémites les imiteront en les perfectionnant dans les arts plastiques et dans la poésie. « Grâce à une pondération délicate de l'élément arien et sémitique avec une certaine portion de principes jaunes, l'épanouissement de l'art grec éblouit à bon droit le monde et il restera à jamais sans rival parce que des combinaisons de races pareilles à celles qui les causèrent, ne peuvent plus se présenter ».

Quant aux succès militaires des Hellènes, ils apparaissent à Gobineau exagérés par la vanité nationale et insignifiants par leur portée pratique. A la longue, la

Perse était assurée d'avoir le succès, et elle l'eut en effet. Sans doute les péripéties inattendues de la conquête macédonienne retardèrent un instant ce résultat fatal : nous avons constaté, en effet, la présence de grandes réserves d'énergie blanche accumulées dans le Nord ; la lutte ne pouvait être douteuse entre les sujets de Darius et les soldats d'Alexandre ; la victoire appartenait de droit à ces derniers car, lorsque le démêlé commença, il n'y avait pas de comparaison possible entre les deux races ; seulement, moins nombreux que les Iraniens, les Macédoniens s'engloutirent à leur tour et disparurent dans la masse mélanienne de leurs sujets asiatiques. Dès lors, l'Egypte, l'Assyrie, la Grèce ne formèrent plus qu'une civilisation ; ce fut la civilisation « hellénistique » des Ptolémées, des Séleucides, à demi noire sous son vernis athénien et dont la faculté principale a été nommée l'Eclectisme. Elle eut le sort de ces sociétés formées de décombres, « qui est d'épuiser leurs maigres forces à coudre et à recoudre, en soupirant, des lambeaux bizarres et usés qui ne peuvent tenir ensemble et dont le premier peuple un peu homogène qui leur met la main sur l'épaule déchire le fragile et prétentieux tissu » !

d) Les Celtes et les Slaves

Gobineau va s'efforcer maintenant de rechercher quels furent les habitants primitifs de l'Europe. Il ne craint pas d'entasser les preuves les plus diverses et de dépenser une immense industrie pour nous persuader que ces premiers habitants furent des jaunes venus d'Amérique, et qui, en traversant le détroit de Behring et la Sibérie, envahirent à la fois l'Asie septentrionale et tout le sol européen aux temps préhistoriques. Les jaunes ou Finnois seraient le peuple des cités lacustres et des dolmens. Ces monuments grossiers, toujours semblables, érigés en

Amérique, dans le nord de l'Asie et en Europe suffiraient à nous persuader que ces contrées ont été possédées jadis par la même race qui ne saurait être que la race jaune, de même que les plus anciennes traditions populaires des Celtes et des Slaves achèveraient de nous convaincre de la présence primordiale des peuples jaunes en Europe.

Ces tribus jaunes se virent de bonne heure conquises par des invasions blanches, soit ariennes, telles que celles des Thraces et des Illyriens, pères des Albanais, soit encore slaves, telles que celles des Ibères ou des Etrusques qui devaient jouer un rôle capital dans la fondation de Rome. Sans nous arrêter davantage à ces peuples qui n'ont joué aucun rôle important aux époques antiques, observons de plus près nos ancêtres, les Celtes primitifs ou Galls qui vont former le mélange blanc-jaune le plus important, fondement ethnique de l'Europe occidentale, mère de la civilisation contemporaine.

Ce serait vers l'an 3.000 environ avant notre ère qu'il faudrait situer l'apparition des masses celtiques dans l'Ouest de l'Europe. Que ces peuples aient appartenu primitivement à la race blanche dans la partie originelle de leur essence, il n'y a là aucun doute : « leur carrure solide, leur taille gigantesque, leurs yeux bleus ou gris, leurs cheveux blonds ou rouges », dénotaient de véritables Ariens et la nature de leur organisation politique sociale confirme suffisamment cette opinion. Il est vrai que l'interprétation ethnique de leur tempérament est susceptible d'arrêter notre enthousiasme ; ne faudrait-il pas attribuer, en effet, au sang nègre cette redoutable inconsistency d'humeur qui caractérise nos ancêtres ? Mais Gobineau s'empresse de nous rassurer en ajoutant que ces nations furent d'ailleurs « beaucoup moins guerrières et belliqueuses qu'on ne le suppose généralement ». De très bonne heure « l'amour des jouissances matérielles avait

porté les Celtes au travail et du travail productif naquit le goût du commerce ». Les Celtes furent donc d'excellents négociants qui, pour satisfaire les besoins du commerce, surent bâtir de nombreuses villes, se créer une flotte, établir des voies de communications au moyen de routes régulières et de ponts. Ils se classent parmi les peuples utilitaires ; et, s'ils paraissent cependant avoir possédé une littérature, celle-ci fut en réalité non pas imaginative mais positive, descriptive, volontiers elliptique, ainsi que le voulait l'alliance finnique. L'origine blanc-jaune du Celte historique n'est donc point contestable ; ils servirent en compagnie des Slaves, plus finnisés encore, à établir la base de nos sociétés modernes ; malheureusement la race servile, qu'ils avaient d'abord soumise, ne devait pas tarder à exercer sur ses vainqueurs, devenus ses parents, une influence délétère ; et les dégâts accomplis dans le sang des maîtres, les croyances, les habitudes et les idiomes se firent bientôt sentir ; la population esclave ne pouvait demeurer longtemps reléguée dans son abjection : « selon l'usage », elle devait fatalement un jour pénétrer ses dominateurs pour les faire participer à sa dégradation.

Ainsi, après avoir englouti Chamites et Sémites dans le noir, Gobineau submerge dans le jaune une partie des Japhétides, des Celtes et des Slaves ; et, à la fin de son étude, jetant un coup d'œil d'ensemble sur les conséquences morales pour l'humanité des deux grands mélanges de race, le blanc-noir et le blanc-jaune, il nous fait voir le premier aboutissant à l'ascétisme mystique, tandis que le second, au contraire, finit dans le matérialisme économique. Les deux grandes variétés métisses, profondément distinctes dans leur nature, parvenaient de toute nécessité à des destinées qui ne pouvaient l'être moins.

e) L'empire romain

Après avoir étudié les destinées des peuples celto-jaunes, qui formèrent le terrain ethnique de l'Europe occidentale, abordons, avec Gobineau, le récit de l'expansion latine qui va étendre ses alluvions sur cette base primordiale.

Illyriens, Celtes, Slaves, tous blancs mélangés de jaune, quelques-uns peut-être de base ariane, comme les Illyriens, se distinguent dans la péninsule italique à l'aurore de l'histoire. Bientôt les Tyrrhéniens, Pélasges sémitisés, vont apporter l'élément noir qui manquait à ce mélange assez terne (car aussi longtemps qu'un groupe de peuples est réduit pour tout mélange à l'élément jaune combiné avec le blanc, il ne possède jamais qu'une civilisation médiocre et assez humble, toute sa science sociale étant tournée vers l'utilité matérielle). Les invasions du Sud apportèrent donc aux nations européennes ce qui leur manquait sans détruire leur originalité propre : « cette heureuse immixtion alluma l'âme qui les fit marcher et le flambeau qui, en les éclairant, les conduisit à associer leur existence au reste du monde ».

Rome se crée d'exilés et de fugitifs sortis de toutes les cités de l'Italie moyenne, et Gobineau appuyé sur Niebhür et Müller, de développer à propos des origines latines tout un roman politique : dans cette Rome, où règne une immense bigarrure d'éléments ethniques, nous assistons successivement à la domination des Etrusques, puis à celle des Sabins ; ces derniers, il est vrai, ne se trouvaient pas vis-à-vis des autres Italiotes, comme leurs prédécesseurs étrusques, dans un état de supériorité ethnique bien clairement prouvé, et il en résultait forcément des antagonismes incessants. Cependant, grâce à l'esprit

utilitaire jaune de la population, les Romains firent toujours preuve d'une sagesse politique relative ; malgré leurs divisions perpétuelles, tous les partis s'entendaient dans une égale horreur pour l'anarchie. A côté de la patrie divinisée, on vénéra donc la loi, en la considérant, non plus comme une émanation actuelle de la patrie, faite et dé faite tous les jours mais comme ne s'abrogeant pour ainsi dire jamais. A ces qualités politiques, les Romains joignaient incontestablement le courage militaire. L'Etrurie annexée, Rome n'eut plus désormais devant elle que les Celtes, les Grecs, les Siciliens et les Carthaginois, tous peuples moins blancs qu'elle-même. Elle dut ses victoires à cette supériorité relative sur son entourage et plus encore à son éloignement fortuit des grandes civilisations ariennes qui lui auraient inévitablement fait perdre la prépondérance. Malgré tout, tandis que le patriciat qui se rendait parfaitement compte du tort que d'incessantes modifications ethniques pouvait causer, par contrecoup, à la stabilité du régime politique, s'opposait autant que possible à l'adjonction étrangère, le peuple au contraire aspira toujours à attirer les nouveaux venus, et le malheur voulut, au sortir des guerres d'Asie, que ce ne soit plus du sang celtique plus ou moins altéré, mais des éléments sémitiques ou sémitisés que l'hospitalité intéressée du parti plébéien fit désormais affluer vers la ville. Dès lors le génie romain se ressentit de la situation ethnique nouvelle ; l'esprit sémitique le pénétra à tel point qu'il allait devenir complètement étranger au premier instinct italote ; la littérature naquit et, avec elle, le goût du luxe et des arts furent de nouveaux besoins qui témoignèrent des changements survenus dans la race. Bientôt il ne perça de tous côtés que ce sentiment d'une population asiatique transplantée, apportant dans le pays qui s'imposait à elle « les usages, les idées, les préjugés,

les opinions, les tendances, les superstitions, les meubles, les ustensiles, les vêtements, les coiffures, les bijoux, les aliments, les boissons, les livres, les tableaux, les statues, en un mot toute l'existence de la patrie » ; et, lorsque l'Asie prédominant ainsi dans la population de la ville eut enfin amené la nécessité prochaine du gouvernement d'un maître, « César pour illustrer d'habiles loisirs s'en alla conquérir la Gaule ».

La Gaule, une fois conquise, participa largement à la recrudescence de la corruption méditerranéenne ; les populations phocéennes très sémitisées, établies dans l'embouchure du Rhône, avaient déjà commencé l'œuvre néfaste, et le Gaulois de la Provincia représentait bientôt « le produit sémitisé des éléments les plus disparates » : un homme qui n'était « ni Italiote, ni Grec, ni Asiatique, ni Gall, mais de tout cela un peu » ; en un mot, « le spécimen le plus mauvais de tous les alliages opérés dans le sein de la fusion romaine ». La fusion apparaît, en effet, aux yeux de Gobineau comme le caractère propre de la domination latine dont le crime aurait été d'avoir hâté l'amalgame ethnique entre les fractions de l'humanité qu'elle avait soumises. Regardons, par exemple, les municipes gaulois où allaient et venaient à la fois « des légionnaires syriens ou égyptiens, de la cavalerie cataphracte, des troupes légères arrivant de Numidie et des frondeurs baléares qui... passant incessamment du Rhin aux Pyrénées, modifiaient la race à tous les degrés sociaux ». D'un pareil brassage d'éléments hétéroclites, accompli simultanément dans toutes les provinces de l'Empire, est enfin sorti « ce chaos des peuples », terme méprisant devenu synonyme de Romanité ; et Gobineau s'efforce de démontrer une fois de plus que les faits politiques et sociaux traduisirent bientôt cet état de choses. « Cette nation qui n'en était pas une, cet amas

de peuples dominés par un nom commun, mais non par une race commune, ne pouvait avoir et n'eut pas d'hérédité monarchique » ; le sentiment populaire qui ne reconnaissait plus nulle part de supériorité ethnique, n'y aurait pas consenti ; la dignité impériale resta donc longtemps élective ; ce fut par hasard seulement que les premiers empereurs partirent de la race sabine ; à leur suite se succédèrent dans la pourpre : Italiotes, Espagnols, Africains, Syriens, Arabes, Panoniens... De même en matière de législation ; et, puisqu'il fallait une législation de compromis, on alla la chercher dans le pays qui offrait, après la ville éternelle, la population la plus mêlée, sur la côte syrienne. « En définitive, Rome n'eut rien en propre : ni lois, ni religion, ni langues, ni littérature, et avec l'oubli des races, l'extinction des maisons illustres, le syncrétisme des théologies sont venus en foule, non pas les grands vices personnels, partage de tous les temps, mais cet « universel relâchement de la morale ordinaire, cette incertitude de tous les principes, ce détachement de toutes les individualités de la chose publique, enfin ce dégoût effrayé de l'avenir, malheurs bien autrement avilissants pour les sociétés ». Voilà les conséquences désastreuses de l'épouvantable anarchie ethnique qui dominait cette société de décombres, formée de tous les détritüs des principaux alliages auxquels avaient abouti les décadences assyrienne, égyptienne, grecque, celtique, carthaginoise, étrusque et les colonisations de l'Espagne, de la Gaule et de l'Illyrie.

Sans doute, concède Gobineau, tout dépend de ce que l'on aime et de ce que l'on cherche, de ce que l'on blâme et de ce que l'on réproûve ; et, à leur point de vue, les égalitaires peuvent à bon droit considérer l'âge impérial comme une des plus belles périodes que l'humanité ait jamais parcourue, car Rome exerça dans ce sens

une action vraiment extraordinaire. « C'est indiquer suffisamment, conclut l'auteur de l'*Essai*, que je suis loin de m'incliner devant la majesté du nom romain et d'applaudir à un tel résultat. »

f) Les Arians germains

Si la Rome sémitique a pu maintenir quelque temps la forme impériale qui la fit subsister, c'est, nous dit Gobineau, aux Barbares du Nord, indignement calomniés par l'Ecole latine, qu'elle le doit.

Qu'était-ce en effet, au physique comme au moral, qu'un Romain du III^e ou du IV^e siècle ? Un homme de taille moyenne, faible de constitution et d'apparence, généralement basané, ayant dans les veines un peu de sang de toutes les races imaginables et, pour le prouver, insolent, rampant, ignorant, voleur, dépravé, doué d'ailleurs d'une peur sans égale de la pauvreté, de la souffrance, de la fatigue et de la mort ! » En face de cet être méprisable, qu'était le Barbare ? « Un homme à blonde chevelure, au teint blanc et rosé, large d'épaules, grand de stature, vigoureux comme Alcide, adroit comme Thésée, ne craignant rien au monde et la mort moins que le reste. » Loin de détruire la civilisation, l'homme du Nord aurait sauvé le peu qui en survivait et ce fut pour préserver la société civile ou religieuse d'une ruine totale que Dieu devait donner au monde ancien « ces nations de tuteurs... qui en le soutenant et le pétrissant de leurs larges mains, lui firent subir avec plein succès le rajeunissement d'Eson ».

Cherchons donc l'origine de ces groupes prédestinés avant de les contempler à l'œuvre dans la régénération temporaire de la romanité.

A côté des Aryas proprement dits, des Iraniens, des

Hellènes, on distinguait un quatrième groupe de nations apparentées aux précédentes : ce sont les Khétas, peuple réfractaire aux lois du Brahmanisme, qui furent les ancêtres des Goths ; les Szou ou Sakas, peuple également rebelle aux prescriptions sacrées, qui engendrèrent les Scythes, enfin les Sarmates, nés d'une alliance entre les Scythes et les Amazones. Ces guerriers ressemblaient assez bien aux paladins du moyen âge germanique dont ils étaient les lointains ancêtres ; ils habitèrent quelque temps la région de Caucase, puis poursuivant leur route sous le nom d'Alains ou de Roxolans, ils fondèrent dans la Russie centrale, au VIII^e siècle avant notre ère, un état stable et régulier « dont les dernières splendeurs projettent encore, à travers l'obscurité des temps, un éclat vif et glorieux sur l'aurore des nations scandinaves » ; c'est le pays dénommé le Guardarique, dont la capitale se nomme Asgard, la ville des Ases ou des Ariens. Au IV^e siècle avant Jésus-Christ, ce merveilleux royaume fut renversé malgré le courage et l'énergie de ses fondateurs. Les nobles nations roxolanes remontèrent dans leurs chariots d'émigrants et se dirigèrent vers le Nord-Ouest ; puis elles se divisèrent en deux groupes : l'un s'établit dans la Poméranie et dans la Suède méridionale pour y reprendre le nom antique de Khétas ou de Goths ; l'autre se rendit par terre en Norvège et y reprit le titre de Sakas, baptisant ainsi la Scandinavie. La proximité de si nobles voisins se fit bientôt sentir aux Celtes plus ou moins finnisés, répandus dans la région qui fut plus tard la Germanie ; expulsés de leur pays, les Cimbres et les Teutons devinrent capables de vaincre Rome ; il est vrai qu'ils furent rapidement absorbés par les masses alourdies qu'ils ne régénérèrent qu'un instant ; ils ne formaient en réalité que l'avant-garde des Ariens germains. Pour trouver le foyer

véritable des invasions décisives qui créèrent le germe de la société moderne, il faut se transporter sur la côte baltique et la péninsule scandinave ; leurs causes doivent être recherchées dans les agressions des Huns, assez ariens eux-mêmes. Les Huns chassèrent donc de leur territoire les Goths, les Vandales qui allèrent se mélaniser dans l'Afrique du Nord, les Lombards, les Burgondes et les Francs, familles de rois « descendants d'Odin » ; enfin les plus purs des Germains, les Saxons, qui eurent peut-être moins d'éclat mais plus de longévité que les Francs. Par malheur, la confusion qui présida à l'invasion, fut fatale aux destinées germaniques, car si à la surface apparaissaient de grandes causes de régénération, dans les profondeurs tombaient de nouveaux éléments ethniques d'abaissement et de ruine que l'avenir allait avoir beau jeu à développer ; et le « chaos des peuples réduits au servage mais non détruits par les conquérants, préparait la revanche contemporaine de la romanité ! »

Dans un très beau chapitre, Gobineau nous a donné des Germains une étude détaillée et intéressante sinon très véridique (1). Il attire d'abord notre attention sur l'individualisme germanique : « Dans le monde germanique, dit-il, l'homme est tout et la nation peu de chose. » L'Arien german est une créature puissante et tout ce que l'homme croit, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, acquiert de la sorte une importance majeure ; ses idées religieuses reflètent l'indépendance de son caractère : la nature est éternelle, la matière infinie, les dieux nés après la matière vivante et intelligente devront mourir un jour avec l'organisation particulière dont ils sont les animateurs ; ainsi ces dieux transitoires ne sont

(1) Voir *Essai*, tome II, livre VI, chapitre III.

pas trop distants de l'homme, ce qui encourage les plus braves à se dire leurs descendants. Les Germains pourtant rejettent l'anthropomorphisme ; on ne peut les accuser non plus d'idolâtrie car tout ce qui est bas et grossier dans le Panthéon et le culte scandinave vient des Celtes et des Finnois. Toutes les races ariennes ont eu à l'origine une idée de l'autre vie ; quant au sort qu'attend l'homme dans l'au-delà, nous retrouvons chez les Germains cette propension à fonder la morale sur l'ontologie qui nous a été signalée chez les Aryas hindous avant le bouddhisme. « Le véritable Arien arrivait par la seule puissance de son origine à tous les honneurs du Walhalla, tandis que les pauvres, les captifs, les esclaves, en un mot les métis et les êtres d'une naissance inférieure tombaient indistinctement dans les ténèbres glaciales du Niflheimz. »

D'une façon conforme encore à « ses fiers instincts », l'Arien germanique avait constitué sa propriété foncière. Deux modes de propriété étaient en usage : le plus ancien était l'odel qui impliquait les idées de noblesse et de possession si intimement associées, « que l'on est fort embarrassé de découvrir si l'homme était propriétaire parce qu'il était noble ou inversement ! » Le domaine constitué en odel appartenait sans aucune restriction à son maître ; le sacerdoce en était inséparable et inséparable aussi la juridiction à tous ses degrés, au civil comme au criminel. Dans une telle organisation, le chef de famille était roi au sens absolu ; la nation était donc une fédération de rois ; pour conserver la paix publique, les possesseurs de l'odel élaient un magistrat sous le nom de drottinn ou graff, mais dont le pouvoir, d'ailleurs précaire, était des plus restreints. Dans l'état de guerre ou de conquête cependant, l'Arien comprenait qu'il fallait trouver d'autres cadres sociaux ; de là naquit à côté de l'odel, le féod, père de l'organisation féodale : un guerrier

connu se présentait à l'assemblée générale et se proposait pour commander l'expédition projetée ; s'il réunissait des qualités de courage, de générosité et d'éloquence, l'Arian libre abdiquait, pour un temps donné, l'usage de ses prérogatives pour devenir l'homme de son chef ; si l'expédition était heureuse, le général d'armée devenu le konungr d'un pays conquis ou rik, concédait des biens-fonds à ses compagnons qui jouissaient de ces domaines, appelés féods, aussi longtemps qu'ils demeuraient fidèles à leur conducteur. Malgré ses incontestables avantages, l'institution du féod fut peu recherchée par les Ariens qu'elle privait trop de leur jalouse indépendance ; elle fleurit surtout chez les tribus demi-germaniques. L'Arian german, par la haute idée qu'il avait de sa valeur personnelle et le goût d'isolement qui en est la suite, hait toujours les villes parce qu'il redoutait les associations trop étroites et sut échapper à l'asservissement jusque dans la vie militaire. Perpétuellement préoccupé de sa personnalité, l'Arian ne fut pas non plus « matériellement patriote » ; il se montra donc assez libre de préjugés natifs contre ceux qui l'abordaient ; il fut doux aux Celtes et aux Slaves de son féod en leur laissant la faculté de devenir riches. « Les principes des dominateurs furent toujours d'une extrême générosité pour les races vaincues, contrairement aux témoignages des historiens latins » ; et Tacite, d'après Gobineau, aurait encore faussé « tout ce qu'il raconte des Germains en matière de civilisation ». La maison de l'odel ne ressemblait pas aux demeures sordides, enfouies dans la terre, que l'auteur de la *Germania* se plaît à décrire. Les nobles guerriers habitaient au contraire des demeures somptueuses : Gobineau nous invite à contempler l'Arian german entouré de ses braves, se tenant dans sa grande salle, assis sur un siège élevé, vêtu de riches habits, les

flancs ceints d'une épée précieuse forgée par les mains d'habiles ouvriers slaves ou finnois. Si le chef de famille recevait des hôtes illustres, l'épouse germaine, modèle de grâce et de majesté, entourée de ses filles et de ses servantes, toutes richement vêtues et parées, venait honorer la fête de sa présence et offrir la coupe d'hydromel au guerrier et à ses braves, car la femme germaine occupait chez ces prétendus barbares une situation privilégiée et son influence dans la société ariane fut des plus considérables !

Cet intéressant chapitre se termine par un fort habile paragraphe sur le rôle de l'Eglise vis-à-vis de la religion et de la civilisation germanique, où Gobineau placé entre deux puissances dont il entend ménager l'une et exalter l'autre, fait des prodiges de conciliation.

En définitive, l'examen des mœurs, des opinions, des connaissances et des institutions des Ariens germains, nous fait comprendre que dans son conflit avec la société romaine, cette dernière était assurée d'avoir le dessous : « vertus et vices, défauts et qualités, tout dans les races arrivantes était combiné de façon à transformer la face de l'Univers civilisé ». De fait, au IV^e siècle, les Germains établis dans l'Empire, maîtres absolus de tout, pouvaient désormais être assurés que leurs caprices seraient des lois irrésistibles ; mais procédant avec prudence, ils commencèrent par vouloir maintenir et conserver le monde dans la forme où on le leur avait remis. Dans la Rome conquise, les Germains eurent toujours l'habileté de laisser à l'élément civil et romain une prépondérance au moins fictive ; les chefs barbares demeurant *konungs* vis-à-vis de leurs compagnons, devinrent consuls ou patrices pour leurs nouveaux sujets. On organisa un système de tenure où fiefs et odels prirent un aspect légèrement latin et l'Empire ne sembla pas défait par

la disparition de l'empereur de Rome après Augustule ; le Basileus de Constantinople en tint provisoirement le sceptre ; et, quand les Germains furent assez justifiés par leurs services aux yeux de la romanité, Charlemagne releva sans peine la couronne d'Occident. Les Francs, récemment régénérés par l'invasion austrasienne, avaient à cette heure la suprématie sur les autres peuples de race parente, l'empereur universel ne pouvait être autre qu'un Frank, un Austrasien, le roi des Austrasiens : Charlemagne.

G) Les nations modernes

« La romanité devait, à la longue, user sa dominatrice, comme les flots usent le rocher, et lui survivre. » Les nations germaniques ne pouvaient éviter de se dissoudre un jour dans les détritibus accumulés et puissants des races qui les entouraient. L'étude de la société germanique pourrait nous faire saisir à son tour les différentes phases de l'amalgame des races : nous y voyons, en effet, les rois germaniques, primitivement fils de dieux, se mésallier, peu à peu séduits par les formes et les résultats de l'administration romaine ; insensiblement, ils cherchaient à faire disparaître en eux-mêmes et, dans leur entourage, le caractère germanique en montrant une faveur marquée pour leurs sujets romains et en leur permettant de prétendre aux honneurs germaniques. Cependant, « tandis que les prêtres, les chefs et les hommes libres de la romanité et de la barbarie se rapprochaient, les classes inférieures faisaient de même et de plus elles montaient ». Sous l'influence du Christianisme, l'esclavage fut à peu près aboli ; et, durant quatre siècles, le travail des éléments teutoniques agissant dans l'Empire tendit toujours à améliorer la position

des basses classes et à relever la valeur intrinsèque de la Romanité ; « c'était la conséquence naturelle du mélange ethnique qui faisait circuler jusque dans le fonds des multitudes le sang des vainqueurs ». Dans cette atmosphère, que Gobineau aperçoit « toute saturée de germes de corruption », allaient se développer les nations modernes. Nous allons rapidement les examiner, telles qu'elles apparaissent aux regards de l'auteur de *l'Essai*, chargées de leurs vicissitudes passées et des destinées plus ou moins désastreuses qu'il croit pouvoir leur prédire.

La Scandinavie, cette terre sacrée, pays des ancêtres vénérés des Ariens, attire tout d'abord notre attention. Malheureusement vidée de ses éléments nobles par l'émigration conquérante, réduite à des éléments celtes et slaves, elle a dû renoncer à jouer dans l'histoire le rôle prépondérant que semblait lui assigner encore au moyen âge la multiplicité de ses éléments ariens. Toutefois, quelques ancêtres germains de race pure y revinrent ; ceux qui étaient demeurés défendirent bien leur sang. « Il n'est donc pas douteux que c'est encore en Suède, et surtout en Norvège qu'on peut retrouver aujourd'hui le plus de traces physiologiques, linguistiques, politiques de l'existence disparue de la race noble des derniers siècles. » Gustave-Adolphe, Charles XII en ont, à l'occasion, dignement représenté le souvenir, et si ces populations étaient plus nombreuses, « l'esprit d'initiative qui les anime encore pourrait n'être pas sans conséquences », mais elles sont réduites par leur chiffre à une véritable impuissance sociale : on peut donc affirmer que le dernier siège de l'influence germanique n'est plus au milieu d'elles.

La Russie, par contre, est fort dédaigneusement appréciée dans *l'Essai*. Ce pays n'avait alors en France

aucune popularité, et Gobineau voit dans les Slaves une des nations les plus usées et les plus dégénérées qui existent ; leur rôle se réduira à servir d'intermédiaires entre leurs parents de l'Ouest et leurs parents orientaux de race mongole, maintenant ainsi « cette chaîne ininterrompue d'alliances ethniques par laquelle circule un courant d'aptitudes et de notions analogues ». Il est vrai que ces intermédiaires passifs menaceront quelque jour de redevenir actifs et nous verrons plus loin les Russes conduire l'Asie jaune à l'assaut de l'Europe épuisée.

L'Espagne, après avoir gardé quelque chose de sa valeur gothique, conservait encore au XVI^e siècle une dose d'énergie et d'enflure toute sémitique, « une espèce de délire africain » qui produisit encore de très grandes choses.

Quant à l'Italie du Nord, « cette contrée possédait primitivement la vigueur nécessaire pour bien servir ses destinées ultérieures ». Sans doute devant l'ascension lente de la romanité, le sang lombard cédait peu à peu ; mais bien qu'à l'état évanouissant, ce fut lui qui fournit pourtant sa sève et sa vitalité à la Renaissance, « véritable résurrection du fond romain », et, lorsque l'Italie devint à son tour « trop romaine pour servir la cause romaine », ce fut la France qui continua par droit de naissance « la tâche que son aînée ne pouvait plus accomplir ». Avec une vivacité de procédés qui n'appartenait qu'à elle seule, « elle dirigea et exécuta en chef l'absorption des hautes positions sociales au sein d'une vaste confusion de tous les éléments ethniques ». Tant que la prépondérance appartenait, en effet, à la France septentrionale dans la direction politique du pays, la féodalité domina ; mais après les croisades, l'extinction du règne des premiers Valois, l'avènement de Henri IV et la monarchie du Roi-Soleil qui fut la « fleur de cette

évolution vers la tyrannie chananéenne », l'inspiration gallo-romaine fut entièrement substituée à l'inspiration germanique. La France n'échappa pas à sa destinée, et la prépondérance de Paris mélangeant, comme jadis Babylone ou Rome, dans les bas-fonds de ses faubourgs, le sang venu de tous les points de l'horizon, a parachevé la préparation démagogique et préparé le 14 juillet 1789.

Gobineau se montre donc loin d'être élogieux vis-à-vis de la France moderne ; il est encore bien plus sévère à l'Allemagne, et ceci est à retenir : « En réalité, dit-il, les Allemands sont bien peu germaniques ; tout en porte témoignage : les institutions commerciales, les superstitions populaires, la physionomie des dialectes, les variétés physiologiques. Vers la fin du moyen âge d'ailleurs, l'élément celtique avait reparu dans l'élément romain composite au centre de l'Europe et ce fut sous cette influence « que l'Allemagne se chercha et maria ses intérêts autrefois si sporadiques ». Ainsi l'unité germanique repose sur un fondement qui n'est plus arian.

Si l'Allemagne est bien peu germanique dans l'*Essai*, en revanche l'Angleterre l'est au plus haut degré ; elle serait à proprement parler « la seule nation ariane qui vive encore de nos jours » ; le goût de la vie agricole, l'abandon de la plupart des villes, le maintien solide des franchises de l'homme libre, l'influence soutenue des conseils représentatifs, furent autant de traits par lesquels l'esprit arian témoigna de sa persistance. L'invasion normande apporta encore à l'Angleterre ce qui manquait à sa perfection, en lui permettant d'acquérir ce qui lui avait fait défaut pour s'associer plus intimement à la croissance de la civilisation nouvelle. Malheureusement les guerres religieuses, la révocation de l'Edit de Nantes, la révolution française avaient contribué à lui infuser aussi un afflux d'éléments

français et cette influence sans cesse grandissante de la France nous donne à penser qu'actuellement « l'Angleterre est à son tour en marche pour entrer dans le milieu de la romanité ! »

Au moment de la rédaction de l'*Essai*, on discernait à côté des anglophiles, le groupe des américanistes qui cherchant en vain « le lieu de refuge où l'humanité pourrait reprendre un nouveau lustre avec une nouvelle vie », portaient leurs regards sur le monde de l'Ouest. Gobineau va donc examiner, suivant sa méthode habituelle, si cette dernière hypothèse est vraisemblable.

Au sujet des origines américaines, l'*Essai* professe une conviction assez arbitraire. Nous avons vu la race jaune sortir du Nouveau-Monde par le détroit de Behring pour aller peupler l'Asie et l'Europe aux temps préhistoriques ; cette race aurait laissé cependant quelques traînards jaunes, et les alliances que les nègres, venus par le Pacifique, contractèrent avec ces attardés, créèrent la race rouge. Enfin les Normands d'Islande et leurs descendants apportèrent les quelques éléments blancs sans lesquels les races aborigènes du nouveau continent n'auraient pu créer de civilisation... Pourtant, faute d'une proportion insuffisante d'essence noble, ces civilisations étaient débiles et les Anglo-Saxons devaient par la suite anéantir les Indiens. Ils se comportèrent en maîtres envers les nations inférieures, étrangères à la leur. Religieux comme leurs pères ariens, agriculteurs, guerriers et non pas militaires, possédant le goût très ancré de la tradition et des distinctions sociales, les Anglo-Saxons d'Amérique représentaient moins ce que nous appelons une démocratie que ce que nous pourrions nommer plutôt « un état-major sans troupes ». Ce sont des hommes propres à la domination, qui, « ne pouvant l'exercer sur leurs égaux, la feraient volontiers sentir à

leurs inférieurs » ; et Gobineau tire d'abord de ces considérations le présage d'un avenir brillant pour les Etats-Unis. Puis il se ravise et fait remarquer qu'il s'est occupé seulement de la race qui a fondé la nation ; or, cette race ne s'est malheureusement pas conservée dans sa valeur ethnique particulière ; par la suite, l'Amérique a vu affluer sur ses rivages « les échantillons les plus variés des races de la vieille Europe... produits du détritrus de tous les temps ». La réunion de ces types dégénérés est nécessairement destinée à produire des combinaisons analogues à celles qui se sont réalisées et se réaliseront sur notre continent, en somme de nouveaux désordres ethniques... Tout au plus peut-on accorder aux Etats-Unis la possibilité de conquérir les pays qui les entourent. Quant au renouvellement de la société humaine, à la création d'une civilisation supérieure, ce sont là des phénomènes qui ne sont produits que par la présence d'une race relativement jeune et cette condition n'existe pas en Amérique, car ce peuple qui se dit jeune « c'est le vieux peuple d'Europe moins contenu par des lois plus complaisantes, non pas mieux inspiré ».

CONCLUSION

Ainsi Gobineau a déroulé successivement à nos yeux l'histoire des grandes civilisations humaines ; nous avons assisté à la naissance et au développement des sociétés ; nous les avons considérées dans leur état actuel et il nous a été permis de présager de l'avenir possible de chacune d'elles.

Le mélange, le mélange partout et toujours le mélange, voilà, d'après Gobineau, l'œuvre la plus assurée, la plus durable des grandes sociétés et des puissantes civilisations.

La vocation du peuple arian fut de produire les rapprochements et la confusion des types en les unissant les uns aux autres malgré les distances, et la vie de l'humanité prend ainsi une signification d'ensemble qui rentre absolument dans l'ordre des manifestations cosmiques » : le sommet, le terme suprême de l'histoire, le but définitif des fatigues et des souffrances, des plaisirs et des triomphes de notre espèce est d'arriver un jour à la suprême unité ».

La part du sang arian, subdivisée déjà tant de fois, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption ; « ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité. Dans cet état de fusion parfaite l'humanité aura alors atteint le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres, médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire néant. Ce triste héritage, chacun en possèdera une portion égale... les hommes se ressembleront tous, leur taille, leurs traits, leurs habitudes corporelles seront semblables. Ils auront même dose de force physique, directions pareilles dans les instincts, mesures analogues dans les facultés et ce niveau général, encore une fois, sera de la plus révoltante humilité ».

Et l'auteur de l'*Essai* de nous laisser entrevoir le triste tableau que va dérouler l'humanité de l'avenir : « Les nations, non, les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins... Cet état misérable ne sera pas non plus de longue durée, car un effet latéral des mélanges indéfinis, c'est de réduire les populations à des chiffres de plus en plus minimes... Ainsi du même pas que l'humanité se dégrade, elle s'efface. La domination de l'homme sur la terre aura duré approximativement

douze ou quatorze mille ans ; la période passée aura vu la jeunesse, la vigueur et la grandeur intellectuelle de l'espèce, celle qui est commencée en connaîtra la marche défaillante vers la décrépitude » !

En réalité, pourquoi d'ailleurs s'étonner et s'émouvoir d'un fait qui ne pouvait passer pour douteux ; la religion elle-même nous a-t-elle promis l'éternité ? Et la science, en nous montrant que nous avons commencé, nous assurait par celà même que nous devons finir. Non, s'écrie Gobineau, « la prévision attristante ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver que dégradés et peut-être même cette honte réservée à nos descendants nous pourrait-elle laisser insensibles si nous n'éprouvions pas une secrète horreur que les mains rapaces de la destinée sont déjà posées sur nous ! »

Telles sont les réflexions désespérantes et les sinistres prévisions que le spectacle de l'humanité actuelle inspire à Gobineau : la race blanche à l'état pur n'existe plus ; en vertu de son impulsion, l'humanité subsiste encore quelque temps mais son déclin est commencé et elle s'achemine immanquablement vers sa fin. Ne reste-t-il cependant dans le monde aucune parcelle de l'élément fécondant susceptible d'opérer une régénération et d'arrêter les progrès du mal ? C'est ce qui, malgré tout, semble plausible, et ce que nous sommes tentés de demander à Gobineau en interrogeant ses œuvres postérieures pour ne pas nous abandonner sans une lueur d'espoir au plus noir pessimisme ?

II. — L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE DANS LES AUTRES ŒUVRES

La philosophie de l'*Essai*, vaste construction si ingénieusement et patiemment échafaudée, n'avait abouti, en fin de compte, qu'à dénoncer l'inexorable fatalité d'un destin dont nous étions actuellement impuissants à enrayer la marche redoutable. Il est permis de supposer que Gobineau lui-même fut effrayé des sombres pronostics qu'avait provoqués la logique de son système. En professant d'ailleurs que le mélange était aujourd'hui universellement répandu, la théorie de l'*Essai* aboutissait à cette conséquence assez inattendue de se retourner contre les prétentions de son auteur, puisqu'il n'était plus permis désormais d'alléguer la descendance authentique et sans mélange des Ariens pour se targuer d'une supériorité quelconque, or ceci, le comte était certainement fort éloigné de l'avoir prévu, étant donné que ce fut précisément pour justifier, vis-à-vis de lui même et des autres, ses ambitions personnelles qu'il écrivit son grand ouvrage. Peut-être ce dernier motif déterminait-il surtout Gobineau à corriger, par la suite, l'attitude intransigente qu'il avait adoptée primitivement ? Toujours est-il que nous assistons, dans *les Pléiades*, à une tentative de réaction très nette contre le pessimisme exclusif de l'*Essai*, grâce à une philosophie en quelque sorte renouvelée de l'Aryanisme, l'Aryanisme individuel et intellectuel :

Sans doute, remarque Gobineau, à notre époque de confusion ethnique, puisque par suite de croisements incessants et multipliés, le sang blanc n'existe plus à l'état pur, la descendance authentique et sans mélange des Ariens, source innée de supériorité évidente chez les hommes qui ont pu s'en réclamer, n'a plus à être mise

Tableau-résumé de la seconde partie ou

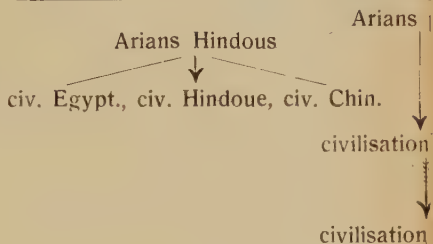
I^o Proposition : Les races humaines sont inégales entre elles. La
(Seule la race blanche possède l'aptitude de c
successives les différentes civilisations qui

Race BL

Chamites et Sémites



Japhé

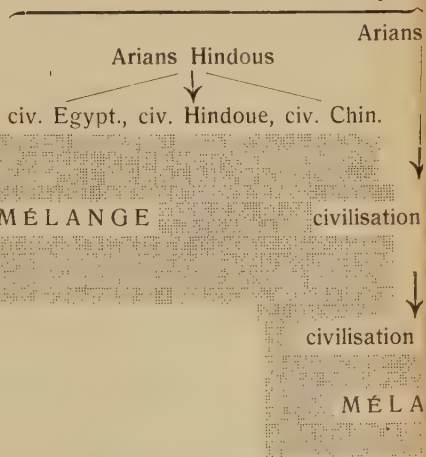


II^o Proposition : Les peuples dégénèrent parce qu'ils se mélangent
(La juxtaposition de la race blanche conquérante
formation de toute civilisation, aboutit à
des éléments inférieurs sa virtualité primitive
et la civilisation qui lui devait sa vitalité.)

Chamites et Sémites



Japhé



Conclusion : De nos jours le mélange est universellement rép

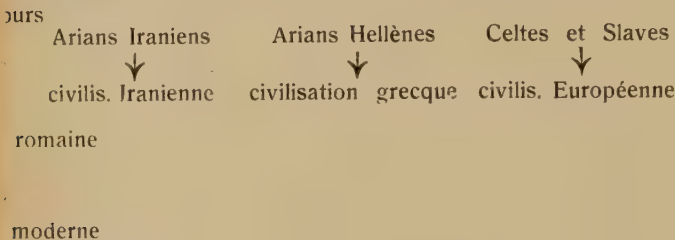
2° Partie historique et démonstrative

race blanche a la prééminence.

ivilisatrice, et il lui appartient de créer par ses invasions se sont succédées dans le monde.)

ANCHE

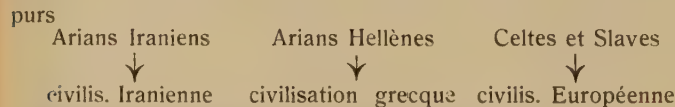
lides



gent.

nte à la race inférieure conquise, juxtaposition nécessaire à la talement à un alliage qui, en faisant perdre par la fusion avec ive à l'élément blanc, fait qu'il dégénère, et avec lui le peuple

lides



romaine

MÉLANGE

moderne

NGE

andu. Le terme suprême de l'Histoire : L'unité.

en cause. Est-ce à dire que les individus étant tous égaux désormais, il nous est interdit de reconnaître des supériorités quelconques parmi nos contemporains et nos descendants comme parmi ceux qui nous ont précédés ? Point du tout ; ce serait là une constatation par trop déprimante de l'universelle médiocrité des hommes, qui, grâce au ciel, n'est pas encore totalement réalisée. (L'*Essai* nous laisse entrevoir cette triste perspective dans un avenir assez proche seulement.) Bien au contraire, il nous arrive parfois de rencontrer certains êtres d'élite (et Gobineau pensait évidemment à lui-même) qui nous apparaissent doués de qualités supérieures, en vertu desquelles ils s'élèvent naturellement au-dessus du vulgaire, êtres d'exception que l'on sent en quelque sorte étrangers à leur entourage parce que rien dans leur tempérament, leurs goûts, leurs opinions, leurs affections, ne s'harmonisent avec ce que recherchent et désirent leurs semblables. Or, ces distinctions si marquées, comment serait-ce le monde ambiant qui les leur eût communiquées, quand il ne les possède pas lui-même ? Et, puisque la qualité de la race noble a précisément cet effet de placer celui qui la possède au-dessus du gros des subordonnés, des sujets et des esclaves, comment ne pas reconnaître en ces êtres de choix des représentants attardés mais authentiques de cette noble race ariane, désormais noyée au sein de la vaste confusion ethnique qui règne aujourd'hui sur le globe ? « Celui qui a trouvé ces qualités pendues à son cou dès le jour de sa naissance, s'écrie dans *les Pléiades* un des trois calenders, celui-là incontestablement, par un lignage quelconque, a reçu du sang infusé dans ses veines les vertus supérieures, les mérites sacrés que l'on voit exister en lui... Ce qu'il est sort d'une combinaison mystérieuse et native ; c'est une réunion complète en sa personne des éléments nobles,

divins si vous voulez, que des aïeux anciens possédaient en toute plénitude et que les mélanges des générations suivantes avec d'indignes alliances avaient, pour un temps, déguisés, voilés, affaiblis, atténués, dissimulés, fait disparaître, mais qui jamais morts reparaissent soudain dans le fils du roi dont nous parlons. » En d'autres termes, interrompt le troisième calender « pour préciser les choses, il y aurait aujourd'hui de par le monde un certain nombre de personnes, hommes, femmes, enfants de toutes nations possibles, dans l'individualité desquels les atomes les plus précieux de leurs plus précieux ancêtres auraient réussi à se réunir, en expulsant ce que des intrusions fâcheuses y auraient apporté de mélanges stupéfiants ou énervants pendant des séries plus ou moins longues de générations précédentes; et, il en résulterait, qu'en fait, ces gens-là, dans quelque situation sociale que le ciel les ait fait naître, seraient les vrais fils survivants des hommes de Rollon et voire des Amâles et des Mérowings ! (1) »

Voilà une découverte qui arrive à point pour justifier les prétentions personnelles de Gobineau en particulier, et nous procurer quelque soulagement après les conclusions déprimantes que le spectacle du monde, vu par l'auteur de *l'Essai*, nous contraignait à énoncer. — « Evidemment bien des siècles ont passé depuis que les esclaves et fils d'esclaves, relevant la tête, la société moderne a commencé son sabbat. Le nombre des coquineries a été incalculable. Les braves gens poussés dans l'abîme par la foule des pieds plats ne sauraient se compter. Pourtant, au fond de l'abîme, tous ne sont pas morts ; beaucoup ont vécu tant bien que mal. »

Ainsi désormais l'avenir de notre globe nous apparaît

(1) Voir *les Pléiades*, livre I^{er}, chapitre II, pages 21, 22, 23.

sous des couleurs moins noires, grâce à l'avènement inattendu de ces brillantes Pléiades, qui ressuscitant en quelque sorte les Ariens, leurs glorieux ancêtres, nous paraissent susceptibles de contrarier ou du moins de retarder pour un temps, la marche inexorable de l'humanité vers son destin.

Après cette mise au point de la philosophie de l'*Essai*, on pourrait croire que Gobineau a le droit de se déclarer satisfait ; la logique de son système, poussée à ses dernières conséquences, l'avait imprudemment amené à édifier « un rempart ethnique inexpugnable contre ses prétentions personnelles ». Il a su trouver dans *les Pléiades* un habile compromis qui concilie fort heureusement les thèses fondamentales de l'*Essai* avec ses propres préoccupations. La nouvelle orientation esquissée dans *les Pléiades* offrait par ailleurs l'avantage d'entraîner plus facilement l'adhésion des contemporains, généralement portés à admettre la continuité ininterrompue du progrès et rebutés par les sombres perspectives d'une doctrine aussi désespérante. Il reste, malgré tout, que si ces raisons pratiques militaient en faveur de l'adoption définitive de cette conception renouvelée de la philosophie de l'*Essai*, elles ne suffisaient pas à la justifier pour ainsi dire scientifiquement. Comment nous persuader en effet de l'existence de cet heureux miracle d'atavisme qui survient si opportunément pour contrarier les conséquences désastreuses du métissage (1). Sans doute toute loi comporte des exceptions, mais n'est-ce pas là une

(1) Conséquences qui en réalité ne seraient pas du tout celles que Gobineau avaient prévues ; de sorte que si l'existence de cet heureux miracle d'atavisme ne peut se concilier avec la doctrine gobiniste du mélange, elle n'en demeure pas moins très plausible pour les spécialistes les plus autorisés, qui considèrent ce curieux phénomène de retour comme tendant à

réserve trop commode pour échapper à la critique et dont on est toujours en droit de soupçonner l'objectivité lorsqu'il est par trop évident qu'elle n'intervient que pour servir les besoins d'une cause imprudemment compromise ?

Le comte de Gobineau va donc tenter dans *Ottar Jarl* un essai d'explication physiologique de cette bizarre apparition du type ancestral ; c'est du moins notre interprétation de certaines phrases d'un chapitre tout à fait confus et incohérent sur « la persistance ethnique ». Après avoir insisté sur l'immutabilité de la race, la persistance du type, qui, malgré les incessants mélanges se poursuivant à travers les âges se maintient tout en s'atténuant, Gobineau ajoute : « D'une solidité aussi irréfragable dans la charpente de la race, il faut induire que le principe mâle est plus important dans le mélange que l'apport féminin, véhicule de la génération, et c'est cette importance supérieure qui donnerait ce résultat que malgré l'état désormais si avancé de la confusion ethnique, il continue à exister sur le sol des Scandinaves et des Saxons, derniers représentants de l'énergie ariane (1). »

D'ailleurs, cette concession une fois accordée, le comte s'empresse de revenir dans son ouvrage de vieillesse, *Amadis*, à ses convictions fondamentales sur la hiérarchie ethnique et l'effet désastreux des mélanges, sans plus aucune atténuation. C'est même dans un avenir beaucoup plus prochain encore que Gobineau nous montre avec

se manifester régulièrement dans les produits des croisements. (Voir les *Sélections sociales*, chapitre III.) Gobineau aurait-il eu ainsi le pressentiment inconscient des dernières découvertes de la science biologique ?

(1) Voir *Ottar Jarl*, livre troisième, chapitre v : « Persistance ethnique ».

horreur la nouvelle invasion des Huns qui se prépare et qui marquera la fin de la civilisation moderne :

La race des preux qui a défendu l'Europe du moyen âge n'existe plus ; malgré des prodiges d'héroïsme, les quelques chevaliers qui ont survécu, tombent étouffés sous l'amoncellement de leurs victimes ; et les jaunes, devenus les maîtres, se mêlent à la population latine dégénérée pour produire des êtres encore plus abjects. L'animalité féroce règne partout ; c'est le châtiment suprême de nos vices, la dégénérescence définitive, et bientôt, la disparition complète de la société humaine (1).

En définitive, malgré d'apparentes fluctuations au cours de ses ouvrages postérieurs, et quelles que soient les prévisions plus ou moins consolantes ou pessimistes que l'interprétation d'une pensée aussi instable et subtile à saisir dans ses revirements inattendus, nous autorise à déduire concernant l'avenir du monde, il reste que Gobineau demeure toujours fidèle à son idée directrice

(1) Robert DREYFUS, dans son intéressant ouvrage *La vie et les prophéties du comte Gobineau*, note que le pessimisme de l'auteur de l'*Essai* paraît encore s'être accusé durant ses dernières années, comme tendrait à le prouver la conclusion de l'article qu'il écrivit en 1881 à la demande de Richard Wagner, où il prédit les catastrophes qui vont s'abattre sur l'Europe : « Voici des années, remarque Gobineau, que j'ai prévu ces étonnants phénomènes. Je les ai annoncés dans l'*Essai*, mais je dois avouer que je ne croyais pas être si vite témoin d'événements que je situais dans un lointain avenir. Je puis donc ici me corriger moi-même et convenir que le monde est plus mobile que je ne l'avais supposé. Les mixtures de races déjà accomplies auraient dû me convaincre de la rapidité avec laquelle elles sauraient porter le mal à l'extrême. C'est à nous qu'il sera donné d'en voir la réalisation avec toutes les calamités inséparables d'un mouvement si furieux et toute la misère qui s'en suivra. »

et à ses convictions fondamentales de l'*Essai* (1). Tout au plus peut-on noter un changement de méthode : ayant fait l'expérience des difficultés de la méthode déductive, l'auteur de l'*Essai* recourt à la méthode inductive, d'un emploi plus aisé : au lieu donc de déduire de la descendance authentique et sans mélange des Ariens, toutes les supériorités intellectuelles et morales des individus bien nés, c'est maintenant de la présence de certaines qualités exceptionnelles qu'il conclura par simple induction, à la noble origine des individus qui en sont pourvus. La forme du raisonnement est changée mais le principe demeure le même : la race arienne, voilà la cause unique qui explique et fonde la supériorité du surpeuple comme celle du surhomme.

Concluons donc en disant que la philosophie de l'histoire de Gobineau est avant tout une philosophie aristocratique et impérialiste, basée sur l'idée d'une inégalité foncière entre les hommes, qui se résout en une inégalité ethnique originelle et permanente.

III. LES CARACTÈRES DE LA PHILOSOPHIE GOBINISTE

La philosophie gobliniste : philosophie de l'inégalité, philosophie essentiellement aristocratique, telle est la définition généralement admise, et que nous avons cru pouvoir adopter, à notre tour, comme étant la plus exacte,

(1) Gobineau n'a-t-il pas écrit dans l'avant-propos de l'*Essai* : « Ce livre est l'expression des instincts apportés par moi en naissant... Il est la base de tout ce que j'ai pu faire et ferai par la suite, »

après avoir analysé les différents ouvrages où se reflète, sous des aspects différents, la pensée de Gobineau. Essayons maintenant de la considérer d'un point de vue moins général, en caractérisant son attitude à l'égard des conceptions les plus répandues actuellement, et en précisant ses conséquences dans le domaine moral, social et politique.

L'incompatibilité de la doctrine gobiniste avec la conception chrétienne, conception égalitaire et démocratique par excellence, est bien l'un des traits les plus saillants qui retiennent tout d'abord notre attention. Sans doute les traditions de famille et les convictions personnelles du comte, celles de sa jeunesse du moins, l'incitaient à faire profession officielle de Christianisme. De fait, à plusieurs reprises dans l'*Essai*, l'auteur s'empresse de faire montre de ses sentiments chrétiens et de son respect pour la religion de ses pères : c'est ainsi qu'après avoir, dans la dédicace de son ouvrage, vanté à titre de source historique, les premiers chapitres du livre saint, « cet abîme d'assertions dont on n'admire jamais assez la richesse et la rectitude », il ne craint pas de louer, à l'occasion, l'action bienfaisante du catholicisme « si admirable dans sa diversité, si universel dans ses pouvoirs, si complet dans ses déductions », ou de s'arrêter pour rendre hommage aux Pères de l'Eglise, « individualités admirables au sein de la foule romaine abâtardie, inspirés par un sentiment surhumain, illuminés par une flamme qui n'est pas terrestre ». Enfin dans sa conclusion, en considérant avec amertume les sombres destinées promises à notre espèce, c'est avec l'accent de la plus complète sincérité qu'il s'écrie : « Je n'affirmerais pas non plus qu'il fut bien facile de s'intéresser avec un reste d'amour aux destinées de quelques poignées d'êtres dépouillés de force, de beauté, d'intelligence, si l'on ne

se rappelait qu'il leur restera du moins la foi religieuse, dernier lien, unique souvenir, héritage précieux des jours meilleurs. » Mais ce ne sont là que marques de respect et témoignages apparents de fidélité à la religion de son enfance ; en réalité, s'il n'ose encore avouer officiellement, et peut-être même s'avouer à lui-même, l'incompatibilité du Christianisme avec sa propre philosophie, le comte paraît pressentir déjà les difficultés auxquelles il devra se heurter. Dès les premières pages de l'*Essai*, il s'est réservé prudemment, en consacrant même un chapitre spécial, pour bien établir que le Christianisme « ne crée pas, ne transforme pas l'aptitude civilisatrice » ; bien plus, « qu'en cela, il a grandement raison, et qu'on fera justement de le désintéresser entièrement de la question ».

En vérité, l'aryanisme de Gobineau, basé sur le postulat de l'inégalité, se présente comme l'antithèse exacte de la conception chrétienne qui postule au contraire l'égalité originelle de tous les hommes. Alors que l'impérialisme arien, se flattant d'obéir à une loi naturelle, préconise le mépris transcendant du fort pour le faible, du pur pour l'impur, du noble pour le plébéien, le Christianisme, non moins convaincu de sa vérité, dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres, sans distinction de race, ni de rang, car vous êtes tous les frères d'un même père. » La grande idée de la fraternité universelle, que le Christ est venu apporter au monde, le Christianisme ne cesse de travailler à la réaliser en ignorant volontairement au sein de ses membres toute distinction de race et de classe. Ceci, Gobineau le savait fort bien, aussi ne pourra-t-il s'empêcher, même à la fin de l'*Essai*, de déplorer ces conséquences désastreuses de l'idée chrétienne quant à la fusion des races et des rangs.

« Dans la Rome germanique, nous dit-il, les Gaulois et les Italiens, qui avaient le droit d'ambitionner la

dignité épiscopale, se trouvèrent ainsi de plain-pied avec leurs dominateurs... et l'on vit ainsi, du même coup, que des hommes sortis de la masse dominée devinrent les antrustions du fils d'Odin, tandis que plusieurs des dominateurs, dépouillant les ornements et les armes des héros germaniques pour prendre la crosse et le pallium du prêtre romain, s'instituaient les mandataires... les défenseurs d'une population romaine et, acceptant avec elle la plus complète fraternité, répudiaient leur loi natale pour accepter la sienne.» Ainsi, travaillant à réaliser la fusion des races, l'Eglise, auxiliaire puissant du plébéianisme et de la démocratie, cherchait encore à abolir le plus possible les distinctions sociales. « Pendant que les princes, les chefs et les hommes libres de la romanité et de la barbarie se rapprochaient, les classes inférieures faisaient de même et, de plus, elles montaient. » L'esclavage absolu perdit d'abord beaucoup de terrain ; et l'Eglise, ne reculant devant aucune concession, ouvrit aux serfs la route des dignités les plus hautes et les plus enviées, celle de l'épiscopat, « position supérieure à celle d'un général d'armée dans la pensée des Germains eux-mêmes (1) ». Le comte ne dissimule plus ici sa déception et ses rancœurs vis-à-vis de l'esprit du Christianisme ; ne va-t-il pas le représenter nettement comme un agent de la décadence de Rome, de cette Rome des derniers siècles, un instant régénérée par le contact germanique !

Nous pouvons donc affirmer maintenant, en plein accord avec Gobineau lui-même, l'incompatibilité du Christianisme avec la doctrine de l'*Essai* et ne pas nous étonner que, sur la fin de sa vie, le comte rejette la foi catholique, pour adopter, par fidélité aux principes de sa doctrine, la conception religieuse des nobles Arians dont

(1) *Essai*, tome II, livre VI, chapitre IV, pages 438-439.

il s'était plu à décrire avec tant de complaisance les croyances et les rites dans son *Essai* (1).

En opposition manifeste avec le Christianisme, la doctrine de l'inégalité des races paraît adopter de plus dans le domaine moral une attitude bien spéciale qui préconise une éthique fort différente de nos conceptions morales courantes : Aux yeux de Gobineau, en effet, le genre humain, rappelons-le brièvement, est primitivement formé de trois grandes variétés strictement hiérarchisées (2) : la variété mélanienne, la plus humble, gît au bas de l'échelle ; ses facultés pensantes étant médiocres, presque nulles, tout donne à penser qu'elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. Dans l'avidité même de ses sensations se trouve le cachet frappant de son infériorité et « le caractère d'animalité, empreint dans la forme de son bassin, lui impose sa destinée dès l'instant de sa conception ».

Directement placée au-dessus de la race noire dans

(1) TOCQUEVILLE, nous le verrons plus loin (voir chapitre IV), n'a pas manqué de signaler l'incompatibilité de la philosophie gobiniste avec la doctrine chrétienne, et dans une lettre du 3 mai 1866 à M^{me} Adolphe Franck au sujet d'une amie juive qui n'épousait pas un de ses compatriotes, Gobineau écrit ces trois phrases caractéristiques qui font ressortir la raison de son attitude en apparence contradictoire à l'égard du Catholicisme : « J'espère surtout que si le mari est catholique, elle n'a pas l'intention, elle, de le devenir. Rien de pire que de quitter la route de ses pères. J'avoue que si j'avais été païen au V^e siècle de l'Eglise, je serais mort païen. » — Voilà donc qui nous explique le motif profond de la conduite de Gobineau. C'est uniquement en vertu d'une préférence instinctive pour l'attachement à la tradition qu'il a reçue dès le berceau, que l'auteur de l'*Essai* s'efforce de ne pas rompre avec une doctrine en si complète opposition avec ses propres idées.

(2) Voir *Essai*, tome I, livre I, chapitre XVI, pages 214 à 217.

la hiérarchie des valeurs, la race jaune ne présente, au moral, aucun de ces excès étranges, si communs aux Mélanien. Supérieurs aux nègres, il y a cependant assez peu à espérer de ces peuples amoureux de l'utile, respectueux de la règle, essentiellement pratiques au sens étroit du mot, mais incapables de se porter en toutes choses au delà de la médiocrité !

Enfin au-dessus de ces deux variétés inférieures, Gobineau s'attarde à nous faire contempler les peuples blancs dont l'immense supériorité dans le domaine de l'intelligence s'associe à une supériorité non moins éclatante dans le domaine moral, sur les peuples jaune et noir. Comblés de tous les avantages corporels, les Ariens qui forment la plus splendide espèce d'hommes dont la vue ait pu réjouir les astres et la terre, se montrent encore doués d'une énergie réfléchie, d'un sens de l'honneur qui leur permettent d'arriver à une moralité infiniment plus haute que celle des individus des deux autres espèces inférieures !... En résumé, d'après Gobineau, les trois grandes races distinctes et inégales entre elles sont irrémédiablement condamnées à tourner dans le cercle qui leur est dévolu, sans pouvoir le franchir jamais. Mais on prévoit dès lors à quelles conséquences le fatalisme impuissant de l'*Essai* aboutit pratiquement : c'est l'abolition de toute liberté humaine, l'impossibilité pour l'homme de s'améliorer puisqu'il n'est pas en son pouvoir de modifier ses qualités originelles et d'acquérir celles que la nature ne lui a pas données ; c'est la négation même de toute morale, car en fondant la morale sur l'ontologie, Gobineau la nie en tant qu'effort d'adaptation sociale et d'amélioration. Ne dénonce-t-il pas, en effet, le caractère anti-arien du bouddhisme qui « procédant à l'inverse de ce qui se voit dans les véritables philosophies, au lieu de faire que la loi morale découle

de l'ontologie, fait au contraire découler l'ontologie de la loi morale », Or, d'après l'*Essai*, « on n'est pas bon pour avoir bien agi, mais on agit bien quand on est bon, c'est-à-dire bien né ! »

Se basant donc sur cette conception spéciale de l'humanité partagée entre deux fractions très inégales : celle de la race blanche dans tout l'éclat de sa pureté, et celle des races inférieures plus ou moins métissées, Gobineau en vient très logiquement à concevoir, avant Nietzsche, l'idée de deux morales, de deux règles de conduite différentes suivant la race, la caste, la classe à laquelle on appartient : à l'homme blanc de sang pur, à l'Arian, au Germain revient, par droit de naissance, la mission d'exercer la suprématie, le droit de conquête et même l'esclavage sur le métis, dont toute la raison d'être se borne à procurer l'appoint de ses qualités natives pour les faire servir aux fins de l'homme blanc. Qu'il s'agisse de la fondation des grands empires de la plus haute antiquité, assyrien ou égyptien, ou de celle des empires grec, romain ou germain, partout la race blanche conquérante considère la race conquise non comme une alliée, susceptible d'offrir une participation réfléchie à l'œuvre civilisatrice, mais comme une esclave dont il faut se contenter de plier les membres « à devenir des machines appliquées au bien-être social » ; elle s'installe donc en despote au milieu de ses vaincus et commence à les réduire en esclavage. « Sans doute, observe Gobineau, il n'est pas permis de réduire en servitude un homme blanc, mais cette même oppression, limitée aux individus des espèces noire et jaune, n'est pas censée constituer une violation de ce dogme de loi naturelle, car si l'état de liberté ou de servitude peut dériver parfois d'une série de combinaisons historiques, il ne faut pas oublier qu'avoir une prédisposition naturelle à l'une ou à l'autre

de ces situations n'est jamais qu'un résultat ethnique ». Nous en arrivons ainsi à une justification de l'esclavage au nom de ces raisons ethniques qui, partout où il y a dualité ou pluralité de races, vainqueurs et vaincus, consacrent sa légitimité. En d'autres termes, d'après la conception gobiniste, le monde est partagé entre deux races d'hommes, celle des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des esclaves, entre une aristocratie d'individus d'élite dont la vocation est de diriger souverainement le reste des humains, en employant autant que possible ceux qui peuvent servir à des fins utiles et en anéantissant le reste. C'est là du moins la conclusion qui paraît se dégager dans *les Pléiades* de l'entretien des trois calenders :

« Verriez-vous de la difficulté à admettre, répartit Nore, qu'en Europe seulement, il peut se trouver trois mille à trois mille cinq cents cerveaux bien faits et cœurs bien battants ?

« Ceci revient à dire qu'en dehors de ces trois mille ou trois mille cinq cents élus, vous n'apercevez rien qui mérite de vivre ?

« Je ne perçois, en effet, qu'un monde d'insectes de différentes espèces et de tailles diverses ; voudriez-vous épargner cette tourbe, si vous teniez entre les mains un moyen sûr de la détruire ?... En ce qui me concerne, prêtez-moi pour un instant les foudres de Jupiter, je n'anéantirai que ce qu'il faudra de la masse irresponsable des brutes... Et non plus pas de sévérités outrées contre les drôles !... On en peut à la rigueur faire façon, et en pendant quelques-uns d'entre eux de temps à autre, le reste se peut employer, sinon dans les voies honnêtes, du moins dans les voies utiles... Quant aux imbéciles, je serais impitoyable. Ce sont les vaniteux et sanglants

auteurs, les moteurs uniques et détestables de la décrépitude universelle, et la pluie de mes carreaux de feu labourerait sans pitié ces crânes pervers ; non, cette vermine coassante ne peut exister et laisser le monde vivre, ordonné à côté d'elle. Les époques grandioses et florissantes furent celles où de pareils reptiles ne rampaient pas sur les marches du pouvoir.

« Vous avez raison sans doute, Nore ; je ne saurais m'intéresser à la masse de ce qui s'appelle homme. Je suppose que dans le plan de la création, ces créatures ont une utilité puisque je les y vois : elles nous gênent et nous les poussons... Le monde moral est enfin, en tous points, semblable à ce ciel étoilé dont s'arrondissent en ce moment les magnifiques profondeurs. Mon regard n'y découvre, n'y cherche, n'y veut voir que les êtres étincelants qui, le front couronné de scintillements éternels, se groupent intelligemment dans les espaces infinis, attirés, associés par les lois d'une mystérieuse et irréfragable affinité. Je sais qu'en dehors de ces astres, l'atmosphère entière, sans en laisser libre et vacant un seul point, est remplie, saturée d'existences invisibles à mes yeux... De toutes ces forces ignobles ou malfaisantes je ne tiens nul compte ! mon regard, mon affection, mon respect, mon attendrissement, ma curiosité ne s'attachent qu'à ces êtres lumineux, entre-croisant leurs pas dans les courbes célestes.

« Il n'est sage, il n'est bon, il n'est sain que de s'attacher à ce qui vous ressemble et de laisser aller le reste comme indifférent, ennemi ou dangereux !... »

Voici enfin révélée, sous une forme volontairement un peu excessive, cette morale aristocratique, corollaire indispensable de la philosophie de l'inégalité, et qui demeure le plus souvent à l'état implicite ou à peine esquissée dans l'œuvre de Gobineau.

La grande difficulté consistait cependant à faire passer ce projet de morale abstraite dans le domaine de la réalisation pratique ? Pour en favoriser l'application et en éviter l'arbitraire, une certaine organisation de la société était requise, organisation idéale dans laquelle la hiérarchie ethnique deviendrait le fondement de la hiérarchie sociale pour se conformer à la loi naturelle qui, d'après Gobineau, aurait présidé à sa formation : « Toute société, lisons-nous dans l'*Essai*, se fonde toujours sur trois classes primitives, représentant chacune une variété ethnique : la noblesse, image plus ou moins ressemblante de la nation victorieuse ; la bourgeoisie, composée de métis ; le peuple, esclave ou du moins fort déprimé en tant qu'issu d'une variété inférieure, nègre dans le Sud, finnoise dans le Nord. » Par suite, dans un état social ainsi constitué, où le classement des citoyens se fait d'après la valeur de chaque descendance, la puissance aristocratique est parfaitement justifiée, car s'il n'est pas conforme à l'équité « que la moitié d'une race dise à son autre moitié : « tu me serviras » et que l'autre obéisse ; et qu'entre deux hommes doués d'une intelligence égale, ce pacte subsiste un seul jour sans qu'il y ait protestation et bientôt cessation d'un état de choses illogique, on est parfaitement en droit d'admettre que de tels rapports s'établissent entre le fort et le faible, ayant tous deux pleinement conscience de leur position mutuelle ».

Par quels moyens maintenant réaliser cette société idéale où les différentes classes représenteront chacune une variété ethnique, sinon par l'application du système des castes dans lequel Gobineau veut trouver la plus ingénieuse solution du problème, et la version qu'il prétend nous donner de l'origine des cadres sociaux de

l'Inde, pour être discutable, n'en est pas moins fort intéressante pour nous :

« Partant de cette observation établie pour eux sur des preuves irréfutables, que toute supériorité était du côté des Ariens, toute faiblesse, toute incapacité, du côté des noirs, les pontifes, nous dit l'auteur de l'*Essai*, admirent, comme conséquence logique, que la proportion de valeur intrinsèque chez tous les hommes était en raison directe de la pureté du sang, et ils fondèrent leurs catégories sur ce principe. Ces catégories, ils les appelèrent varna, qui signifiait couleur, et qui, depuis lors, a pris la signification de caste. »

Pour former la première caste, celle des brahmanes, ils réunirent donc les familles les plus brillantes dont ils supposèrent le sang plus arien, plus intact que celui des deux autres. Ce groupe eut le monopole des fonctions sacerdotales, fut déclaré inviolable, sacré, voué à la méditation, à l'étude et à toutes les sciences de l'esprit. Immédiatement au-dessous d'eux, ils établirent la catégorie des rois et des guerriers les plus éminents dont ils supposèrent que la classe était moins blanche, ce fut la caste des Kschattryas ou hommes forts. Puis vint la caste des Vaycias, bourgeoisie riche et influente, supposée moins blanche que les deux catégories sociales précédentes, vouée au négoce, à l'agriculture, aux travaux pacifiques. Quant aux aborigènes, attachés à leur vainqueur, on créa pour eux la classe des coudras ou serviteurs, qui reçut le monopole de tous les emplois serviles.

Avec ces quatre classes, la société hindoue était complète. Sans doute fallait-il empêcher ces catégories si minutieusement différenciées de s'amalgamer à nouveau. Les Hindous surent parer à cet inconvénient en édifiant le principe de la séparation absolue des castes

et de l'interdiction du mariage entre elles. Par là était définitivement constituée la perpétuité et la légitimité de ce système hiérarchique (1).

Laissons Gobineau magnifier à l'envi les ingénieux législateurs de l'Inde et, quelle que soit notre opinion personnelle à cet égard, reconnaissons du moins que dans son enthousiasme pour le régime des castes, le comte reste en parfait accord avec l'esprit de sa philosophie. L'Aryanisme impérialiste, en effet, conçoit l'humanité organisée sur le plan d'une vaste hiérarchie ethnique qui implique, entre les différentes races, une hiérarchie physique, intellectuelle et morale, hiérarchie naturelle qui doit nécessairement se manifester dans le domaine des faits par l'établissement d'une hiérarchie sociale et politique correspondante, parfaitement conforme au principe aristocratique de la nature.

Il était nécessaire d'insister sur cet aspect particulier et sur ces conséquences pratiques de la philosophie « de l'inégalité des races » pour arriver à l'intelligence complète du système gobiniste et de sa portée dans tous les domaines.

(1) Voir *Essai*, tome I, livre III, chapitre 1^{er}, pages 387 à 396.

CHAPITRE III

COMMENT GOBINEAU A PRÉSENTÉ SON ARGUMENTATION

SOMMAIRE

La démonstration que Gobineau nous présente de sa thèse est-elle satisfaisante ?

La méthode	{ Méthode essentiellement subjective, vérité posée à titre d'hypothèse qu'il importe à la démonstration d'arriver à prouver expérimentalement. Méthode qui nous fait mal présumer de l'impartialité de Gobineau.
L'Aryanisme de Gobineau	{ L'inégalité ethnique et la prééminence de la race blanche : A) <i>La conception gobiniste de l'inégalité ethnique</i> (observations de Quatrefages, contradictions qu'il y a à faire profession de monogénisme et à admettre d'autre part l'existence de races tellement différenciées qu'elles ne conservent plus aucun caractère commun de leur commune origine).

L'Aryanisme
de
Gobineau

B) La démonstration historique : La création de toutes les civilisations dépend uniquement de l'initiative des Aryens. (Le fait ne nous apparaît pas suffisamment probant, d'après la démonstration de l'*Essai*, en ce qui concerne la création de la civilisation chinoise, celle de la civilisation égyptienne, celle de la civilisation grecque et celle de la civilisation européenne.)

La dégénérescence de la race blanche provoquée par le mélange ethnique :

A) La conception gobiniste du mélange (remarques de Quatrefages. — Les théories des spécialistes autorisés condamnent en général la conception gobiniste : telle la théorie professée par de Lapouge au sujet des lois du métissage. — L'opinion des profanes même se montre méfiante à l'endroit de la conception gobiniste qu'elle estime par trop simpliste).

B) La démonstration historique : Le déclin de toutes les civilisations provient uniquement de la disparition des Aryens (l'arbitraire de la démonstration gobiniste ; l'impossibilité de recourir à l'histoire pour éclairer le phénomène obscur du mélange ethnique et de ses conséquences à travers les âges.

En définitive notre opinion présumée sur la partialité de Gobineau est confirmée par un rapide examen de l'*Essai*.

(En conséquence : défiance qu'inspire l'argumentation de l'*Essai*, défiance augmentée par les contradictions et les inconséquences qui, dans les traits de détail, trahissent les préoccupations personnelles de l'auteur — par la difficulté que paraît avoir éprouvé Gobineau à ne pas sacrifier ses convictions premières au contact des faits — enfin par l'aveu qu'il nous a consenti lui-même de sa partialité !)

Conclusion. — Pour édifier son système, Gobineau partant d'une idée *a priori*, aborde l'histoire dans un esprit préconçu et de propos délibéré interprète arbitrairement les faits selon

les tendances de son esprit, sans se soucier de la vérité objective ; par suite de son évidente partialité nous sommes en droit de ne pas faire confiance à la démonstration qu'il a prétendu nous donner de la philosophie de l'Aryanisme.

« Il faudrait posséder des compétences particulièrement étendues sur tous les chapitres de l'histoire universelle et sur tous les détails qui les composent pour, du seul point de vue historique, discuter les affirmations de Gobineau, a déclaré M. Pittard ; et, pour en discuter plus sérieusement encore, il faudrait faire appel, malgré ce qu'il en pense, à ces milieux décriés : à la géographie, à la géologie, à la climatologie, à l'ethnographie et à l'anthropologie (1) ». Nous sommes assurément de son avis. Cependant bien que nous ne soyons pas en mesure de vérifier l'exactitude de la thèse elle-même, il nous est toujours permis de contrôler la démonstration que Gobineau nous en a donnée : à nous d'estimer si la méthode suivant laquelle l'auteur de *l'Essai* a ordonné son système est à l'abri de la critique ; de rechercher si les conceptions gobinistes de l'inégalité ethnique et du mélange nous paraissent conformes, autant que possible, aux données scientifiques, voire même aux règles de la logique et du bon sens ; de vérifier enfin quelles garanties d'impartialité et de vraisemblance présentent ces arguments historiques sur lesquels Gobineau s'est efforcé d'appuyer ses convictions. Après cet examen rapide nous pourrions alors, sans encourir le reproche d'émettre des prétentions exagérées, nous prononcer sinon sur la philosophie de l'Aryanisme,

(1) Eugène PITTARD : *Les Races et l'Histoire* (collection de synthèse historique dirigée par Henri Berr), chapitre premier, p. 9.

du moins sur la valeur de l'argumentation qui la soutient chez Gobineau.

Il faut nous arrêter d'abord à l'intention dans laquelle Gobineau écrivit l'*Essai* et insister sur cette particularité que ce fut vraisemblablement pour obéir à une préoccupation toute personnelle : « Ce livre est l'expression des instincts apportés par moi en naissant », écrivait-il dans l'avant-propos de la 2^{me} édition ; et, le 26 décembre 1880, dans une lettre à M^{me} Wagner, Gobineau précisait qu'il avait été conduit à écrire son ouvrage en poursuivant ses recherches sur l'origine de sa famille : « Il a voulu savoir, dit-il, si tous les sangs, toutes les origines étaient pareils. » En réalité, il était persuadé qu'ils ne l'étaient point, mais comme ses idées lui étaient trop chères pour qu'il ne cherchât pas à en démontrer le bien-fondé, ce fut pour se prouver scientifiquement à lui-même d'abord la supériorité de sa race, et en accréditer ensuite l'idée auprès des hommes de son temps, qu'il prit soin d'élaborer son système.

Animé d'une pareille disposition d'esprit, le comte de Gobineau, en quête de découvrir à ses convictions intimes l'appui d'une théorie soi-disant scientifique et basée sur l'expérience des siècles, ne pouvait mieux faire que d'adopter la philosophie de l'histoire alors régnante, l'Aryanisme. Celle-ci répondait parfaitement, en effet, à ses préférences instinctives, comme nous l'avons déjà remarqué, tout en servant ses ambitions, puisqu'elle professait l'inégalité originelle des hommes et la supériorité incontestée des Aryens et de leurs descendants. Par conséquent, ne nous habituons pas dès maintenant à considérer le comte de Gobineau comme un chercheur désintéressé aux yeux duquel la vérité apparaît comme le terme, la conclusion logique d'une longue suite de faits dont l'authenticité a été scrupuleusement et scienti-

fiquement établie. Pour lui la vérité n'est pas à découvrir, il la connaît déjà, il s'agit seulement de la démontrer. Au lieu d'avoir recours, en d'autres termes, au seul procédé rigoureusement scientifique, qui consisterait à déduire la vérité de la constatation impartiale et minutieuse des faits, Gobineau la pose d'abord à titre d'hypothèse et il importe ensuite à la démonstration d'arriver à la prouver expérimentalement. Une telle méthode, essentiellement subjective, nous fait assez mal présumer de la bonne foi de l'auteur de l'*Essai* ; et il est permis de redouter qu'en abordant l'histoire dans un esprit aussi préconçu, Gobineau soit bien tenté d'interpréter les faits de façon arbitraire ! Examinons cependant à notre tour et sans aucune prévention le système gobiniste tel qu'il est exposé dans l'*Essai* :

Toutes les civilisations et les sociétés meurent, nous dit Gobineau, parce qu'elles dégénèrent, étant donné d'une part l'inégalité ethnique et, d'autre part, le mélange des races entre elles. L'inégalité ethnique qui sous-entend la prééminence absolue de la race blanche et le mélange de cette race supérieure avec les races inférieures, voilà donc les deux grands faits fondamentaux qui, d'après l'*Essai*, rendraient compte de toute l'histoire de l'humanité.

Arrêtons-nous d'abord à l'examen de ces postulats en eux-mêmes avant d'en arriver à la démonstration historique qui en constitue la preuve expérimentale.

Gobineau n'était pas un anthropologue, bien qu'aucune des acquisitions réalisées ou des conjectures ébauchées de son temps dans le domaine de la physiologie, de la crâniologie, de l'ethnologie, ne lui échappe, bien que les diverses doctrines accréditées à son époque soient soumises par lui à une minutieuse analyse, notamment les systèmes de Camper, Blumenbach, Owen, Carus, Prichard,

et qu'on puisse reconnaître avec Kretzer l'abondance de sa documentation en fait d'ouvrages étrangers et surtout d'ouvrages allemands, il reste cependant qu'il n'était pas suffisamment armé sur ce terrain-là pour ne pas donner prise aux critiques des spécialistes.

De Quatrefages, l'un des naturalistes les plus en vue du siècle dernier, ne craignait pas, dès 1857, de consacrer à Gobineau un article entier dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il s'attachait à relever les faiblesses de l'*Essai* : il faisait remarquer entre autres les contradictions auxquelles conduisait l'imprécision des termes *race* et *espèce*, nettement différenciées aux yeux des naturalistes, et attaquait la conception gobiniste des lois du métissage. Ces objections sont si topiques qu'elles méritent d'être relevées :

Gobineau avait admis l'unité de l'espèce humaine. Quatrefages partage son opinion à cet égard : « La conviction que fortifient chaque jour des recherches de naturaliste et d'ethnologue, c'est, dit-il, que tous les hommes appartiennent à une seule et même espèce : de l'Européen au nègre du Congo, du Peau-rouge à l'Australien, il n'existe que des différences de races ; à ce titre tous les hommes sont frères ou cousins plus ou moins éloignés. » L'existence de trois races fondamentales dérivant d'une espèce commune est encore une des vérités les plus probantes partagée par Quatrefages : « Ces trois races, dans leurs représentants les plus caractérisés, sont en effet les extrêmes des mille nuances qui servent d'intermédiaires entre les populations les plus éloignées ; elles peuvent donc être considérées comme autant de types autour desquels se groupent les races secondaires. » La grande faute de Gobineau serait d'avoir fait de ces races, issues d'une espèce unique, « quelque chose de tellement absolu, de tellement radical qu'elles

redeviennent de véritables espèces dans le sens que les naturalistes donnent à ce mot ». D'une race à l'autre le sang diffère comme l'eau diffère de l'alcool. Si l'inégalité des races est un fait incontestable, Gobineau a tort de pousser cette inégalité chez quelques-unes d'entre elles jusqu'à l'inaptitude absolue à toute civilisation, car si toutes les races se rattachent à une même espèce, elles lui sont virtuellement égales et sont de mêmes égales entre elles (ou du moins peu dissemblables, pourrait-on ajouter). L'opinion de Gobineau se comprendrait d'un partisan de la pluralité des espèces mais non de la part d'un écrivain qui croit seulement à l'existence des races.

Ces remarques paraissent très judicieuses. Il est exact que cette conception d'une espèce unique, différenciée en trois races fondamentales, tellement distinctes et inégales entre elles, a quelque chose de contradictoire. La vérité est que, dès les premières pages de *l'Essai*, dès les prémisses du système, se font jour de façon apparente le parti-pris de l'auteur et sa préoccupation évidente de justifier coûte que coûte son idée maîtresse au mépris même du sens logique. Comment ne s'est-il pas rendu compte qu'il ne pouvait rationnellement faire profession de monogénisme et admettre en même temps l'existence de races si parfaitement différenciées qu'elles ne conservent plus aucun caractère commun de leur commune origine ? Sans doute Gobineau a tenté d'expliquer les caractères propres à chaque race par l'action du milieu et de l'énergie climatérique, supposée, avec quelque vraisemblance peut-être, beaucoup plus puissante qu'aujourd'hui : du spécimen primitif les races auraient conservé les caractères les plus généraux qui constituent notre espèce, la vague ressemblance des formes, la possibilité d'exprimer leurs besoins au moyen de sons articulés par la voix, et elles auraient reçu

d'influences étrangères tout ce qui constitue leur nature propre et distincte. « Produits, tout à la fois, de la race adamique primitive et des milieux cosmogoniques, les races humaines n'auraient entre elles que des rapports très faibles, presque nuls. » Le témoignage persistant de cette fraternité primitive serait la possibilité de donner naissance à des hybrides féconds, tandis que la permanence rigoureuse, indélébile, des traits et des formes que les plus anciens documents garantissent « serait le cachet, la confirmation de cette éternelle séparation des races » (1) ; et l'auteur de l'*Essai* conclut : « Puisque nous ne savons rien de l'homme de la Création, l'Adamite primitif, laissons-le donc en dehors de la controverse et ne remontons pas plus haut que les races de seconde formation ; ces races sont au nombre de trois... » Ainsi Gobineau croit-il avoir esquivé aisément la difficulté ; en réalité, son explication nous apparaît tout à fait défectueuse. Il est vrai qu'à l'appui de cette conception de l'inégalité ethnique, le comte prétend apporter encore le témoignage de l'histoire : Ne nous montre-t-elle pas en effet, depuis les âges les plus lointains de l'humanité, cette noble race blanche qui possède le monopole de l'aptitude civilisatrice créant, par ses invasions successives, les différentes civilisations qui se sont succédées dans le monde et qui proviennent toutes exclusivement de son initiative ? « Les choses se trouveraient donc bien telles que je l'annonce, proclame l'auteur de l'*Essai*, et la noblesse de notre espèce reste prouvée de manière si irréfragable qu'il n'y a plus moyen de le contester. » Sans doute, mais ne serait-ce pas le moment de lui faire remarquer, avec Tocqueville, la difficulté pratique de recourir au domaine de l'histoire lorsqu'il s'agit de ces

(1) *Essai*, livre premier, chapitre XI, p. 143-144.

temps reculés qui n'ont laissé que de vagues traditions ou des documents écrits plus ou moins incomplets ou falsifiés ? Contemplons donc avec lui, dès l'aurore des âges historiques, les trois grandes familles humaines en possession de leurs caractères distinctifs, prêtes à entrer en concurrence sur la surface du globe ; c'est évidemment un merveilleux spectacle que nous offre la race prédestinée, cantonnée avant ses évasions dans les hauts plateaux de l'Asie Centrale.

« Le premier examen met en lumière un fait important : la race blanche ne nous apparaît jamais à l'état rudimentaire où nous voyons les autres. Dès les premiers moments, relativement cultivée... elle se montre à nous, placée vis-à-vis des autres familles humaines sur un tel degré de supériorité qu'il faut établir en principe que toute comparaison est impossible par cela seul que nous ne trouvons pas trace de barbarie, même dans son enfance. »

Cette hypothèse n'est-elle pas toute gratuite ? Nous serions fort tentés de le croire, si Gobineau n'essayait de nous rassurer en ajoutant : « Les méthodes que l'on a employées pour tirer en quelque sorte du néant ces renseignements que l'on pourrait appeler l'histoire antéhistorique, conduisent à des résultats aussi précis, aussi incontestables et tels que les annales positives sont loin de les donner toujours... L'étude comparée des idiomes a donné ainsi trois grands résultats à l'Histoire : la preuve de la parenté de toutes les nations blanches, l'état commun dans lequel ces nations vivaient antérieurement à leurs migrations, enfin la démonstration de leur précoce sociabilité et de ses caractères... (1) »

Peut-être les résultats de la philologie, à supposer qu'ils soient exacts, ne sont-ils pas négligeables ?

(1) *Essai*, livre second, chapitre I, p. 232-233 (note 4).

Gobineau paraît pourtant y faire appel accessoirement, plutôt pour nous rassurer et sans y attacher lui-même une grande importance ; en réalité, on a l'impression dans ce chapitre où sa partialité d'aryaniste fervent s'étale si complaisamment, qu'il établit d'emblée ce qui demeure toujours en question, car en admettant que la famille blanche se distingue par sa précoce sociabilité, cela implique seulement son aptitude à un développement plus rapide et plus complet peut-être que celui des deux autres, mais nullement le privilège d'un point de départ différent.

Quoiqu'il en soit, Gobineau prétend nous persuader de la situation exceptionnelle qu'occupe notre espèce ; et, pour nous le démontrer de façon péremptoire, il fait appel, comme nous l'avons déjà dit, au témoignage de l'histoire : « Elle seule, nous dit-il, pourra nous fournir la confirmation suffisante et le détail désirable des preuves du système. » Encore une fois nous l'admettons à condition que ces arguments ne soient pas dénués de tout fondement ; or, comment ne pas suspecter le bien fondé d'allégations aussi fantaisistes que celles dont il a étayé quelques-unes de ses démonstrations ? S'agit-il par exemple de découvrir la présence d'un rameau blanc, chargé d'apporter la civilisation au monde chinois ? Gobineau s'efforce de rajeunir la culture chinoise pour la faire sortir de l'Inde ariane ; et s'appuyant sur une interprétation de la légende chinoise, qui paraît assez arbitraire, et, sur de vagues renseignements fournis par un code religieux des Hindous, il affirme la conquête et l'organisation de l'Empire Céleste par une bande émigrée de Kschattryas réfractaires aux prescriptions brahmaniques. Quant à la confirmation de ce fait, il n'hésite pas à la trouver dans l'opposition des institutions chinoises aux institutions védiques. Cette opposition

s'expliquerait clairement, d'après lui, par le souvenir haineux que les colonisateurs garderaient de leur ingrate patrie: « On ne s'attend pas sans doute à trouver dans les Kschattryas réfractaires des propagateurs de la doctrine brahmanique. En effet, le premier point qu'ils devaient rayer de leurs codes, c'était la supériorité d'une caste sur toutes les autres, et, pour être logiques, l'organisation même des castes. C'est en se mettant au rebours des idées les plus naturelles que les Kschattryas de la Chine ont manifesté leur horreur de la hiérarchie brahmanique... Ils n'ont pas voulu admettre de différence de rangs, ni de situations pures ou impures résultant de la naissance ; ils ont substitué à la doctrine de leurs adversaires l'égalité absolue. Cependant comme ils étaient poursuivis, malgré eux et en vertu de leur origine blanche, par l'idée indestructible d'une inégalité annexée à la race, ils conçurent la pensée singulière d'anoblir les pères par leurs enfants, au lieu de rester fidèles à l'antique notion de l'illustration des enfants par la gloire de leurs pères. Impossible de voir dans cette institution... un système emprunté aux peuples jaunes ; elle ne se trouve nulle part chez eux que là où la civilisation chinoise l'a importée. En outre cette bizarrerie répugne à toute idée réfléchie, et même en se mettant au point de vue chinois, elle est encore absurde. » Par suite, ajoute Gobineau, il ne faut voir dans cette création d'une noblesse rétroactive « qu'une opposition aux doctrines brahmaniques dont les Kschattryas immigrants avaient horreur et qu'ils voulaient combattre ; le fait est d'autant plus incontestable qu'à côté de cette noblesse fictive, les Chinois n'ont pu empêcher la formation d'une autre qui est très réelle et qui se fonde, comme partout ailleurs, sur les prérogatives de la descendance... Il prouve très bien que ce système à rebours, placé à ses côtés, est une inven-

tion artificielle... résultant d'une cause spéciale... (1) » En vérité, comment prendre au sérieux une interprétation aussi puérile qui témoigne si clairement de l'embarras de Gobineau à trouver parfois des preuves concluantes à l'appui de ses hypothèses !

Ce sont encore les Aryas hindous qui interviendront dans la création de l'empire des Pharaons, comme si Gobineau avait recours à eux toutes les fois qu'il éprouve quelques difficultés à trouver ses précieux éléments blancs, indispensables à la formation de tout empire brillant et durable. Malheureusement cette ingénieuse supposition d'un débarquement des guerriers arias sur les rivages de la mer Rouge n'est point aujourd'hui accréditée par la science (2). Quant à la version des origines de la civilisation grecque, si on ne peut d'emblée la déclarer fausse, elle nous paraît cependant assez sujette à caution : Sans doute, l'auteur de l'*Essai* assure que son opinion est appuyée par la philologie, les arguments physiologiques et même l'histoire, mais l'incroyable aisance avec laquelle il se meut dans les généalogies touffues des plus anciens mythes de la poésie hellénique nous incite fortement à croire qu'il les utilise au gré de son caprice ! (3) Il s'efforce ensuite, d'après les mêmes procédés, d'établir l'origine de la civilisation européenne. Pour cela il n'hésite pas à emprunter les données fuyantes de la tradition populaire en prenant une peine infinie à corriger ce qui l'embarrasse et à relever les moindres indices susceptibles de servir ses opinions ; et, comme il lui faut de toute nécessité démontrer que les peuples primitifs de l'Europe n'ont pu fonder une civilisation sans une infusion de sang arian,

(1) *Essai*, livre troisième, chapitre v, p. 471, 472.

(2) *Essai*, livre second, chapitre v.

(3) *Essai*, livre quatrième, chapitre III, p. 1 à 8.

il se persuade que les Celtes primitifs ou Galls sont de véritables Ariens, bien que l'interprétation ethnique de leur tempérament ne manque pas de le gêner un peu : « Qu'on ne prenne pas le change en attribuant à un état de barbarie ces instincts peu disciplinables et cette organisation tourmentée... Les nations celtiques étaient guerrières et belliqueuses sans doute mais, en définitive, beaucoup moins qu'on ne le suppose généralement. Leur renommée militaire se fonde sur les quelques invasions dont elles ont troublé la tranquillité des autres pays. On oublie que ce furent là des convulsions passagères d'une multitude que des circonstances transitoires jetaient hors de ses voies naturelles ; et que pendant de très longs siècles, avant et après leurs grandes guerres, les Etats celtiques ont profondément respecté leurs voisins (1). »

Si nous nous reportons maintenant aux chapitres où l'auteur de l'*Essai* traite des Sarmates, les derniers venus des Ariens, un siècle avant notre ère, et qu'il fait descendre d'une alliance entre les Sakas et les Amazones, il nous est difficile de ne pas le soupçonner de donner libre cours, une fois de plus, à son imagination désordonnée : « Leurs vigoureux guerriers, dit-il, ressemblaient assez bien déjà à ces paladins du moyen âge germanique dont ils étaient les lointains ancêtres... Ils cheminaient à travers les solitudes sur des chevaux lourdement caparaçonnés, escortant et surveillant d'immenses chariots, couverts d'un large toit. Dans ces vastes machines étaient renfermés leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs richesses... Ces maisons roulantes étaient les pareilles de celles que la plus ténébreuse antiquité avaient vues transporter vers le Pendjab, la contrée opulente de cinq fleuves, les familles des premiers Ariens.

(1) *Essai*, livre cinquième, chapitre III, p. 158.

C'étaient les pareilles encore de ces constructions ambulantes dont, plus tard, les Germains formèrent leurs camps ; c'était, sous des formes austères, l'arche véritable portant l'étincelle de vie aux civilisations à naître, et le rajeunissement aux civilisations éternuées... (1) »

C'est encore, à notre avis, l'esprit romantique de Gobineau qui se manifeste lorsque, tout à son admiration pour la race prédestinée, il nous parle de cet Etat modèle qu'elle aurait réussi à fonder, au milieu des populations primitives qui l'entourent. En vérité la description d'Asgard, capitale du merveilleux empire « dont la mémoire et les dernières splendeurs projettent encore, à travers l'obscurité des temps, un éclat vif et glorieux sur l'aurore des nations scandinaves », demeure assez vague et particulièrement significative :

« C'était probablement, dit-il, un grand village orné de palais à la façon des anciennes résidences des premiers conquérants de l'Inde et de la Bactriane... Les pères des dieux, les dieux eux-mêmes exerçaient avec grandeur dans cette royale cité la plénitude de leur puissance souveraine, rendant la justice, décidant la paix ou la guerre, traitant avec une hospitalité splendide leurs guerriers et leurs hôtes (2). »

Ces traits suffiraient à nous convaincre que ce glorieux empire arian, perdu dans son brouillard de légende, n'a jamais existé que dans l'esprit romanesque du comte de Gobineau ; de même que rien ne nous autorise à considérer comme vérité historique les étapes successives que Gobineau fait franchir à ses Ariens germains pour arriver à les présenter comme les régénérateurs du monde romain et les fondateurs de

(1) *Essai*, livre sixième, chapitre I, p. 334-335-336.

(2) *Idem*, p. 341-342.

la société moderne. Non, quoiqu'en dise l'auteur de *l'Essai*, l'histoire ne nous démontre nullement la présence indispensable d'un rameau blanc partout où les civilisations ont existé ; et « cette agglomération de maîtres que la Providence amène graduellement au milieu des peuples de l'Ancien Monde », c'est lui qui en réalité les dirige à sa guise, sans souci des invraisemblances les plus criantes, jusqu'au continent américain, à l'autre pôle du monde civilisé, en vertu de son insoutenable prétention qui l'incite à parer de toutes les gloires la noble race dont il veut être issu.

Examinons maintenant si Gobineau ne se montrera pas plus heureux en s'efforçant de prouver la chute des civilisations provoquée par la disparition des Aryens que lorsqu'il cherche à démontrer l'initiative de ces mêmes Aryens en matière de civilisation : d'après lui, en effet, si nous constatons que toutes les sociétés, comme les individus, finissent après un temps plus ou moins long de prospérité et de gloire par décliner et disparaître, nous devons attribuer ce fait à l'action néfaste du métissage qui précipite l'absorption des éléments aryens au sein des alliages sans cesse répétés. Mais avant de nous prononcer sur la démonstration historique que *l'Essai* nous présente à ce sujet et de même que précédemment nous nous sommes arrêtés à l'examen de la conception gobiniste de l'inégalité ethnique, nous avons à rechercher d'abord si la façon dont Gobineau entend le phénomène du mélange ethnique et de ses conséquences, apparaît suffisamment plausible ?

De fait, nous ne pouvons ignorer à ce propos les observations de Quatrefages qui écrivait en 1857 : « Sans doute, l'existence de populations entières résultant du croisement des races humaines est un fait de toute évidence, non seulement pour le présent mais

encore pour le passé de l'humanité, mais dans sa conception des mélanges, Gobineau fait cependant preuve d'une véritable ignorance physiologique ; ne dirait-on pas, à le lire, que le fruit d'une union mixte soit une moyenne exacte entre les participants, quelque chose comme une addition d'eau dans l'alcool ; or les lois du métissage sont infiniment plus complexes et plus mystérieuses que celles des réactions atomiques ».

Quatrefages, naturaliste fort apprécié de son temps, avait évidemment qualité pour risquer pareille critique sur ce terrain-là. D'ailleurs, si nous désirons connaître le dernier état des connaissances biologiques sur la question des croisements, il suffit de nous référer aux opinions de M. Vacher de Lapouge : Dans *Les sélections sociales*, l'éminent spécialiste, parlant des résultats du mélange ethnique, insiste sur la dissemblance des individus, produits d'un même croisement, et dénonce ce curieux phénomène de retour qui tend parfois à reproduire dans la personne du métis le type de l'un de ses ancêtres. Pour de Lapouge, l'effet des croisements n'apparaît, en somme, ni général, ni définitif : ni général, parce que la dissemblance des individus provenant d'un même croisement est la règle. Il arrive fréquemment, par exemple, dans les familles issues d'unions disparates, que l'on trouve deux frères germains dont l'un est blond, l'autre brun, l'un grand, l'autre petit ; l'un brachycéphale, l'autre dolycocéphale. Les deux hérédités ne cristallisent point dans un système unique, comme les arlequins qui, construits aux dépens des mêmes matériaux, varient à l'infini par le mode de juxtaposition de leurs pièces. Ni définitif, parce que si l'incohérence des métis comme leur dissemblance va d'ordinaire en s'exagérant de génération en génération, ils restent toujours sujets à la reproduction des types ataviques, de sorte que les races composantes

ne s'éteignent pas mais reparaissent sans cesse dans de nouveaux sujets pratiquement purs. La loi d'incohérence, complétée par la loi de réversion, régit par conséquent les phénomènes de métissage ; c'est dire que le mélange ethnique obéit à d'autres règles que celles que Gobinau avait supposées ; et, lorsqu'il nous montre le sang arian absorbé au sein de la fusion ethnique par les apports de sang étranger, il imagine un peu les croisements, nous dit de Lapouge, « comme des coupages où l'abondance de l'eau et des piquettes noie un peu de vin généreux, pour donner, résultat final, une sorte d'eau sale après l'action du temps. Or, pour nous biologistes, poursuit le savant, la question se pose autrement : les phénomènes d'hérédité sont d'ordre physico-chimique et la formation des jeunes comporte des réactions, infiniment compliquées, de chimie organique... seulement cette chimie organique étant elle-même infiniment plus compliquée que l'inorganique, on suit moins aisément les combinaisons d'hérédité que la production des azotates, des oxydes ou des sulfures... (1) »

Mais, n'aurions-nous pas l'avis de spécialistes en la matière, qu'une conception aussi simpliste des lois du métissage suffirait à nous faire douter fortement de sa véracité. Comment ne pas demeurer sceptique, en effet, devant la superbe assurance avec laquelle Gobineau, ayant posé au début les caractéristiques propres à chaque race, croit pouvoir déterminer si infailliblement celles d'un peuple, suivant la proportion d'éléments noirs, jaunes ou blancs qui entrent dans sa composition et qui le différencie nettement d'un autre peuple constitué avec un

(1) Revue *Europe*, 1^{er} octobre 1923. Article de Vacher de Lapouge « La Fin du monde civilisé ».

dosage différent de ces mêmes éléments ? Ecoutons, par exemple, ce que Gobineau nous dit des Grecs :

Pour l'auteur de l'*Essai*, les Grecs seraient les descendants métis des Ariens-Hellènes, qui auraient contracté dans la Grèce septentrionale des alliances celtiques et slaves, peuples déjà imprégnés d'essence jaune, tandis que dans la Grèce méridionale, ils se seraient unis aux éléments mélaniens et sémitiques, apportés par les flots de la Méditerranée. L'action de ces alliages n'allait pas, bien entendu, tarder à se manifester chez les peuples qu'ils avaient influencés ; et, tandis qu'Achille caractérise le génie tout à la fois arien et finnique des Grecs du nord, Ulysse est la personnification de l'esprit arien sémitique des Grecs du sud. Il suffit pour nous en convaincre d'analyser leurs deux caractères : le sage-Ulysse est bien le type de l'Hellène sémitisé, « l'homme qui nommait dans sa généalogie plus de mères chananéennes que de femmes ariennes », ingénieux à trouver des idées et inébranlable dans la résolution, habile à gouverner ses passions autant qu'à tempérer celles d'autrui ; modeste et modéré quand il le veut, sa facilité de compréhension est étonnante et sans bornes sa ténacité dans ses projets, sous tous ces rapports il est Arien ; cependant que, séducteur habile, éloquent, artiste, fourbe et astucieux, il se montre le compatriote, l'émule du pirate marchand né à Sidon et trahit l'influence du sang étranger qui parle en lui ; il est sémitique. Achille, au contraire, le héros thessalien, demeure le prototype du Grec, véritable Arien-Finnois, qui fournit toujours au midi ses soldats les meilleurs et les plus intrépides. Le nord de la Grèce fut, en effet, toujours distingué par les instincts militaires de ses citoyens et par leur génie pratique, ainsi le voulait l'hymen de l'essence arienne et des principes jaunes, tandis que la contrée du sud, où la fraction arienne s'était alliée au sang sémitique, fut la

patrie par excellence des artistes, des orateurs, des poètes et des historiens célèbres dont la Grèce s'enorgueillit à juste titre. Si nous réfléchissons de même à l'organisation de l'empire chamo-sémitique, nous retrouvons facilement derrière ses règles politiques la double inspiration du mélange blanc-noir qui a présidé à leur formation : en ce qu'elles offrent de brutal et d'odieux, leur source est dans la nature noire, « amie de l'absolu, facile à l'esclavage, s'attroupant volontiers sur une idée abstraite, à qui elle ne demande pas de se laisser comprendre mais de se faire craindre et obéir. Au contraire, dans les éléments d'une nature plus élevée qu'on ne peut y méconnaître, dans cet essai de pondération entre la royauté, le sacerdoce et la noblesse armée, dans cet amour de la règle et de la légalité, on retrouve les instincts bien marqués que nous constaterons partout chez les peuples de race blanche... » Bref, Gobineau croit pouvoir définir ainsi, avec une précision mathématique, les aptitudes spéciales à chaque peuple suivant le taux et la proportion des éléments qui entrent dans sa composition ethnique, en s'efforçant toujours, avec un soin méticuleux, d'accorder strictement à chacun ce qui lui revient dans la combinaison, comme s'il était possible, répétons-le, lorsqu'il s'agit de déterminer des résultats aussi compliqués et instables que ceux des alliages de sang, d'opérer de la même façon que lorsqu'on traite d'alliages chimiques, composables et décomposables à volonté... En vérité, sans avoir même une connaissance particulière des lois du mélange ethnique, cette méthode peut paraître aux profanes digne de suspicion !

Quoiqu'il en soit, Gobineau admet sans hésitation, pour son compte, cette conception puérile des lois du mélange et il s'efforce de nous persuader que les civilisations, créées tour à tour par la juxtaposition de la race blanche aux

racés inférieures, ont décliné progressivement à mesure que cette juxtaposition se changeant en une fusion de plus en plus parfaite, le taux des éléments inférieurs a augmenté dans le mélange au détriment de l'élément blanc. On conçoit facilement tout l'arbitraire qu'est susceptible de revêtir une pareille démonstration :

Il est évident que l'auteur de l'*Essai* prend soin d'abord de disposer ses éléments de telle manière sur la surface du globe que sa tâche en soit d'autant plus facilitée : c'est ainsi qu'il nous invite à contempler dès l'origine du monde une immense diffusion de la race noire vers le sud, maîtresse de toute l'Afrique et de l'Asie méridionale, tandis que, d'après une hypothèse justement combattue dès son apparition, les jaunes seraient venus d'Amérique pour envahir la partie boréale de l'Asie, la mer Glaciale, et l'Europe presque en totalité. Ceci étant posé, la race blanche, dès ses premières migrations et suivant la direction vers laquelle elle se porte, se heurte nécessairement aux alluvions noires ou jaunes amassées autour d'elle ; il en résulte bientôt les grands mélanges fondamentaux, mélanges compliqués à leur tour par d'autres, et Gobineau croit, dès lors, pouvoir nous donner, en toute sérénité, cette interprétation simplifiée de l'histoire à l'appui de ses assertions : chacune des différentes sociétés créées par l'initiative de la race blanche se présentant au bout d'un certain temps comme un composé métis d'éléments divers, combinés et recombinaés ensemble, l'histoire de ces différentes civilisations, la raison de leurs caractéristiques particulières, comme aussi de leur déclin et de leur chute, s'expliquent toujours par l'action de ces hérédités multiples et par la prépondérance finale des éléments étrangers sur l'élément blanc, au sein de la société qui les unit ; à ce moment précis nous voyons

cette société décliner et périr pour être remplacée par une autre qui subira le même sort. Voilà le spectacle continu que nous offrirait l'histoire du monde, depuis les grands empires de la plus haute antiquité, en passant par les sociétés grecque et romaine, jusqu'aux nations modernes : c'est l'infusion noire chamo-sémitique qui a corrompu et vicié jadis les civilisations de Ninive, de Tyr et de Carthage, comme elle a déterminé plus tard, par son afflux incessant, tous les maux qui devaient perdre la Grèce. C'est encore l'immixtion des races étrangères qui transforma la Rome antique, déjà métisse et sans cesse précipitée dans de nouveaux mélanges, en cette nouvelle Babel où l'on ne discernait plus, dans l'effroyable anarchie ethnique qui la composait, les moindres parcelles de l'essence ariane. C'est enfin le même phénomène qui se répète invariablement dans notre monde moderne et prépare la chute inévitable de l'Angleterre, la seule nation germaine qui vive encore de nos jours.

En définitive, Gobineau croit s'être tiré victorieusement de la contre-épreuve qu'il nous avait proposée pour vérifier l'exactitude de ses affirmations : après nous avoir démontré ou cru nous avoir démontré que dans les dix grandes civilisations qui ont régné successivement sur le globe, il ne se trouve pas un élément de vie étranger à l'impulsion blanche, voici qu'il prétend nous démontrer ensuite que dans ces mêmes civilisations il ne découvre pas non plus un élément de mort qui provienne de l'essence ariane. Ce second témoignage, corroborant le premier, ne manquerait pas de nous procurer la preuve concluante du système gobiniste, à supposer qu'il soit exact. Or il est fort douteux qu'il le soit. Sans doute il appartient aux historiens seuls de le vérifier ; cependant point n'est besoin d'avoir des connaissances spéciales

en la matière pour affirmer, sans crainte de commettre d'hérésie, qu'il est pratiquement impossible de faire appel à l'histoire quand il s'agit d'éclairer le phénomène obscur du mélange ethnique et de ses conséquences à travers les âges. Quoi de plus difficile à déterminer, en effet, en dehors des grands mélanges simples entre les trois races fondamentales, que la qualité et la proportion des différents apports de sang étranger qui entrent dans la constitution de variétés sans cesse malaxées au cours des siècles ; les événements confus et incertains qui auraient provoqué ces phénomènes de mélanges appartiennent beaucoup plus au domaine de la légende et de la fable qu'à celui de la science historique, et celle-ci évite toujours de se prononcer de façon trop catégorique à ce sujet tant elle manque de moyens de contrôle suffisants. D'autre part, nous n'avons même pas la faculté d'induire, dans une certaine mesure, des traits distinctifs d'un peuple la nature des composantes qui l'ont formé, étant donné ce que nous savons des lois du mélange dont Gobineau méconnut totalement la complexité. On comprend dès lors de quelles illusions fait preuve l'auteur de *l'Essai* lorsqu'il se targue de nous démontrer par le témoignage historique la corrélation parfaite entre l'immersion progressive du sang blanc et la chute des civilisations. De fait, la vérité objective, il s'en soucie fort peu lorsque, pour préparer des mélanges à sa guise, il fait appel aux Ariens, aux Finnois, aux Sémites ou aux Noirs avec une si complète liberté, ouvrant tour à tour, selon le mot d'Elie Faure, « chacune de ses trois fioles à étiquettes, pour en verser avec un sérieux imperturbable, chaque fois qu'il a besoin de justifier son système, une petite dose ici, une dose moyenne là, une dose moyenne ailleurs, en brisant l'une un jour pour aller plus vite, n'usant l'instant d'après

de l'autre qu'au compte-gouttes, admirable toujours de poétique candeur » ! Elie Faure dit bien : on peut taxer Gobineau de candeur, car en prétendant débrouiller avec cette dextérité l'inextricable enchevêtrement de phénomènes qui se rapportent aux incessantes migrations des peuples et à leurs alliages successifs, il croit triompher trop aisément des lacunes et des difficultés sans nombre auxquelles l'observateur impartial ne peut manquer de se heurter à chaque pas. En vérité, le comte de Gobineau fait preuve en cet endroit d'une si grande insouciance de la réalité historique et d'un parti pris si évident de plier les faits aux cadres de son système, qu'il est difficile d'accorder quelque crédit à ses affirmations arbitraires.

D'ailleurs, pour nous convaincre encore de la partialité de l'auteur, il suffit de remarquer qu'elle se manifeste parfois dans les traits de détail de façon assez naïve. C'est ainsi que dans son admiration sans réserve à l'égard des Arians, il s'efforce d'adoucir le caractère évident de brutalité des conquêtes germaniques : « Les Arians, dit-il, ne refusèrent jamais de reconnaître les mérites de leurs vaincus ; ils les entourèrent toujours d'une estime proportionnée à leurs vertus guerrières et à leurs talents domestiques ; ils leur permirent de prendre part à tous les profits de la guerre en leur laissant la faculté de s'enrichir, en définitive, malgré les excès des premiers moments, d'ailleurs un peu exagérés par l'éloquente lâcheté des écrivains de l'histoire auguste, les conquêtes germaniques furent médiocrement redoutées des peuples et infiniment plus humaines et moins ruineuses que les colonisations brutales des légionnaires et l'administration féroce des proconsuls... En somme, dans toutes les contrées originellement germaniques, comme dans celles qui ne le devinrent que par la conquête, les principes des dominateurs furent identiquement les

mêmes et d'une extrême générosité pour les races vaincues (1). »

Malheureusement trop captivé par les charmes de ses héros, le comte oublie parfois ses précédents jugements et tombe dans d'amusantes contradictions : c'est ainsi qu'il nous parle avec dégoût des prophétesses celtiques et des femmes jaunes adonnées aux œuvres magiques : « L'extrême irritabilité nerveuse de ces créatures les rend propres à cet emploi ; ne sont-elles pas, en effet, des trois races qui composent l'humanité les femmes les plus soumises aux influences et aux maladies hystériques ? (2) » Or, quelques pages plus loin, le même Gobineau nous montrera avec une complaisance avouée la noble épouse ariane devenue, à l'occasion, « sybille de famille » : « Bien loin de considérer les femmes germanes comme indignes de juger des choses élevées, nous dit-il, on leur confiait les soins les plus intellectuels ; c'est ainsi qu'elles avaient la charge de conserver les connaissances médicales, de pratiquer, en concurrence avec les thaumaturges de profession, la science des sortilèges et des recettes magiques... c'était une situation dont la dignité était faite pour leur plaire... (3) » Ainsi voilà des attributions identiques que Gobineau estime tantôt « comme parfaitement compatibles avec le profond état d'abjection et de servilité dans lequel les hordes jaunes repoussent leurs mères et leurs filles », tantôt au contraire, lorsqu'il s'agit de l'épouse ariane, comme un indice de la place considérable que la femme occupait dans la société germane ! De même, lorsqu'il est question de ces fameux tumuli sur lesquels

(1) *Essai*, livre sixième, chapitre III.

(2) *Essai*, livre cinquième, chapitre III, p. 176-177.

(3) *Essai*, livre sixième, chapitre III, p. 396.

la représentation du sphynx apparaît comme le sceau de la race ariane : « Nous nous permettons de faire observer à notre historien, écrit Seillière, que s'il apercevait chez les jaunes ou chez les noirs ce buste humain à demi engagé dans la croupe d'une bête, il n'aurait pas assez de dégoût pour ce hideux symbole, propre tout au plus à figurer la lente élévation des races inférieures vers une humanité plus haute... » C'est là une observation qui ne manque pas de justesse lorsqu'on a suffisamment pratiqué Gobineau pour connaître ses critères d'appréciation ; il nous suffirait d'ailleurs de poursuivre la lecture de *l'Essai* pour glaner d'autres inconséquences de ce genre. Les préoccupations personnelles de l'auteur vont parfois même jusqu'à se trahir de façon manifeste. On s'est étonné par exemple que l'Arian de *l'Essai* ne revête pas clairement les caractères anthropologiques que les savants s'accordent à lui attribuer ordinairement : haute stature, peau blanche, cheveux blonds, yeux bleus. Dans *l'Abbaye de Typhaines*, le chevalier qui incarne la noblesse ariane du moyen âge a les yeux noirs et les cheveux bruns ; dans *les Nouvelles asiatiques*, l'héritier contemporain de l'héroïsme arian est un Afghan aux cheveux noirs et au teint chaudement basané ; enfin, tandis qu'Harriet, l'Anglaise des *Pléiades*, montre des yeux noirs, le type idéal et achevé du Germain, Amadis, a de longs cheveux bruns. L'explication de ces apparentes négligences est facile à découvrir : si Gobineau ne tient pas compte des caractères anthropologiques de l'Aryen, c'est qu'il ne les possède pas lui-même ; le portrait physique que tracent de lui ses biographes en témoigne nettement : ils font mention, entre autre, de ses cheveux châains-clairs et de ses yeux bruns dorés, ce qui est évidemment fort gênant lorsqu'on s'affirme issu de pure souche aryenne ;

aussi, comme en a jugé Gobineau, l'attitude la plus habile en la circonstance est-elle peut-être de n'accorder qu'une attention distraite à l'aspect extérieur, laissant entendre qu'il ne présente qu'une importance secondaire, tout en ne manquant pas, à l'occasion, de doter les Ariens authentiques des caractères physiques qui vous sont propres, de même qu'il est prudent de reconnaître en Normandie l'existence de quelques débris ariens quand on prétend retrouver dans cette province l'origine de sa famille !

En somme cet examen rapide de l'*Essai* confirme notre opinion présumée sur le peu de crédit qu'il convient d'accorder à ces prétendus témoignages historiques qui ne manquent pas de nous impressionner au premier abord. Pour justifier sa thèse, Gobineau a été contraint de dénaturer l'histoire en ayant recours à d'habiles stratagèmes et à des interprétations parfois puériles ; il s'est épuisé à fouiller dans les recoins les plus perdus de la science historique, dans l'espoir d'y découvrir quelques vagues indices favorables à ses théories, et il a cru finalement nous en imposer par la très réelle érudition qui s'étale dans ces deux volumes. En réalité, l'*Essai* est une œuvre construite de toutes pièces et la difficulté que son auteur devait éprouver plus tard à ne pas sacrifier au contact des faits les convictions tranchantes et les dogmes entiers qu'il a professés dans sa jeunesse, nous est une garantie de plus de l'arbitraire de son système (1). Comment ne pas nous étonner, en effet, avec Seillière, de ces éloges

(1) Le défaut d'objectivité scientifique du système gobiniste est de nos jours à peu près unanimement admis (Voir : la revue *Europe*, numéro d'octobre 1923. *Le Nouveau Mercure*, octobre 1923, *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} février 1934, où sont mentionnés, à ce propos, les avis de différents critiques).

ininterrompus et dithyrambiques que Gobineau, dans *Trois ans en Asie* et *Religions et philosophies de l'Asie Centrale*, accorde à ces contrées où cependant, suivant ses leçons mêmes, le mélange des races fut le plus incessant et le plus radical ? Ses appréciations sur le peuple perse sont toujours marquées de bienveillance, et, si l'aristocratie persane l'a favorablement impressionné, il marque également une sympathie surprenante aux gens de la classe moyenne : mirzas, négociants, courtiers d'affaires, non moins qu'aux hommes des tribus nomades et au type si populaire des muletiers, organisateurs de caravanes. Ses conclusions enfin sont nettement indulgentes et tournent en définitive à l'avantage des pays du soleil sur nos pays d'Occident. D'ailleurs, l'auteur de l'*Essai* lui-même semble s'être aperçu par la suite de ce qu'il y avait de contradictoire dans ses jugements si favorables à la Perse dont il avait peint jadis en termes précis l'horrible confusion ethnique. Ce serait du moins l'explication de ce revirement très marqué que nous observons dans l'*Histoire des Perses*, de cet effort pour se justifier en rapportant tant bien que mal à la source ariane tout ce qu'il avait connu de bon et de sympathique en Asie, et cela « en dépit de contradictions évidentes, de dislocations périlleuses du sens logique, et d'impossibilités matérielles de plus en plus frappantes » qui obligent Seillière à considérer cet ouvrage comme un roman aussi capricieux et incohérent que l'*Essai*. La hantise de justifier coûte que coûte son système contraignait le comte de Gobineau à juger « Arian » tout ce qui lui paraissait noble dans l'humanité ; et, c'est à cette préoccupation qu'il s'est efforcé d'obéir, encore davantage peut-être, dans les *Nouvelles asiatiques*, en réservant plus que jamais ses faveurs à ce qu'il croit purement « Arian » dans l'Asie occidentale.

En vérité, travaillant ainsi sur une idée *a priori*,

Gobineau ne pouvait faire œuvre objective et conserver la rigoureuse impartialité qui s'impose à l'historien. Sans doute n'a-t-il pas omis de proclamer quelque part dans l'*Essai* la nécessité de conserver, en étudiant l'histoire, et l'histoire contemporaine en particulier, « cette froide impassibilité sans laquelle il n'y a pas de justesse de coup d'œil, car ce n'est pas avec des passions contemporaines, ce n'est pas avec des sympathies ou des répugnances du jour qu'il convient d'aborder une pareille étude. Bien qu'il ne soit pas défendu de se réjouir ou de s'attrister des tableaux qu'elle nous présente, bien que le sort des hommes d'autrefois ne doive pas laisser insensibles les hommes d'aujourd'hui, il faut cependant, dit-il, savoir subordonner ces tressaillements du cœur à la recherche plus noble et plus auguste de la pure réalité ». Dans une lettre à sa sœur, il témoigne même de l'effort qu'il a tenté pour atteindre à cette sérénité d'esprit et de la peine que cet effort lui a coûtée, n'a-t-il pas dû s'astreindre à refaire trois fois et à corriger à fond quatre ou cinq fois la moitié de son troisième et la totalité de son quatrième volume ? « Un des grands écueils en arrivant aux temps modernes, c'était de ne pas se briser sur des sympathies ou des antipathies de détail et de se maintenir dans la même sphère de désintéressement que dans les époques tout à fait antiques. J'avais beaucoup trop insisté sur les mérites de l'époque féodale ; j'étais entré dans trop de considérations sur la révolution de 89... Je me suis donc abstrait de tout cela et je suis resté dans les hauteurs ; mais c'était le diable que de résister à l'aimant ! »

De fait Gobineau n'a pu résister à l'aimant ; en fin de compte il avouera lui-même dans une lettre au baron Prokesh que l'érudition de l'*Essai* n'a été pour

lui qu'un moyen de satisfaire sa haine de la démocratie et de la révolution « en disant d'où elles viennent et où elles vont ». D'ailleurs, comme il l'écrit dans l'*Histoire des Perses*, « quel historien, ou soi-disant tel, a-t-il jamais pu se flatter de ne pas interpréter les faits selon les tendances de son esprit ? Quoiqu'il en soit, et souvent sans le croire, ne regarde-t-il pas toujours avec une intention bien arrêtée de voir telle chose et non telle autre... qui cependant est tout aussi bien devant lui ? Il regarde de son mieux mais avec les yeux que la nature lui a faits, que son tempérament a troublés, que ses habitudes ont dérangés, que ses préventions ont obscurcis... » Sans doute cette observation de notre philosophe ne manque pas de clairvoyance ; faudrait-il cependant en conclure que nous soyons contraints de dénier à l'historien ou au constructeur de système toute possibilité de se détacher de lui-même pour éviter de mêler ses passions à la recherche des faits ? Tous ne l'admettront pas et c'est à bon droit qu'ils pourront alors ne pas se déclarer satisfaits de l'argumentation gobiniste qui, trop entachée de partialité, aboutit en définitive à bien mal servir auprès d'eux la cause de l'aryanisme.

CHAPITRE IV

L'ACCUEIL RÉSERVÉ A GOBINEAU ET A SES IDÉES

SOMMAIRE

L'accueil fait à l'Essai à son apparition.

Les critiques : Critiques françaises : Tocqueville, Renan. — Critiques allemandes : Ewald, Pott. — Rémusat, Mérimée traitent légèrement le livre.

L'indifférence des contemporains : Anatole France, Harcourt, Primoli.

Le début de la renommée de Gobineau.

Gobineau et Wagner : Rencontre de Gobineau et de Wagner en 1876. — Intérêt de Wagner pour Gobineau à partir de 1880.

1883 : Mort de Wagner et propagande de Schemann.

1894 : Fondation de « La Société Gobineau », dont tous les Wagnériens, français et allemands, font partie.

La renommée de Gobineau se répand d'Allemagne en France.

1899 : André Hallays entend signaler l'existence de Gobineau et s'y intéresse. — Livre de Seillière. — Conférence de Dreyfus. — Edition des Conférences. — Propagande.

1905 : La presse s'enthousiasme à son tour et lance Gobineau.

1914-18 : On s'intéresse plus particulièrement à la philosophie de Gobineau qu'à ses œuvres littéraires.

L'après-guerre : La brûlante actualité de la philosophie gobiniste accusée d'avoir suscité le mouvement raciste de l'Allemagne hitlérienne (?).

L'accueil réservé à la philosophie de l'*Essai* allait bien justifier, dans une certaine mesure, la rancœur et l'amertume dont le comte fit preuve durant les dernières années de sa vie. Ce ne fut point d'ailleurs au caractère fantaisiste et trop peu scientifique de son brillant ouvrage (1) que Gobineau parut devoir surtout son insuccès momentané. Nous avons constaté, en effet, comment l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, en réhabilitant ouvertement le principe de l'inégalité qui légitimait l'impérialisme de certaines races et le régime inégalitaire des classes, comportait en même temps la condamnation formelle du dogme de l'égalité, fondement de la démocratie. Or rien ne pouvait être plus antipathique aux contemporains de Gobineau, tous plus ou moins imbus de l'idéologie de 89. En somme, et au dire du comte Clément Serpeille lui-même (2), « l'*Essai* n'exprimait d'un bout à l'autre que l'antithèse des opinions qui avaient cours à son époque » ! Comment nous étonner, par suite, qu'il n'ait pas fait en France de nombreux prosélytes ? La correspondance de Tocqueville, publiée par

(1) Voir notre chapitre précédent.

(2) Le comte Clément Serpeille de Gobineau est le petit-fils du comte de Gobineau.

Schemann, constitue à cet égard un document particulièrement intéressant, car elle dessine bien, semble-t-il, l'attitude et les sentiments de la plupart des Français d'alors vis-à-vis de leur paradoxal compatriote !

Tocqueville, déjà célèbre, s'était pris d'amitié pour Gobineau alors que celui-ci venait de publier ses premières œuvres ; il en avait fait son protégé et son collaborateur, mais ses dispositions cordiales envers le comte n'excluaient pas cependant la clairvoyance et la sincérité. Dès le commencement de leurs relations il dénonçait ce mysticisme excessif de la race qui est à la base de la doctrine de *l'Essai*, cette sorte de fatalisme impuissant dont la conséquence pratique, comme nous l'avons déjà signalé, aboutissait à la négation de toute liberté humaine : « Je ne vous ai jamais caché, écrivait-il en octobre 1853, que j'ai un grand préjugé contre ce qui me paraît être votre idée-mère, laquelle me semble, je l'avoue, appartenir à la famille des théories matérialistes et en être même un des plus dangereux membres, puisque c'est la fatalité de la constitution appliquée, non plus à l'individu seulement, mais à ces collections d'individus qu'on nomme races et qui vivent toujours... » « Que la fatalité soit mise directement dans une certaine organisation de la matière ou dans la volonté de Dieu qui a voulu faire plusieurs espèces dans le genre humain et imposer à certains hommes l'obligation, en vertu de la race à laquelle ils appartiennent, de n'avoir pas certains sentiments, certaines pensées, certaines conduites, certaines qualités qu'ils connaissent sans pouvoir les acquérir, cela importe peu au point de vue où je me place, qui est celui de la conséquence pratique des différentes doctrines philosophiques. Les deux théories aboutissent à un très grand resserrement sinon à une abolition complète de la liberté humaine. Or je vous confesse que je reste placé à l'extrémité opposée de ces doc-

trines. Je les crois très vraisemblablement fausses et très certainement pernicieuses (1) ».

Tocqueville redoutait, en effet, les interprétations erronées auxquelles ces doctrines étaient susceptibles de donner lieu pour légitimer des appétits de domination, nullement justifiables par ailleurs : « Je suis sûr, écrivait-il avec quelque perspicacité, que Jules César, s'il avait eu le temps, aurait volontiers fait un livre pour prouver que les sauvages qu'il avait rencontrés dans l'île de la Grande Bretagne n'étaient pas de la même race humaine que les Romains destinés par nature à dominer le monde, tandis que les autres l'étaient à végéter dans un coin. »

« Il y a un monde intellectuel entre votre doctrine et la mienne », avouait-il finalement. De fait, pour ce moraliste convaincu, la destinée de l'homme, soit comme individu, soit comme nation, était ce qu'il la voulait faire ; les mêmes vertus qui faisaient réussir dans la vie privée : le courage, l'énergie, l'honnêteté, la prévoyance, le bon sens, restaient les véritables raisons de la prospérité des empires, comme de celle des familles, et Tocqueville de prétendre plus loin qu'une doctrine si amoraliste devait favoriser tous les maux que l'inégalité permanente engendrait : l'orgueil, la violence, le mépris du semblable et la tyrannie chez le supérieur, l'hypocrisie et l'abjection chez l'inférieur.

Gobineau cependant protestait contre ces reproches qui lui paraissaient immérités ; on l'avait traité d'endormeur et même de corrupteur, mais il ne dit pas aux gens qu'ils sont excusables ou condamnables d'être ce qu'ils sont, il leur dit simplement : « vous mourrez » et il n'est pas plus assassin que le médecin qui dit que la mort approche. Sans doute, ripostait son adversaire, il reste que si l'acte

(1) *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, publiée par SCHEMANN. Lettre du 17 novembre 1853.

n'est pas immoral en lui-même, il ne peut produire que des conséquences immorales ou pernicieuses ». N'est-il pas évident « que le patient n'a plus qu'à mettre la tête sous la couverture en attendant la fin prédite... ou à s'abandonner sans efforts à tous ses goûts, en attendant cette fin inévitable, afin de faire au moins la vie courte et bonne... » « Ce qui est d'autant plus regrettable, ajoutait malicieusement Tocqueville, que les médecins comme les philosophes se trompent souvent dans leurs pronostics (1). » Et, dans une autre lettre, affirmant nettement ses convictions personnelles opposées à celles de Gobineau, Tocqueville écrivait encore : « Vous méprisez profondément l'espèce humaine, au moins la nôtre ; vous la croyez non seulement déchue mais incapable de se relever jamais... Pour moi qui ne me sais ni le droit, ni le goût d'entretenir de telles dispositions sur ma race et sur mon pays, je pense qu'il ne faut pas désespérer d'eux. Non, je ne croirai point que cette espèce humaine, qui est à la tête de la création visible, soit devenue ce troupeau abâtardi que vous dites. Vous considérez les hommes de nos jours comme de grands enfants très dégénérés et très mal élevés... Je crois comme vous nos contemporains assez mal élevés, mais je crois qu'une éducation meilleure pourrait redresser le mal qu'une mauvaise éducation a fait ; je crois qu'il n'est pas permis de renoncer à une telle entreprise (2). »

A cette critique contre le fatalisme de l'*Essai*, Tocqueville en ajoutait une autre : cette doctrine n'était pas chrétienne. Au commencement de leurs relations, occupé à

(1) *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, publiée par SCHEMANN. Lettre du 30 juillet 1856, p. 288.

(2) *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, publiée par L. SCHEMANN. Lettre du 24 janvier 1857, p. 312-313.

réunir des matériaux pour un travail sur « l'état des doctrines morales au dix-neuvième siècle », il avait demandé à son jeune collaborateur de lui écrire ce qu'il pensait au sujet d'une des questions que soulevait ce grave et délicat sujet : Qu'y a-t-il en définitive de nouveau dans les travaux et les découvertes des moralistes modernes ? Quant à lui, il estimait que la morale moderne n'avait fait que développer et étendre les conséquences de la morale du Christianisme, sans en changer les principes. Or Gobineau professait une opinion absolument contraire : il niait que le Christianisme ait renouvelé la morale ; pour lui une morale nouvelle était possible indépendamment d'une foi religieuse ; il se montrait rebelle à l'idée des bienfaits sociaux des religions en général ; et, loin de montrer une préférence pour le Christianisme, il paraissait, au dire de Tocqueville lui-même, avoir un faible pour l'Islamisme. Il est vrai qu'en 1856, Gobineau se faisait fort, « après avoir été philosophe, hégélien, athée, d'être sorti par cette porte finale des doctrines qui ouvrent sur le vide pour rentrer dans celles qui ont une valeur et une densité » ; mais il n'y avait pas là de quoi illusionner Tocqueville : « Il faut bien reconnaître, bien que vous donniez des coups de chapeau à l'Eglise, et que vous fassiez, peut-être de bonne foi, de grands efforts pour ne pas vous placer hors de son giron, que le fond même de votre système lui est hostile et que presque toutes les conséquences qu'on est en droit d'en tirer vont plus ou moins contre ses propres théories... » Gobineau eut beau protester, il ne réussit pas à persuader son ami de l'orthodoxie de la doctrine de l'*Essai*, et sa réponse à ce sujet est très nette : « Je vous avoue, écrivait-il, qu'il m'est impossible de croire que vous n'aperceviez pas la difficulté de concilier vos théories savantes avec la lettre et même l'esprit du Christianisme. Quant à la lettre, qu'y

a-t-il de plus clair dans la Genèse que l'unité du genre humain et la sortie de tous les hommes du même homme ? Et, quant à l'esprit du Christianisme, son trait distinctif n'est-il pas d'avoir voulu abolir toutes les distinctions de races que la religion juive avait encore laissé subsister, et de ne faire qu'une espèce humaine dont tous les membres fussent également capables de se perfectionner et de se ressembler ? Comment cet esprit peut-il se concilier avec une doctrine historique qui fait des races distinctes, inégales, plus ou moins faites pour comprendre, juger, agir, et cela par suite d'une certaine disposition originaires qui ne peut changer et qui limite invisiblement le perfectionnement de quelques-unes ? Le Christianisme a tendu à faire de tous les hommes des frères et des égaux. Votre doctrine en a fait tout au plus des cousins dont le père commun n'est qu'au ciel ; ici-bas il n'y a que des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des esclaves par droit de naissance... Soyez sûr que dans le monde le gros des chrétiens ne peut éprouver la moindre sympathie pour vos doctrines ! (1) » Tocqueville se montrait là plus clairvoyant peut-être que Gobineau lui-même au sujet des tendances inquiétantes d'une philosophie en si complète opposition avec l'esprit de l'époque, et sa répugnance de moraliste et de chrétien en présence d'un pareil système s'accordait d'ailleurs avec sa probité de savant.

Comment, en effet, cet observateur scrupuleux aurait-il pu admettre davantage l'assurance superbe avec laquelle Gobineau se réclamait de la vérité historique ? A-t-on jamais prouvé en réalité que les tendances et aptitudes propres à chaque famille soient invincibles, et la chose n'est-elle pas de soi improuvable, étant donné qu'il

(1) *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, publiée par L. SCHEMANN. Lettre du 14 janvier 1857, p. 306-307.

faudrait pour cela avoir à sa disposition non seulement le passé mais encore l'avenir ? Somme toute, constatait Tocqueville : « Qu'y a-t-il de plus incertain au monde, quoi qu'on fasse, que la question de savoir par l'histoire ou la tradition, quand, comment, dans quelles proportions, se sont mêlés des hommes qui ne gardent aucune trace visible de leur origine ? Ces événements ont tous eu lieu dans des temps reculés, barbares, qui n'ont laissé que de vagues traditions ou des documents écrits, incomplets. Croyez-vous qu'en prenant cette voie pour expliquer la destinée des différents peuples, vous ayez beaucoup éclairci l'histoire et que la science de l'homme ait gagné en certitude ?... Permettez, je vous prie, que nous en restions là de cette discussion (1). » Ainsi, comme il le concédait lui-même, l'auteur de la *Démocratie en Amérique* ne pouvait, d'aucune façon, se réconcilier avec le système de Gobineau ; et on ne peut mieux trouver l'explication de son attitude à l'égard de l'*Essai* que dans cette phrase courtoise écrite quelques années avant sa mort : « Je désapprouve le livre et j'aime l'auteur. »

Si Tocqueville, plus moraliste encore qu'historien, ne pouvait admettre la valeur scientifique de l'*Essai*, il est permis de douter de l'accueil que lui réservait Renan. Sans doute Gobineau a insinué que ce dernier avait puisé dans l'arsenal de ses idées et de ses arguments. De fait, Renan a évité de citer à plusieurs reprises le nom de Gobineau là même où la seule exactitude bibliographique lui en faisait un devoir, et Schemann n'hésite pas à expliquer cette abstention par le désir de ne pas révéler les emprunts qu'il aurait faits à l'auteur de l'*Essai*, mais cette hypothèse paraît en définitive

(1) *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, publiée par L. SCHEMANN. Lettre du 17 novembre 1853, p. 193-194.

assez peu fondée. Jacques de Lacretelle a montré comment certaines analogies relevées chez les deux auteurs s'expliquent presque toujours par des sources communes ; et, d'autre part, les passages de l'*Origine du langage* que Gobineau et Schemann ont prétendu copiés de l'*Essai*, avaient été publiés dès 1848. La vérité est que l'attitude de Renan à l'égard de l'*Essai* manqua peut-être de franchise et qu'il fit longtemps attendre à son auteur l'article élogieux promis dans la *Revue des Deux-Mondes*. En apparence cependant il portait le livre aux nues : « Quel service avez-vous rendu, écrivait-il, en exprimant votre point de vue avec une force, une hauteur, une logique que je n'hésite pas à qualifier d'admirable ! Vos dernières pages sont étonnantes de vigueur et d'entrain, je les citerai. Vous êtes vraiment destiné à figurer parmi les esprits les plus vigoureux de notre temps ; c'est l'opinion que je ne cesse d'exprimer et que ne troubleront pas quelques dissentiments de détails... » Cet éloge et ces réticences nous permettent de discerner déjà que l'admiration du savant allait à la forme de l'*Essai* bien plutôt qu'au fond, et nous ne nous étonnons plus que, dans une seconde lettre, datée de juin 1856, ce soit la thèse elle-même que Renan ait mise sérieusement en cause : « Sans dout le fait de la race est immense à l'origine mais il va, perdant toujours de son importance, est-ce là absolument parlant une décadence ? Oui, certes, mais aussi que de compensations ! Sans doute, si les éléments nobles mêlés au sang d'un peuple arrivaient à s'effacer complètement, ce serait alors une avilissante égalité, mais en réalité une très petite quantité de sang noble, mêlée au sang d'un peuple, suffit pour l'ennoblir, au moins quant aux effets historiques. C'est ainsi que la France, nation si complètement tombée en roture, joue

en réalité dans le monde le rôle d'un gentilhomme. En mettant à part les races tout à fait inférieures dont l'immixtion aux grandes races ne ferait qu'empoisonner l'espèce humaine; je conçois pour l'avenir une humanité homogène où tout souvenir de provenances diverses sera perdu. La civilisation sera inférieure sans doute en noblesse et en distinction à celle des âges aristocratiques, mais sera-t-elle inférieure d'une manière absolue ? C'est sur quoi j'hésite à me prononcer ! »

On le voit, à côté de faibles concessions à la pensée de Gobineau, on ne pouvait dire de façon plus explicite qu'on ne partageait ni son mépris pour les races dites mélangées, et pour la France en particulier, ni son pessimisme au sujet des conséquences désastreuses du mélange. Renan ne croyait pas à la dégénérescence irrémédiable de l'humanité et il n'hésitait pas à magnifier en fin de compte cette humanité de l'avenir que Gobineau avait dédaigneusement comparée aux troupeaux de buffles « ruminant dans les flaques stagnantes des Marais Pontins ».

En définitive, la France du siècle dernier ne paraît pas avoir beaucoup apprécié l'œuvre maîtresse du comte de Gobineau. Ses savants, ses philosophes, ses historiens la jugeaient, pour des raisons différentes, peu digne de leur attention et se défiaient de sa dangereuse nouveauté. Nous allons constater que l'Allemagne, à son tour, parut comprendre, moins encore, un ouvrage plutôt sévère à son présent ; et, qu'elle fut bien loin de pressentir tout ce qu'elle devrait un jour à cette œuvre si originale.

Peu de temps après l'apparition de la première moitié de l'ouvrage, fut rédigée la critique du savant allemand Ewald, l'historien du peuple d'Israël. Ewald ne put donc se sentir séduit par le germanisme de l'auteur, moins apparent dans les premiers chapitres que dans les suivants, et il se montra choqué de ces considérations

théoriques qui, au dire de critiques autorisés, constituent la partie la plus faible de l'*Essai*. Il dénonçait les intentions réactionnaires de cette philosophie de l'inégalité qui ne répondait pas à ses désirs car, à son avis, on pouvait éviter les excès des théoriciens égalitaires sans cesser de tendre à une raisonnable égalité, et son vœu personnel était que l'humanité tout entière formât dans l'avenir un peuple unique en acceptant le culte du vrai Dieu. Voilà qui dénotait l'état d'esprit d'Ewald ! « Sa logique, dit Seillière, n'est qu'une étroite logique de pasteur protestant (1). » Aveuglé par son fanatisme, Ewald considérait, en effet, l'*Essai* comme une inspiration des catholiques extrêmes et son auteur comme un de ces nombreux parisiens qui, depuis 1848, se faisaient « les serviteurs du pape » et « les valets de l'Eglise ». La raison de ces reproches tenait en ce fait que Gobineau se résignait, sur l'autorité de la Bible interprétée par Rome, à n'accepter qu'une origine commune pour tout le genre humain ; c'était là, d'ailleurs, nous l'avons vu, une pure concession de forme. Malgré tout, une telle soumission à l'autorité pontificale suffit à mécontenter l'intransigeant professeur de Goettingen. Sans doute l'interprétation qu'il fournit personnellement du récit biblique n'était pas beaucoup plus large... mais nous n'avons pas à discuter ici ses opinions. Au total, si la polémique d'Ewald, trop cantonnée dans un domaine spécial, et qui témoigne d'une regrettable étroitesse d'esprit, d'une mésintelligence complète du sujet traité et des intentions de l'auteur, ne mérite pas qu'on lui attache grande attention, elle nous est cependant un témoignage du peu de sympathie que rencontra d'abord

(1) Ernest SEILLIÈRE : *Le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique* (Paris, Plon, 1903), chapitre XII, p. 164.

en Allemagne un ouvrage qui y compte aujourd'hui de si fervents adeptes.

Les mêmes réflexions nous sont suggérées par une autre œuvre de polémique beaucoup plus étendue, mais qui ressemble, par bien des points, à celle que nous venons de décrire : la critique de Pott, savant fort estimé, professeur de philologie générale à l'Université de Halle. Le titre en est le suivant : *l'Inégalité des races humaines, principalement au point de vue de la science linguistique, avec examen de l'œuvre du même nom par le comte de Gobineau*. Ce livre fut écrit également après la lecture des deux premiers volumes de *l'Essai* ; et, le profond grief de Pott, comme celui d'Ewald, sera de voir dans *l'Essai* un livre catholique ; catholique, pour avoir attaqué le Bouddhisme, ce protestantisme de l'Inde, et pour vouloir défendre la théocratie brahmanique qui présente tant d'analogies avec la hiérarchie romaine. Pour les mêmes motifs que précédemment, et sans tenir compte de l'intérêt que ce livre peut présenter aux spécialistes de l'érudition philologique, cette critique ne mérite pas davantage notre attention.

D'ailleurs, Gobineau devait rencontrer en Allemagne des lecteurs mieux disposés : Schopenhauer a lu *l'Essai*, dans ses dernières années, puisqu'il le cite à propos d'une phrase bien incidente, évidemment, mais qui dénote qu'il l'a du moins parcouru soigneusement et, peut-être même, avec sympathie : « Gobineau, dit-il, a nommé l'homme, l'animal méchant par excellence, ce que les gens prennent mal parce qu'ils se sentent atteints au bon endroit, mais il a raison ! (1) » Et Gobineau, lui-même, n'a-t-il pas prétendu que Fallmerayer, rendant justice à la valeur de

(1) SCHOPENHAUER : *Parerga et Paralipomena*, t. I, p. 181. Sur l'Éthique.

l'ouvrage, avouait qu'on s'en servait « plus souvent et plus largement qu'on n'était disposé à en convenir ».

Malgré tout, nous sommes obligés de constater que l'apparition « de ce fameux livre des races », loin d'emporter le succès prodigieux qu'escomptait son auteur, trouvait en définitive l'opinion assez partagée et plutôt méfiante à son endroit. Sans tenir compte des remarques d'Ewald et de Pott, nous avons vu des critiques autorisés, tout en se plaçant dans des domaines très différents, émettre à son sujet des appréciations défavorables : Le naturaliste Quatrefages reprochait à Gobineau son ignorance en matière physiologique et ses contradictions. Tocqueville, moraliste et catholique intransigeant, dénonçait les tendances inquiétantes d'une doctrine nettement en marge du Christianisme et de la morale courante, tandis qu'il répugnait par ailleurs à admettre la vérité d'un système historique, pour lui insuffisamment établi. Renan enfin, l'historien consciencieux et l'orientaliste autorisé, insistant sur ce dernier point, se refusait à admettre la valeur scientifique de l'*Essai*.

D'une façon générale, l'œuvre du comte de Gobineau, quand elle ne se heurtait pas à la critique, ne recueillait que l'indifférence la plus absolue de ses contemporains. En 1854, alors que la première partie de l'*Essai* avait seule paru, Paul de Rémusat accepte de le citer en passant dans une étude publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* ; mais il consacre à peine quelques mots à cet ouvrage « plein de sagacité et d'instruction ». De son côté, Mérimée, ami personnel de Gobineau, le détourne de l'Académie française quand il songe à s'y présenter et les compliments d'usage qu'il lui prodigue paraissent bien s'adresser à l'amateur distingué plutôt qu'à l'homme de savoir ; en cela il jugeait comme la plupart de ceux

qui avaient approché le comte de Gobineau au cours de sa brillante carrière : on s'accordait à louer ses qualités d'homme du monde et de causeur étincelant, mais on négligeait de s'apercevoir qu'il était en même temps un grand esprit. Robert Dreyfus rapporte à ce sujet l'opinion d'Anatole France :

« Un dimanche, chez M^{me} de Caillavet, Anatole France me dit : Vous allez, paraît-il, nous parler de Gobineau. Je l'ai connu. Il venait chez la princesse Mathilde. C'était un grand diable parfaitement simple et très spirituel. On savait qu'il écrivait des livres mais personne ne les avait lus. Alors il avait du génie ? Comme c'est curieux ! » Abel Bonnard rappelle à son tour qu'il se trouva un jour parler de Gobineau avec le vicomte d'Harcourt. Celui-ci, en 1869, tout jeune alors, avait un emploi au Quai d'Orsay et il se plaisait à raconter que lorsque Gobineau venait au ministère, « tous les diplomates s'échappaient de leur bureau pour venir à celui où il donnait, en causant, une fête d'esprit. Et ses livres, en parlait-on ? Personne ». Et comme Abel Bonnard interrogeait un jour le comte Joseph Primoli, esprit très cultivé, qui connut Gobineau à Rome durant les dernières années de sa vie : « Vous avez dû avoir beaucoup d'occasions de le rencontrer ? lui dit. — Sans doute. — Eh bien ? — C'était un vieux monsieur qui faisait de la sculpture », lui répondit Primoli.

Cependant en novembre 1876, à Rome, l'auteur de l'*Essai* qui touchait alors au terme de son existence, allait rencontrer celui qui devait se faire l'initiateur de sa renommée et propager son culte au delà du Rhin : le grand musicien, Richard Wagner. Le comte venait d'accomplir un grand voyage à travers l'Allemagne en compagnie de l'empereur du Brésil, don Pedro II, tandis qu'à cette même époque Wagner, après avoir inauguré

le théâtre de Bayreuth, se reposait à Rome. Cette première rencontre paraît avoir revêtu surtout le caractère d'une visite de politesse. Mais quatre ans plus tard, en 1880, Gobineau, de retour en Italie, après sa mise à la retraite, revînt wagner à Venise et cette entrevue eut une influence décisive sur leurs sentiments réciproques. Ce fut d'ailleurs de façon assez curieuse que l'originalité de Gobineau se révéla à Wagner : on parlait de Don Quichotte, nous dit Léon Delfoux, lorsque Gobineau s'écria brusquement : « Cervantès a commis là une mauvaise action ! » Et devant Wagner stupéfait, il continua à soutenir son paradoxe, en reprochant à Cervantès d'avoir fait rire aux dépens d'un homme de cœur et d'honneur. Wagner voulut connaître les œuvres de ce brillant causeur qui venait de l'étonner si fort ; il se mit à les lire avec passion ; et, comme il se trouvait qu'elles embrassaient les problèmes qui, à cette époque, obsédaient la pensée du grand artiste, il médita sur Gobineau et l'invita à Bayreuth, puis, par deux fois, à sa villa de Wahnfried, aux printemps de 1881 et 1882. On peut affirmer que Wagner éprouva dès lors, et jusqu'à sa mort, l'enthousiasme le plus complet pour Gobineau. Sa correspondance avec le comte, récemment publiée dans la seconde partie de la biographie allemande de Gobineau, éditée par Schemann, et qui contient deux lettres de Wagner et vingt-huit de sa femme, en fait suffisamment foi : « J'ai lu *la Renaissance*, écrivait Mme Cosima Wagner, au début de leurs relations — et ce qui est mieux, mon mari l'a lue et il en a l'esprit tout rempli » (1) ; et, un mois après : « A présent, je vais parler d'*Amadis* et vous dire que mon mari l'a lu avec beaucoup d'intérêt. Tout ce qui est idée comme le prologue lui a beaucoup plu ; si je n'étais convaincue que

(1) Lettre du 20 novembre 1880.

toute belle œuvre comme toute bonne action se rémunère par elle-même, je me demanderais comment vous remercier de toutes les bonnes heures que vous nous avez données et nous donnerez encore, car les *Pléiades* et les *Nouvelles Asiatiques* vont figurer sur la table de Noël de mon mari... J'ai compris votre idée-mère... et nous nous sommes rendus compte de ce que devaient en avoir fait vos contemporains. Peu de personnes, je crois, sont aussi à même de vous suivre que nous ! (1) »

On le voit, ces témoignages établissent de façon évidente que Gobineau a été lu et goûté de Wagner, bien qu'il soit regrettable que nous ne possédions pas les autres lettres traduites en français pour nous renseigner sur les sentiments de Wagner vis-à-vis de l'*Essai*, ce qui nous intéresserait surtout. D'après Ernest Seillière, l'influence exercée sur Wagner par les théories ethniques de l'*Essai* serait d'ailleurs facile à percevoir de façon tout à fait précise dans *Héroïsme et Christianisme*, le dernier des compléments de *Religion et Art*, et voici comment :

Dans les premières pages de *Religion et Art*, Wagner avouait très nettement son désir de pouvoir admettre une dégénérescence, comme préférerait le croire l'Ecole mystique opposée à l'Ecole matérialiste, adepte de la théorie du progrès indéfini. Il souhaitait encore que la cause de cette dégénérescence fût une erreur accidentelle, de façon à être plus facilement réparable ; et, dans l'intention de découvrir un remède susceptible de guérir cette humanité malade, il s'était d'abord adressé à Gleizès, un de nos compatriotes. A son exemple, il avait tenté l'esquisse d'une philosophie végétarienne qui sera sa première conception de la régénération possible de l'humanité. Puis, dans *Religion et Art*, et sans renier la thèse végétarienne,

(1) Lettre du 21 décembre 1880.

résumée d'abord en quelques mots, il déclarait soudain avoir découvert un autre médecin, car, disait-il, « une autre voie de la dégénération avait été indiquée par un des hommes les plus spirituels de notre temps » ; celui que Wagner qualifiait de la sorte, nous dit Seillière, n'était autre que Gobineau, dont Wagner venait assez tardivement de prendre connaissance de l'œuvre fondamentale. Sans doute, ne faudrait-il pas exagérer la parenté de ces deux esprits ! Si Wagner veut croire à la dégénérescence de l'humanité et s'est approprié, en conséquence, la théorie gobiniste du poison du mélange, c'est uniquement afin de préparer une régénération dans laquelle l'art de Bayreuth se réserve une place prépondérante, ce qui est absolument contraire à l'idée de l'*Essai* qui proclame la décadence irrémédiable de notre monde.

En vérité, on a pu se demander, à juste titre, si Gobineau ne se rapprocherait pas d'avantage de Nietzsche ? L'esprit délicat et aristocrate que fut Nietzsche paraît bien présenter, en effet, plus d'affinités avec la personnalité de l'auteur de l'*Essai*, que ce fils du peuple et ce démocrate qu'était Wagner. On a maintes fois signalé les analogies de la pensée nietzschéenne avec celle de Gobineau et on ne peut parcourir la première partie de *Zarathoustra* sans être frappé : Nietzsche qui, à l'exemple de Gobineau, rêve d'une société idéale, divisée en castes bien définies, y professe également son horreur de la justice et de l'égalité, « deux choses non seulement anti-esthétiques, mais encore anti-naturelles », son mépris pour le Christianisme et pour la morale vulgaire, essentiellement plébéienne, tandis que le tableau qu'il nous laisse entrevoir des derniers hommes, devenus tous égaux dans une honnête médiocrité, ressemble, à s'y méprendre, à celui que nous trouvons dans la conclusion de l'*Essai* ! D'ailleurs, bien des analogies entre les deux doctrines

ne seraient pas fortuites et l'on peut supposer avec Seillière, en toute vraisemblance (1) que Nietzsche connaissait l'*Essai* quand il composa la quatrième partie de *Zarathoustra* : En effet, tandis que dans le troisième livre de son poème, il raille les prétentions des fils des chevaliers de jadis et méprise les titres considérés comme récompenses de la domesticité de cour, dans le dernier livre, au contraire, il écrit l'*Entretien avec les rois* qui dénote la lecture de Gobineau. Enfin, dans son ouvrage intitulé *Par delà le bien et le mal*, Nietzsche flétrit l'empoisonnement du sang causé par le mélange des races, ou dans la société contemporaine, par le mélange des classes qui ne sont que des races dissimulées ; et il n'hésite pas, en fin de compte, à sacrer noble par excellence la race blanche du Nord, celle des conquérants aryens aux cheveux blonds, et plébéienne par essence, la race pré-aryenne aux cheveux foncés et au crâne court. Ici l'influence de l'*Essai* est indéniable.

On a donc pu remarquer avec raison que le véritable disciple de Gobineau au delà du Rhin n'était pas Richard

(1) Il résulte, en effet, d'assurances orales données par M^{me} Foërster-Nietzsche au docteur Kretzer, et de ses propres explications dans la biographie de son frère, que Nietzsche entendit parler de Gobineau, en 1877, par Malvina de Meysenburg. Au dire de M^{me} Foërster : « Il commença de s'intéresser vivement au penseur français quand il eut appris avec quelle sincérité énergique l'ami de Wagner s'était élevé contre *Parsifal* » ; et, il faut admettre qu'il appréciait l'œuvre gobiniste avant 1885, « puisqu'à cette date il s'exprima sur l'homme en Gobineau avec les expressions les plus chaudes. Nous pouvons donc supposer, en toute vraisemblance, que Nietzsche vit son attention sur Gobineau rappelée par les *Bayreuther-Blätter* et convenir, avec Seillière, que ce fut aux environs de l'année 1884, entre la rédaction de la 3^e et celle de la 4^e partie de *Zarathoustra*.

Wagner mais Frédéric Nietzsche ; entre les deux hommes et les deux doctrines la parenté spirituelle n'est pas contestable ; par contre il est permis de supposer que ce fut surtout l'affinité sentimentale qui rapprocha, durant leurs derniers jours, Gobineau et Wagner. Outre l'attrait de sa personne et de sa conversation, le vieux maître et ses familiers appréciaient les sentiments germanophiles du comte. Gobineau ne proclamait-il pas son culte pour l'Olympe germanique, tandis qu'il laissait entendre discrètement que le célèbre compositeur ne faisait que traduire en musique ce que lui-même avait de tout temps ressenti en poète ? De son côté Wagner persistait à voir dans le pessimisme de l'*Essai* « un moyen d'inspirer une salutaire frayeur à notre époque irréflechie et de secouer cet optimisme de commande qui nous arrête encore sur la voie du salut ».

Ainsi, grâce au mirage de leurs illusions amicales, de mutuelles prévenances amenaient ces deux vieillards fatigués de la vie, à se donner l'un à l'autre l'illusion d'une entente tacite ; et quelles que soient les divergences entre eux, Wagner professait ouvertement une admiration complète pour Gobineau. Il demandait bientôt sa collaboration à son journal officiel, les *Bayreuther Blätter*, et dans le même journal, il recommandait et faisait recommander chaleureusement à ses amis les écrits du Français génial dont il venait de subir la séduction. Peu à peu, grâce au prestige du grand musicien, écouté comme un oracle à son époque, le nom de Gobineau apparut magique à tous les wagnériens qui, tous, ou à peu près tous, devinrent gobinistes. Peu de temps avant la mort du comte, Wagner lui avait présenté le jeune professeur Ludwig Schemann. Dès la mort de son maître, survenue en 1883, Schemann entra en campagne pour la mission qui lui avait été confiée : travailler à la gloire de Gobineau et à

la diffusion de toute son œuvre : « Il me semble, s'écriait-il, tout à son ardeur de néophyte, que Wagner m'a conduit vers ce solitaire abattu, loin de tous les humains avec son drapeau de vérité, et m'a dit : Sauve-le ! »

Décidé à connaître à fond son nouveau Dieu, Schemann s'enquit auprès des familiers du comte. Ses œuvres étaient tombées dans l'oubli ; il décida, d'accord avec Mme de la Tour, d'en entreprendre la réédition à ses frais. En 1877, il faisait éditer *Amadis*. Quelques années plus tard, Mme de la Tour cédait les manuscrits et les droits à la société Gobineau que Schemann fondait en 1894 sous le patronage des wagnériens Philippe d'Eulenburg et Hans de Wolgozen. Tous les wagnériens allemands et étrangers en firent partie ; parmi les membres français, se trouvaient Edmond Schuré, Paul Bourget, Albert Sorel (1)

(1) La préface de la *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, publiée par Schemann, est dédiée à la mémoire d'Albert Sorel. « C'est lui, en effet, écrit Schemann, qui déjà du vivant de Gobineau, et dans un temps où peu de Français savaient apprécier la haute valeur de l'auteur de la *Renaissance*, lui a voué une admiration et une amitié qui faisaient également honneur à l'un et à l'autre. Jusqu'à la fin de sa vie, Gobineau a compté M. Sorel parmi ses fidèles, dans le plus beau sens du mot. Et, lorsqu'après sa mort, la plupart de ses compatriotes ou se taisaient sur lui, ou ne parlaient de lui qu'avec ironie, ce fut encore M. Sorel qui exprima des sentiments tout contraires dans une lettre qu'il m'adressa le 14 février 1894... On connaît le bel article du *Temps* (22 mars 1904) dans lequel M. Sorel a donné, d'après ses souvenirs personnels, un portrait de Gobineau comme homme et comme écrivain. Presque trente ans plus tôt, il avait déjà écrit un autre article non moins précieux dans le *Moniteur* (26 avril 1874), à l'occasion des *Pléiades*... Mais ce qui m'engage avant tout à mettre le nom de M. Sorel en tête de cette publication, c'est qu'elle est due plus ou moins directement à ses conseils... Ce livre aurait appartenu à M. Sorel avant tous les autres. »

surtout, adhérents de la première heure. En 1898 Schemann traduisait l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, puis la tragédie *Alexandre le Macédonien* et enfin la *Renaissance* qui devait remporter en Allemagne un si prodigieux succès ; le Gobineau verein multiplie les traductions allemandes, les réimpressions françaises, l'édition des papiers posthumes. « Ses statuts ne se proposent pas seulement de donner droit de cité à Gobineau en Allemagne mais de le rapprocher de sa patrie. » En 1896 Schemann choisit à dessein Strasbourg pour y installer le musée Gobineau enrichi par les dons de la comtesse de la Tour, car, écrivait-il : l'Alsace au cours des siècles de son histoire a servi de lien aux cultures des deux pays ». Ainsi le culte de l'Allemagne wagnérienne pour l'auteur de l'*Essai* était-il totalement désintéressé et sans aucune arrière-pensée politique ; toute l'ambition du professeur Ludwig Schemann était de rallier le plus possible d'adeptes à Gobineau dans tous les pays et surtout dans son pays d'origine qui s'obstinait à l'ignorer : « J'ai voulu lui créer un public, même une patrie si vous voulez, dans notre pays, mais sans aucun préjudice pour son home et sa patrie française, écrivait-il le 4 janvier 1905 à Robert Dreyfus ; il me tient au cœur presque aussi fortement de rendre Gobineau à sa patrie que de le donner à la mienne. J'ai d'ailleurs donné d'autres preuves de cette vérité, car j'ai fait deux voyages à Paris surtout pour lui gagner des intérêts en France ; j'ai écrit à nombre de vos célébrités pour leur dire qu'ils devraient bien se rappeler qu'ils possédaient un Gobineau ; et, si j'ai tiré de l'oubli les papiers posthumes, si j'ai fait des rééditions françaises de l'*Asie Centrale*, de *Trois Ans en Asie*, ce n'était vraiment pas ou du moins pas seulement pour mes compatriotes, mais pour l'élite des deux pays, entre lesquels je me proposais de créer un

nouveau trait d'union dans les œuvres ressuscitées de ce grand homme. » Un instant, M. Schemann put espérer que son rêve était en passe de s'accomplir. Le mouvement gobiniste gagnait du terrain en Allemagne et, grâce à nos voisins d'Outre-Rhin, la renommée de notre compatriote commençait à se répandre en France, réalisant ainsi la prédiction de Tocqueville : « Je crois que la chance de votre livre est de revenir en France par l'étranger et surtout par l'Allemagne » (1). De passage à Carlsbad, André Hallays entend tout à fait accidentellement signaler l'existence du comte de Gobineau ; il s'intéresse à ce penseur à peu près ignoré en France à cette époque ; et, le premier, lui consacre un article dans le *Journal des Débats* du 25 avril 1899. Quelques années plus tard, en 1902, tandis qu'Ernest Seillière prépare son bel ouvrage sur *le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, un article du docteur Kretzer, paru dans un journal allemand, enseigne par hasard à Robert Dreyfus le nom de Gobineau : « L'article que je venais de lire était attrayant, nous rapporte ce dernier ; je fus tenté de lire Gobineau en personne et ressentis aussitôt le choc qui n'égare jamais ; c'était vraiment un grand artiste inconnu. A mesure que je me baignais dans sa pensée, je me sentais de plus en plus tenté d'opposer aux commentaires allemands l'interprétation qui me semble encore vraie, établir que les fantaisies historiques ou ethnologiques de ce grand seigneur ne furent que son jouet spirituel, le symbole de sa constante prédilection pour les élites, de son mépris pour l'universelle médiocrité où sombre la tourbe humaine qui la nomme progrès. » Robert Dreyfus proposait donc

(1) *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, publiée par SCHEMANN (page 291). Lettre du 30 juillet 1856.

en 1904 à « l'Ecole des hautes études sociales » une conférence sur Gobineau ; on lui en demanda dix. L'année suivante, Charles Péguy acceptait de les éditer ; bientôt quelques amateurs éclairés venaient demander le livre dans la petite boutique où, selon la volonté de Péguy, André Bourgeois enregistrait scrupuleusement le nom de chaque acheteur. Proust et Mme Cosima Wagner écrivent quelques lettres encourageantes. A Paris, Daniel Halévy, André Beaunier, Marius Ary Leblond, Julien Benda, André Rivoire propagent de leur mieux dans les revues le nom de Gobineau. La presse s'enthousiasme à son tour : *le Matin*, *le Figaro*, *le Temps*, les journaux de province lancent Gobineau. La guerre arrive ; on oublie pour un temps le conteur et l'écrivain littéraire pour ne plus songer qu'au Gobineau philosophe ; on pense davantage à ses idées, on lit ses œuvres, et Clément Serpeille de prétendre même que les Gobinistes allemands n'hésitaient pas à trouver dans *l'Essai* l'explication de la défaite de leur pays ! Ils allaient y découvrir bien d'autres choses encore.

Voici en effet qu'après les quelques années de désarroi et d'incertitude qui ont suivi la défaite, le sentiment national allemand s'est ressaisi et que la vieille idée pangermaniste s'avère plus vivace que jamais dans les consciences allemandes. Or cette nouvelle doctrine qu'on appelle le racisme et qui n'est que la forme moderne du Pangermanisme, n'entend-on pas murmurer que Gobineau lui-même en serait le véritable initiateur ? Dès lors, la figure du comte de Gobineau sort définitivement de l'ombre où la légèreté de ses contemporains l'avait reléguée. Après avoir été l'objet d'un culte fervent de la part d'une élite intellectuelle restreinte, il s'impose à l'attention du grand public, impatient de rendre justice à notre compatriote en vérifiant le bien fondé d'accusations aussi blessantes pour notre amour-propre national. C'est

là une question évidemment délicate, que nous nous efforcerons d'éclaircir, puisque sa brûlante actualité explique en grande partie le retour de fortune imprévu dont bénéficie, après un demi-siècle d'oubli, la philosophie gobiniste.

DEUXIÈME PARTIE

LA PORTÉE ACTUELLE
DE LA PHILOSOPHIE GOBINISTE

CHAPITRE PREMIER

LA MISE AU POINT DE LA PHILOSOPHIE GOBINISTE EN VUE DE SON UTILISATION PRATIQUE

SOMMAIRE

La mise au point scientifique de la Philosophie de l'Essai,
œuvre de G. Vacher de Lapouge :

L'essentiel de la doctrine demeure :

**I. L'inégalité ethnique et la prééminence de la race
aryenne.**

Proposition reconnue exacte par de Lapouge pour qui
l'histoire des peuples ne serait qu'une suite de luttes entre
les cerveaux longs, caractéristiques de la race aryenne et
les cerveaux courts brachycéphales, caractéristiques des
races inférieures.

II. La dégénérescence progressive de la race aryenne.

Proposition reconnue également exacte par de Lapouge
(mais l'épuisement de la race aryenne n'est pas dû seulement
au croisement).

Correctif quant à la cause de la dégénérescence :

L'épuisement des éléments supérieurs est dû non seulement au croisement mais encore au jeu simultané des sélections sociales qui, à l'inverse de la sélection naturelle, agissent comme des sélections régressives travaillant à éliminer constamment les meilleurs sujets.

Le remède : La sélection systématique.

La sélection systématique = sélection raisonnée qui s'oppose à la sélection destructive et dérégulée qui met l'humanité en péril.

Les moyens de l'exercer : L'élimination des éléments indésirables. — Le perfectionnement des éléments supérieurs (la discrimination s'opérant toujours au profit des éléments aryens).

Son utilité pratique : La sélection systématique apporte aux peuples qui sauront l'utiliser le moyen d'échapper à la déchéance inévitable. (Comment l'Amérique, les pays baltiques et scandinaves s'emploient actuellement à la mettre en œuvre...)

La philosophie ethnique de Gobineau ne pouvait se soustraire à la loi générale qui veut que tout système « tende nécessairement à évoluer du stade primaire de la vague idéologie à celle de l'expression rigoureusement contrôlée ». Si ingénieuse soit-elle, la théorie de l'*Essai* exigeait d'être dépouillée de cet aspect imaginatif et hypothétique qui, nous l'avons constaté, légitimait fâcheusement les critiques de ses adversaires et provoquait le doute, même chez les esprits les mieux disposés à l'accueillir. Pour les disciples enthousiastes de Schemann, comme pour les admirateurs moins désintéressés, qui songeaient déjà à l'exploiter sans scrupules à leur profit, l'opportunité d'un remaniement de la doctrine gobiniste n'était pas contestable. Or les cinquante années qui

suivirent la publication de l'*Essai* avaient vu l'histoire des peuples anciens complètement renouvelée par les assyriologues et les égyptologues ; l'anthropologie et la biologie sortaient de l'enfance ; une science nouvelle enfin venait de voir le jour : l'anthroposociologie ; et c'est à son fondateur (1) Vacher de Lapouge qu'allait incomber la tâche d'opérer la correction souhaitée, c'est-à-dire la mise au point scientifique de la philosophie de l'*Essai* (2).

Reprenant donc la thèse de Gobineau que la décadence arrive pour une société ou pour une nation quand elle a dépensé son capital d'eugénisme, et les postulats fondamentaux de l'inégalité originelle des races et de l'épuisement progressif des éléments supérieurs, Vacher de Lapouge qui a travaillé avec Darwin, Galton, Haeckel, et n'ignore aucun des progrès accumulés depuis cinquante ans par l'anthropologie et la préhistoire, se montrera en mesure d'édifier sur des bases vraiment scientifiques une philosophie ethnique de l'histoire. Tandis que la théorie

(1) Vacher de Lapouge, fondateur de l'anthroposociologie, compte au nombre de ses disciples : Günther, professeur à l'Université de Iéna ; Grant, chef du laboratoire d'application pratique en Amérique ; Osborn et Mjoën, chef du service officiel au laboratoire institué en Norvège.

(2) Il est assez curieux de remarquer d'ailleurs que de Lapouge ne connaissait pas Gobineau quand il édifia ses théories : Dans une lettre datée de Rome du 5 février 1899, et publiée par Schemann, il écrivait notamment : « Ce qui confirme d'une manière singulière la puissance des idées de Gobineau, c'est qu'Ammon et moi sommes arrivés, sans connaître son œuvre et sans nous connaître, à des théories identiques. Dans une autre lettre inédite, datée de Poitiers, du 14 mai 1934, l'auteur des *Sélections sociales* reconnaît encore qu'à l'époque des leçons de Montpellier, il ne connaissait l'*Essai*, « ce livre capital », que par les journaux. Enfin l'an dernier, à notre demande, il nous réitérait personnellement cette affirmation.

gobiniste supposait l'adoption de l'ethnologie simpliste de la Bible comme première hypothèse et reposait sur une interprétation assez hasardeuse de l'histoire qui utilisait des arguments spécieusement choisis et même fantaisistes, de Lapouge parviendra à suivre la trace des Aryens avant l'histoire, grâce à la mensuration des crânes préhistoriques ; et, à constater par le même procédé opéré sur des crânes de différentes époques, que l'indice céphalique joue un rôle capital dans l'histoire des peuples qui ne serait qu'une suite de luttes entre les cerveaux longs, caractéristiques de la race aryenne, et les cerveaux courts brachycéphales, caractéristiques des races inférieures.

Le principe fondamental de l'inégalité des races et de la prééminence de la race aryenne reconnu exact, il s'agissait de démontrer le second postulat, c'est-à-dire, de rechercher comment se produisait la dégénérescence des peuples provenant de l'épuisement du sang arian, au sein des sociétés qu'il avait successivement vivifiées ? Gobineau avait résolu la question en dénonçant le mélange comme principe de mort universel : « Les peuples dégénèrent parce qu'ils se mélangent », avait-il proclamé. Vacher de Lapouge recherchera à son tour quelles sont les lois qui régissent l'évolution des peuples. S'attachant à procéder toujours au moyen d'une méthode rigoureusement scientifique, il part de la constatation de l'identité des phénomènes de la reproduction dans toute l'échelle animale et chez les plantes, depuis l'homme jusqu'aux végétaux les plus rudimentaires ; et, de la corrélation continue qui existe entre ces phénomènes et ceux de l'hérédité, il en conclut que tout ce que nous pouvons constater en matière d'hérédité chez une plante ou un animal quelconque a presque autant de certitude de se réaliser chez l'homme. L'évolution spécifique de

celui-ci serait donc déterminée par les mêmes lois que celles qui régissent toutes les espèces du monde organique. Or le Darwinisme, système scientifique alors en vigueur, enseignait que la sélection était le moyen opposé par la nature pour combattre les effets de la reproduction ; celle-ci tendait en effet à accroître sans cesse le nombre des individus vivants qui risqueraient bientôt d'être trop nombreux, étant donné la quantité d'éléments limités dont peut disposer le milieu terrestre limité. La sélection intervenait donc pour effectuer un heureux triage au profit des individus les mieux adaptés ; et, comme les caractères d'adaptation se conservent par hérédité et s'accroissent par sélection, Darwin en concluait que la transformation des espèces devait s'expliquer par la sélection. Comme toutes les espèces du monde organique, l'évolution spécifique de l'homme était dominée par cette grande loi ; il est vrai qu'elle cessait d'être aussi simple pour lui que pour les êtres inférieurs. De l'état de société, en effet, était né pour l'être humain, en particulier, une série de causes de sélection sociale et c'est « cette sélection, privilège de notre espèce, qui constituait le facteur fondamental de son évolution historique (1) ».

Par conséquent, si Gobineau est arrivé à une exacte conception de la philosophie de l'histoire en ce sens que la décadence et la chute des peuples sont bien dues à l'épuisement des éléments supérieurs, il a tort de dénoncer le mélange comme la cause unique de la dégénération : sans doute les croisements que la nature humaine ne permet pas d'éviter altèrent la race des conquérants parce que goutte à goutte le sang de la race supérieure s'en va dans la classe inférieure et que

(1) Voir *Les Sélections sociales*, chapitre I^{er}, p. 60.

le sang servile s'infiltré dans les familles des vainqueurs, mais le phénomène est encore compliqué par le jeu simultané de la sélection dont Gobineau n'avait point idée. D'une manière fort active, celle-ci intervient sous d'innombrables formes pour éliminer la race des vainqueurs et bientôt même les métis. En d'autres termes, comme l'avait pressenti Clémence Royer (1), tandis que la sélection naturelle est progressive, les sélections sociales sont pour la plupart lamentablement régressives, et de Lapouge montre dans son grand ouvrage comment les sélections sociales (sélections politiques, militaires, religieuses, économiques) agissent constamment comme des sélections à rebours qui travaillent à opérer l'élimination des meilleurs sujets de la race :

S'agit-il, par exemple, des sélections militaires ? Nous savons que dans notre monde civilisé les chances de guerre ne pèsent que sur les individus les plus sains ou tout au moins pourvus d'un certain minimum de qualités physiques, il s'ensuit donc que la moyenne des soldats victimes de la guerre demeure au-dessus de la moyenne générale ; de même pour les sélections religieuses : la

(1) Nous lisons en effet dans la préface à la traduction de *l'Origine des espèces* de Darwin, les lignes suivantes : « Pendant que tous les soins, tous les dévouements de l'amour et de la pitié sont considérés comme dus aux représentants déchus ou dégénérés de l'espèce, rien ne tend à aider la force naissante, à la développer... Au contraire, la guerre d'abord, puis la navigation, puis les travaux dangereux déciment tour à tour les hommes les plus robustes, les plus hardis, les plus intelligents. La mollesse et la licence énervent les classes riches, la misère et la privation affaiblissent les classes travailleuses. C'est donc le mal et toujours le mal qui tend à se multiplier en raison progressive comme la race ; et, il faut s'étonner que notre espèce sous de telles influences ne s'étiolé pas rapidement !... »

vie de macération pratiquée dans la plupart des ordres religieux exige des sujets qui y sont soumis une santé particulièrement robuste ; le clergé ordinaire n'admet pas non plus les individus affligés d'imperfections physiques, par suite, nous pouvons poser comme principe général que les individus stérilisés par la sélection religieuse se présentent plutôt comme au-dessus qu'au-dessous de la moyenne générale. Si des sélections religieuses, nous passons aux sélections morales, les mêmes conclusions s'imposent. Examinant en particulier l'effet sélectif de la charité, de Lapouge n'hésite pas à affirmer ses conséquences funestes au point de vue de la race : l'assistance publique telle qu'elle est pratiquée de nos jours, écrit-il, est aussi nuisible qu'utile ; les assistés sont en règle générale des malades et des infirmes, ou tout au moins, des héréditaires de la paresse et de la débauche ; en contribuant à les multiplier d'une manière artificielle, la charité favorise donc encore l'augmentation des éléments tarés au détriment des eugéniques. Ainsi, pour l'homme vivant en société, l'évolution n'apparaît point du tout « comme le ministre de la Providence chargé d'assurer le progrès », et la lutte pour la vie ne se termine pas invariablement au profit des organisations les plus parfaites. De même, qu'au dire des économistes, la mauvaise monnaie chasse la bonne, dans le conflit des classes et des races, « la plus inférieure chasse l'autre ».

En somme, pour en revenir à ce qui nous intéresse, le schéma de l'évolution des peuples correspond bien dans l'ensemble à celui qu'avait tracé Gobineau ; loin d'être en progrès, les peuples et l'humanité tout entière s'acheminent vers la décadence et il est même permis de supposer que, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'épuisement complet du capital d'eugénisme consacrera irrémédiablement la fin de l'espèce humaine. Toutes les

conclusions pessimistes de Gobineau se trouvent donc confirmées et confirmées par la science.

Cependant, après l'auteur de l'*Essai*, de Lapouge va se demander « s'il n'est pas possible d'éviter la catastrophe finale, l'anéantissement de l'espèce, ou du moins d'espérer que la décadence pourra être retardée jusqu'à l'heure où l'intelligence ne pourra plus lutter contre les puissances de destruction » (1) ; cette refonte de la nature humaine, maintes fois essayée, la science ne pourrait-elle découvrir enfin le moyen de l'opérer ? De fait, de Lapouge remarque que l'intervention de la volonté humaine peut modifier la plupart des sélections sociales en opposant une sélection systématique à la sélection destructrice et dérégulée qui met l'humanité en péril, nous devons être en mesure d'employer efficacement la force formidable de l'hérédité à combattre ses propres ravages ? C'est du moins l'effort considérable qu'a tenté de Lapouge ; et c'est dans ses leçons de 1888-89 qu'il s'est donné pour tâche d'esquisser à grands traits « la première doctrine générale des sélections sociales » (2).

Au point de vue de la science pure, la théorie de l'eugénisme comporterait, au dire de son auteur, des possibilités de réalisation très étendues (3). Les possibilités sociales, par contre, apparaîtraient beaucoup plus

(1) *Les Sélections sociales*, chapitre xv, p. 458.

(2) Préface des *Sélections sociales* : « On m'a reproché le manque d'historique et de documents... Les quatre pages d'opinion personnelle qui terminent le compte rendu de « la descendance de l'homme » de Darwin, par Broca, renferment le nom et les grandes lignes de la théorie des sélections sociales, ces pages sont tout ce que j'aurais dû citer comme historique... car c'est dans ces leçons mêmes (celles de Lapouge) qu'il faut chercher la première doctrine générale des sélections sociales ! »

(3) *Les Sélections sociales*, chapitre xv, p. 471 à 477.

restreintes, bien qu'elles le soient en réalité plus ou moins suivant l'étendue du programme proposé. Quant à l'inventaire des moyens suggérés pour parvenir à la réforme sélectionniste, il est exposé dans la dernière leçon des *Sélections sociales* ; examinons-le rapidement :

« Les méthodes du sélectionnisme ont nécessairement pour but l'élimination des éléments inutilisables et le perfectionnement des éléments supérieurs. » Cette proposition fondamentale étant posée, Vacher de Lapouge observe que l'élimination des malades héréditaires, des dégénérés, des vicieux et des incapables peut être obtenue par un grand nombre de petits moyens : la pression de l'opinion, l'encouragement au « self-restraint », tendance si répandue de nos jours et dont la nouvelle science ne doit pas hésiter à se faire un précieux auxiliaire pour l'avenir, l'encouragement aussi à l'alcoolisme, la débauche, la vie oisive, « moyens très ingénieux d'arriver à la destruction en quelque sorte à l'amiable des dégénérés » et qui éviterait d'avoir recours aux procédés violents tels que la castration, la séquestration, la mise à mort ; procédés plus humains donc, mais aussi plus pratiques, à tous points de vue, car « si la réforme de l'humanité pouvait ainsi se faire par le simple jeu des passions humaines, sans avoir à sacrifier ni à violenter personne, elle aurait chance de marcher d'un pas plus rapide » (1) !

De même que lorsqu'il s'agit de l'élimination des éléments inutilisables, le perfectionnement des bons s'opérera de deux manières, par voie spontanée ou par ordre, par l'initiative de l'individu ou par l'intervention de la puissance publique, intervention d'ailleurs

(1) *Les Sélections sociales* ; voir chapitre xv, p. 484, 485, 486.

toujours indispensable pour généraliser la réforme au moment propice. Il va sans dire que la première chose à faire sera de conquérir et d'instruire l'opinion, « la propagation des saines notions sur le devoir envers l'espèce est donc indispensable ». Ceci admis, on peut considérer comme un moyen très puissant au service de l'eugénisme, « les associations qui ont pour but la production des eugéniques en mettant les sujets en contact, facilitant les unions, aidant à l'éducation de leurs enfants, et leur facilitant les moyens d'en augmenter le nombre... » et de Lapouge remarque que la mise en œuvre de tels moyens « suppose d'une manière presque nécessaire une organisation socialiste où la fondation reproductrice serait spécialisée, obligatoire, comme tout autre travail et l'élevage des enfants à la charge de la société. C'est seulement dans des conditions pareilles, ajoute le savant biologiste, qu'il serait permis d'interdire absolument à la majorité des individus la faculté de produire des enfants, en imposant les mesures préventives, l'avortement ou même l'infanticide, suivant l'idée de Platon. Seul aussi le même régime permettrait d'imposer aux femmes reconnues les plus aptes une fécondité régulière et intensive, et de désigner les sujets masculins hors ligne chargés d'une manière exclusive de fournir les matériaux nécessaires » (1).

Voici donc le programme de la réforme sélectionniste ; sans doute, de l'aveu même de son auteur, il présente le défaut d'être fortement conditionnel, cela ne veut pas dire qu'il soit impossible à réaliser ; et, quant au critère pratique à l'aide duquel s'opère la distinction des éléments utiles ou nuisibles, on n'omet évidemment pas de nous l'indiquer : « La théorie de l'eugénisme et

(1) *Les Sélections sociales*, chapitre xv, p. 486, 487, 488.

du progrès de l'humanité par l'emploi de la sélection raisonnée est une application directe de l'hérédité... Que la question soit surtout aryenne, lisons-nous dans l'étude sur : *l'Hérédité dans la science politique*, est une vérité d'évidence pour quiconque est fixé sur la provenance anthropologique des hommes d'une organisation complète et d'un mérite éminent. Les Aryens, leurs sous-races et leurs métis fournissent seuls, et par privilège, les esprits de type supérieur... le type intellectuel à se proposer devrait donc se confondre avec le type aryen. Le type physique, également supérieur comme force et comme taille, comme beauté et comme dignité, de la race aryenne pure, serait à conserver. Toutes ces conditions entraînent comme conséquence nécessaire que la sélection devrait être faite à l'aide des éléments eugéniques aryens ou dérivés de la race aryenne qui existent autour de la Baltique et de la mer du Nord, en Angleterre, aux Etats-Unis et sur quelques autres points. Un type déterminé avec précision, des sujets qui le réalisent en nombre et quelques-uns tout à fait, c'est plus qu'il n'en faudrait en zootechnie... C'est aux éléments eugéniques de faire eux-mêmes leurs affaires, de se reconnaître, de se grouper... Transformer le « self-restraint » en moyen de progrès... c'est à la fois rendre possible la réalisation des programmes de l'évolution consciente et les concilier avec les sentiments d'humanité qu'une longue civilisation a gravés dans nos cœurs ! (1). »

Il est vrai que des esprits à courte vue pourront objecter à Vacher de Lapouge que, malgré cette louable préoccupation de concilier ses ingénieux procédés de refonte de l'humanité avec les exigences de la pitié,

(1) *Les Sélections sociales*, chapitre xv, p. 470, et *Revue d'anthropologie*, 1888, p. 188 et sqq.

qui lui fait condamner la suppression violente des faibles, des dégénérés, et, en général, de tous ceux dont notre instinct charitable nous commande d'assurer la préservation, il parvient pratiquement au même but en usant d'un moyen détourné. A ces éléments déclarés inutilisables il supprime en effet la possibilité de laisser une descendance puisqu'il nous conseille d'encourager chez eux ce goût de la stérilité volontaire que le Christianisme et la morale courante s'accordent à flétrir comme un crime honteux ? En réalité, cette objection dénoterait une incompréhension totale de la *Philosophie de l'inégalité ethnique*, car, en se posant comme contempteur des règles les plus élémentaires de la morale, de Lapouge, comme Gobineau, reste parfaitement logique avec lui-même. Rappelons-nous en effet que le système philosophique qui professe l'inégalité originelle des hommes repose sur une base complètement opposée à la conception courante, inspiratrice de la plupart des doctrines philosophiques, religieuses, morales, et du Christianisme, en particulier, lesquelles postulent l'égalité native de tous les hommes et se proposent comme idéal constant de rétablir la fraternité universelle primitive. Or, pour Vacher de Lapouge, comme pour Gobineau, cette tendance, si elle est généreuse, est assurément fausse, parce que contre nature. *L'Essai* concevait déjà l'humanité organisée suivant un plan fondamental de hiérarchie ethnique auquel correspondait une hiérarchie sociale déterminée ; cette inégalité et cette prééminence absolue d'une race sur les autres était conforme à la nature des choses, et c'est pour avoir voulu l'abolir, que le monde courait à sa perte. Mais voici que le sélectionnisme scientifique lui offrait le moyen de réparer son erreur ; peu importe donc les méthodes préconisées pour arriver à cette fin désirable,

désormais le devoir le plus précieux qui incombe à tout être vivant n'est-il pas ce devoir envers l'espèce que la nouvelle morale met à la place suprême, là où celle du Christianisme place les devoirs envers Dieu, et dont l'accomplissement ne doit comporter aucun sacrifice aux préjugés de la morale vulgaire et de l'esprit des lois ?

Ainsi, cette progressive dégénérescence de l'humanité que l'*Essai* avait dénoncée comme un fait irrécusable, Vacher de Lapouge découvrait enfin le moyen d'enrayer sa marche redoutable et de convertir, pour un temps du moins, ce mouvement de chute en un mouvement de progrès vers une régénération possible. Les hommes de sang pur, les Aryens authentiques, disséminés de par le monde, voici que la science parvenait à nous indiquer la façon de les grouper et d'accroître leur nombre, tout en évitant qu'ils se contaminent à nouveau, en sorte qu'ils devenaient capables d'opérer cette régénération vainement souhaitée par Gobineau. A l'humanité fourvoyée, la sélection systématique apportait le salut, « le seul moyen possible d'échapper à la médiocrité prochaine et à la déchéance finale »... Avec elle des horizons insoupçonnés s'ouvraient devant le monde et « les chances de succès offertes au peuple qui saurait l'utiliser contre ses concurrents étaient trop tentantes pour ne pas entraîner des efforts dont l'idée même entre avec difficulté dans nos esprits ! La clef qui ouvre les portes de l'avenir est jetée dans le champ clos. Qui saura s'en emparer, s'en servir ? ».

Cet appel ne pouvait demeurer sans écho et la plupart des peuples d'Europe qui sentaient encore couler dans leurs veines quelques gouttes de sang arian, ne devaient pas manquer, dans un sursaut de vouloir vivre, de favoriser les centres d'études d'anthroposociologie propres à leur enseigner les lois biologiques auxquelles

il fallait se soumettre pour ne pas disparaître ; « sauf en France et dans les pays latins, le sélectionnisme est appliqué dans la plupart des pays d'Europe » déclarait, en 1933, M. Vacher de Lapouge (1).

De fait, en 1907, Warren C. Kincaid qui visitait les contrées baltiques, après avoir constaté l'admiration et la foi de ces nordiques pour l'œuvre de Gobineau, voyait son impression confirmée par le témoignage du professeur Luus, de l'Université de Dorpat, qui dénonçait l'influence sensible de Gobineau en Esthonie, depuis le début du siècle. En Finlande, l'influence de l'*Essai*, il y a vingt-cinq ans, se traduit aujourd'hui par la propagation des principes de l'eugénique et de la génétique dont les professeurs Karlo Hilden et Harry Federley sont les leaders. Au Danemark, des savants qui se proclament disciples de Gobineau s'inspirent de l'anthroposociologie et leur nombre augmente constamment, comme leur influence, au point de vue social, se fait de plus en plus sentir. En Norvège, une commission d'eugénique a été créée et un laboratoire où le docteur Mjôn, entouré de médecins et de savants, s'efforce de conserver ou de recréer la pureté racique de ces descendants de Vikings. En Suède enfin, au dire de Lundborg, Gobineau fut celui qui éveilla dans cette nation la soif de connaître davantage la génétique et l'eugénique ; dès 1898, à l'Université d'Uppsala, Lundborg travaillait à ces questions, et, en 1917, le Roi et le Parlement lui confiaient la direction de l'Institut de biologie racique récemment fondé. Quant à l'Amérique, les lois de l'eugénisme et de la génétique y sont enseignées aujourd'hui dans de nombreux centres d'études ; l'Institut des relations familiales, la commis-

(1) Article de Guy Laborde : Un maître français de Hitler : Vacher de Lapouge. (*Le Temps*, 16 décembre 1933.)

sion d'étude de l'Immigration vulgarisent ces sciences en les mettant à la portée du public. En 1916, paraissait le fameux livre de Grant, préfacé par Osborne, *le Déclin de la grande race* ; Madison Grant s'attachait à signaler, entre autres, le danger que présentait l'immigration sans cesse croissante qui submergeait de plus en plus la population américaine indigène et il proposait des mesures sévères concernant la limitation numérique, ainsi que la sélection la plus rigoureuse des immigrants. Ceci ne suffisait pas cependant à empêcher le développement du mal ; pour mener à bien l'œuvre de guérison, l'emploi de la sélection systématique demeurerait indispensable. Le remède a été trouvé, proclamait Grant, et pourrait être rapidement et efficacement appliqué ; l'homme a le choix entre deux méthodes d'amélioration de la race : il peut multiplier les meilleurs ou éliminer les inférieurs ; et si, dans les conditions sociales modernes, la première méthode reste difficile à appliquer, la seconde, qui consiste à éliminer les éléments indésirables de la nation en leur enlevant le pouvoir de contribuer à la procréation des générations futures, demeure la plus efficace pour nous débarrasser en un siècle des indésirables ; cette méthode a d'ailleurs l'avantage d'arriver au même résultat que la sélection positive car « le résidu inutilisable une fois éliminé avec la grande somme de crime, de misère, d'alcoolisme et de faiblesse d'esprit qu'il comporte, il serait facile d'envisager l'opportunité de nouvelles restrictions à la perpétuation des types restants, les moins désirables ; en agissant ainsi progressivement l'humanité serait à même de devenir assez intelligente pour choisir délibérément les lignées les plus vitales et les mieux douées pour perpétuer la race ». De son côté Lothrop Stoddard publiait coup sur coup : *les Réalités raciques en Europe, la Révolte contre la civilisation,*

l'Assaut des hommes de couleur contre la suprématie blanche, toutes œuvres qui dénotent l'influence indirecte mais certaine de Gobineau.

Bref, en Amérique, comme en Scandinavie et dans les pays baltes, des savants, et non les moindres, intimement convaincus de la véracité de la philosophie de *l'Essai*, se préoccupaient de réserver à leurs compatriotes le bénéfice des récentes découvertes de l'anthroposociologie. Relevant le défi lancé par de Lapouge, la plupart des peuples nordiques s'efforçaient de profiter des leçons qui leur étaient offertes afin d'échapper à la décrépitude menaçante et de s'assurer un avenir meilleur. Désir assurément légitime et même louable. Cependant, pour un peuple ainsi parvenu à « s'aryaniser » de nouveau, l'occasion n'était-elle pas bien tentante de faire état de sa supériorité reconquise pour prétendre à la suprématie vis-à-vis de concurrents moins favorisés ? Tôt ou tard le cas devait fatalement se produire et c'est ici qu'il convient d'aborder dans toute sa complexité le problème de la responsabilité du système gobiniste dans l'élaboration de l'impérialisme allemand actuel.

CHAPITRE II

LE GERMANISME DE GOBINEAU ET LA JUSTIFICATION DU PANGERMANISME ALLEMAND

SOMMAIRE

La philosophie gobiniste offrait l'avantage de légitimer les ambitions du germanisme au moyen d'arguments soi-disant scientifiques, au nom d'une loi de nature.

Partant donc de la conception gobiniste, les pangermanistes contemporains tels que Wilser et Woltmann s'efforcent déjà d'étayer leurs théories sur des motifs ethniques en professant la supériorité de la race germanique.

La difficulté : Le germanisme de Gobineau est purement rétrospectif ; pour lui le mélange est de nos jours universellement répandu ; en conséquence, la race germanique n'existe plus que réduite à un petit nombre de représentants, disséminés un peu partout, et aucune nation n'a le droit de se proclamer germano-aryenne.

Première tentative de solution : Chamberlain qui a bien vu que la doctrine gobiniste, non corrigée, excluait toute application pratique de considération de races, a tenté de travestir la notion traditionnelle de race qu'il définit comme un produit

d'élevage, une manière d'être qui peut s'acquérir aisément, certaines conditions étant données. Par cette audacieuse trouvaille, il croit pouvoir indiquer à l'Allemagne les moyens pratiques d'acquérir la prérogative à laquelle elle aspire. Malheureusement rien ne garantit l'exactitude de cette nouvelle conception.

Deuxième tentative de solution : Empruntant à l'idée de Chamberlain quant à la nécessité de découvrir un nouveau procédé de constitution de la race, Hitler adoptait la sélection systématique, préconisée par de Lapouge. Cette méthode avait l'avantage d'être rigoureusement scientifique ; en apparence les obstacles qui s'opposaient à ce que le pangermanisme contemporain exploite à son service la philosophie gobiniste paraissent donc surmontés... désormais la nation allemande, en réussissant à redevenir aryenne pouvait légitimer son désir de domination et d'hégémonie ; mais :

Il faut pour cela que l'Allemagne puisse établir sur son sol la présence de quelques éléments germains ? Or, si Hitler pose ce fait comme acquis, Gobineau lui a formellement dénié cette liberté.

D'après Gobineau, ce serait l'Angleterre qui pourrait se targuer de ce privilège. L'Allemagne au contraire aurait conservé bien peu de débris de l'essence germanique ; une déclaration du comte à la fin de sa vie et, entre autres, le témoignage de sa propre fille, confirment ces affirmations de l'*Essai*. — *Remarque :* Gobineau n'a pas professé davantage l'antisémitisme hitlérien. Il se montre sympathique dans l'*Essai* à l'action des Sémites ; il admire les qualités de la race juive ; d'ailleurs, pour lui, les Juifs ne sont plus de purs Sémites et au cours de sa carrière, il témoigna toujours de la bienveillance à leur égard...

Conclusion. — *Le problème n'est pas résolu, le racisme hitlérien ne peut se réclamer de Gobineau*, ce qui a pu faire croire que Gobineau était responsable d'Hitler. L'étude impartiale des textes prouve cependant le contraire, et les Allemands, bien renseignés, reconnaissent eux-mêmes la vérité. Entre toutes les nations, l'Allemagne se trouve au contraire celle à qui Gobineau reconnaît le moins de titres à revendiquer l'hégémonie au nom de l'Aryanisme.

S'il est une nation dont la philosophie gobiniste devait éveiller de prime abord la curiosité bienveillante, c'est évidemment l'Allemagne où, depuis trois siècles, les pangermanistes s'épuisaient à découvrir des raisons plausibles pour justifier leur théorie : n'offrait-elle pas, en effet, à ce pays une occasion exceptionnelle de légitimer ses ambitions puisque ce n'était rien moins qu'en vertu même d'une loi de nature qu'elle réclamait pour les Germains la priorité dans le monde ? Aussi, à l'égard d'une doctrine qui survenait pour elle avec tant d'à propos, l'Allemagne ne pouvait conserver longtemps des intentions désintéressées (1). Après les familiers de Bayreuth, et pour des motifs bien différents, les apôtres du pangermanisme, à leur tour, se tournaient vers Gobineau, avides d'exploiter à leur guise ces nouveaux arguments en leur faveur, en même temps que soucieux de se donner à eux-mêmes et aux autres l'illusion d'apporter enfin des raisons scientifiques à l'appui de leurs revendications. Pour employer l'expression d'Andler, *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* allait devenir en somme « le bréviaire français » des philosophes contemporains du pangermanisme.

Il semble bien d'ailleurs que cette prétendue découverte d'une race aryenne, supposée seule douée du génie civilisateur, ait immédiatement attiré l'attention des Allemands, aussitôt préoccupés de prouver l'identité de leur propre race avec cette race merveilleuse. La substitution du terme « indo-germain » au terme « indo-européen » est particulièrement symptomatique à ce

(1) Dès qu'ils ont connu *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, observe Robert Dreyfus, les chauvins du pangermanisme « se sont jetés sur ce livre pour le dévorer comme un plat à leur convenance ».

sujet. A partir de 1830, en effet, les philologues allemands qualifièrent les idiomes dont Bopp venait d'établir définitivement la parenté « d'indo-germaniques » ; et cette dénomination fut désormais employée dans ce pays à la place du terme plus compréhensif « d'indo-européens ». Quelque trente ans après, Geiger essayait de prouver que la patrie des indo-européens était le centre et l'ouest de l'Allemagne ; et, en 1883, inspiré toujours par son patriotisme exagéré, von Lœher, dans un travail publié dans « les comptes rendus » de l'Académie de Munich, reprenait la théorie de Geiger en faisant de l'Allemagne le foyer de la race indo-européenne. Ces quelques constatations qui dénotent chez les pangermanistes contemporains le désir de rechercher de nouveaux motifs d'appuyer leur croyance en la supériorité allemande des motifs ethniques, de préférence aux motifs d'ordre religieux et moral allégués jusqu'ici, achèvent de nous expliquer que, pour les raisons précédemment indiquées, la philosophie gobiniste ait reçu en Allemagne un accueil plus chaleureux que partout ailleurs.

A vrai dire, il est assez difficile de préciser davantage comment s'est opéré, chez nos voisins de l'Est, le passage du pangermanisme idéaliste au pangermanisme raciste, car ceux qui l'ont accompli, et principalement Wilser et Woltmann, n'ont pas laissé d'écrits susceptibles de nous renseigner sur l'évolution de leur pensée à cet endroit ; seule la correspondance échangée entre eux et Vacher de Lapouge pourrait nous éclairer à ce sujet, mais elle n'a pas été publiée. Nous devons nous contenter d'avoir appris de source sûre (1) que, dès le commencement de notre siècle, les doctrines de l'anthroposociologie

(1) C'est de M. Vacher de Lapouge lui-même, en effet, que nous tenons ces renseignements.

et la philosophie gobiniste avaient pénétré en Allemagne où leur influence n'allait pas tarder à se faire nettement sentir. Reportons-nous, en effet, aux leçons de Wilser ; nous l'entendons affirmer que les hommes blonds, les Aryens descendus de Scandinavie, sont seuls éminents et, en conséquence, s'emploient au cours des siècles, en triomphant toujours des races inférieures, à donner naissance aux différentes civilisations qui ne pourraient exister sans leur concours. Dans ces luttes entre races il est à remarquer, poursuit le philologue allemand, que la victoire demeure toujours à la race septentrionale, restée la plus pure, c'est-à-dire la plus récemment détachée du tronc aryen ; or, cette race qui vient du Nord, c'est aujourd'hui la race germanique, à qui échoit la domination du monde.

Toujours soucieux d'établir la supériorité de la race allemande, Ludwig Woltmann, que Schemann a considéré comme le véritable successeur de Gobineau, s'efforce à son tour dans son anthropologie politique de définir les caractères d'un peuple de maîtres : pour lui, évidemment, ces caractères tiennent à la race ; et cette race n'est autre que celle de ces beaux dolicho-blonds, les Aryens par excellence, de sorte que l'on peut affirmer de tous les peuples que la quantité de race blonde qu'ils contiennent, décide de leur valeur civilisatrice. D'autre part, poursuit Woltmann, l'histoire démontre clairement que le peuple blond le mieux conservé dans sa fraîcheur de sang, le plus capable de commander, est le peuple germanique ; par suite, on peut en déduire que les peuples modernes valent à proportion de ce qu'ils conservent de sang germanique. La race germanique est ainsi appelée à étreindre la Terre de sa domination, à exploiter les trésors de la nature et les forces physiques de l'homme, à faire des races passives de simples organes subalternes dans

l'évolution de sa culture. Il est vrai que pour Woltmann, comme pour Wilser d'ailleurs, et à supposer que la race germanique bénéficie réellement des prérogatives qu'il lui attribue, il reste à démontrer que cette noble race existe encore quelque part à l'état pur et que l'Allemagne représente précisément le pays où ses derniers représentants se sont concentrés. Or Woltmann se contente d'avancer que, dans cette lutte pour la maîtrise du globe qui s'établit entre les différents peuples germains, si la grandeur d'un peuple se mesure à la quantité des conditions défavorables qu'il a su vaincre, nul doute que la grande nation au monde ne soit l'Allemagne ; mais c'est là en somme une considération accessoire qui ne prouve rien en faveur de la race plus spécifiquement germane à laquelle appartiendrait le peuple allemand. En vérité, Woltmann n'a pas démontré du tout ce qu'il s'agissait précisément d'établir avant toutes choses ; et, ce faisant, il s'est heurté, sans la résoudre, à la difficulté essentielle que rencontreront tous les pangermanistes allemands soucieux de légitimer leurs visées impérialistes au nom d'un privilège de race ; car, si la race germano-aryenne représentait pour Gobineau la race supérieure, celui-ci a-t-il jamais reconnu au peuple allemand le droit de s'identifier à elle, ou lui a-t-il laissé, du moins, quelques possibilités d'y parvenir ? Tel est le point délicat que nous devons éclaircir si nous voulons déterminer en toute connaissance de cause la part d'influence qu'il convient d'attribuer à la philosophie gobiniste sur le pangermanisme allemand contemporain.

Assurément, l'auteur de *l'Essai* a chanté la mission des Germains dans le monde ; cependant nous sommes bien obligés de constater que, tout en glorifiant le Germain dans le passé, il lui refuse obstinément toute possibilité de jouer un rôle dans l'avenir, pour la bonne raison que

« la dernière alluvion germane » s'est épuisée avec les invasions des premiers siècles de notre ère. A peine consent-il à reconnaître qu'un nombre infime d'éléments de la race noble se rencontre parfois disséminé çà et là à travers le monde : « Des débris ariens plus ou moins bien conservés, lisons-nous dans l'*Essai*, se trouvent encore sur toutes les lignes suivies par les races germaniques. De même qu'on peut en remarquer de très petits vestiges en Espagne, en Italie, en Suisse, partout où la configuration du sol a favorisé la formation et la conservation de ces dépôts, de même encore il s'en trouve dans le Tyrol, la Transylvanie, dans les montagnes de l'Albanie, dans le Caucase, dans l'Hindou-Kouch, et jusqu'au fond des vallées hautes les plus orientales du Thibet. Il serait même imprudent d'affirmer qu'on ne pourrait en découvrir quelques-uns dans la haute Asie. Mais ce sont des spécimens fortement oblitérés déjà, pour la plupart impuissans, à peine perceptibles, et qui n'échappent à une disparition pour ainsi dire immédiate que grâce à l'inaction dans laquelle ils se maintiennent, qui les défend heureusement de tout contact » (1). Et, quant à l'agglomération approximative où se trouvent concentrés en nombre plus considérable les derniers éléments ariens, c'est dans le contour qu'embrasserait une ligne idéale partant de Tornéo, enfermant le Danemark, le Hanovre, l'Alsace-Lorraine, la France du nord de la Seine, l'Angleterre et l'Irlande, que Gobineau nous invite à contempler les dernières épaves de l'élément arien « luttant avec désavantage contre le triomphe infailible de la confusion romaine » (2).

Comment, par conséquent, utiliser au service du

(1) *Essai*, livre sixième, chapitre VI, p. 491-492 (note).

(2) *Idem*, p. 491.

pangermanisme actuel, le pangermanisme purement rétrospectif de Gobineau ? Comment extraire de ce pessimisme irréductible concernant l'avenir de la race aryenne, pessimisme qui s'accorde pleinement d'ailleurs avec l'opinion des ethnographes les plus autorisés de notre temps, une justification du racisme hitlérien ? Il fallait de toute nécessité, comme le remarque M. Robert Dreyfus, « étirer sur dix siècles au moins la « Weltanschauung » germanisante et morose de l'inventeur de l'aryanisme et émailler de riants espoirs son implacable pronostic sur l'agonie de la race condamnée ». Mais par quels procédés opérer cette audacieuse métamorphose ? M. Houston Stewart Chamberlain, le premier, allait tenter une solution du problème :

Comme tous les pangermanistes clairvoyants, l'auteur de *la Genèse du XIX^e siècle* n'avait pas manqué d'apercevoir l'inconséquence qu'il commettrait à se réclamer des idées gobinistes : « La doctrine gobiniste, écrit-il fort justement, exclut toute application pratique des considérations de race » ; et il ajoute avec perspicacité : « c'est précisément pourquoi elle est remise aujourd'hui en honneur par des gens qui ne veulent pas entendre parler de ces considérations ; et c'est pourquoi aussi ces gens m'étiquettent disciple de Gobineau, apôtre de Gobineau, ou bien encore, s'ils présument beaucoup de la crédulité de leur public, copiste et démarqueur du célèbre *Essai* ! » Chamberlain qui fut peut-être plus avisé que certains le prétendent, proteste donc avec véhémence contre la prétendue filiation de sa doctrine par rapport à celle de l'*Essai* : « Il n'y a de fait, entre Gobineau et moi, communauté ni du point de départ, ni du but, remarque-t-il, ... et point n'est besoin de démontrer qu'il ne saurait y avoir de rapports génétiques entre les inductions tentées dans l'un et l'autre système, alors même

qu'elles coïncideraient par fortune en quelques détails ! » De fait, Chamberlain a très bien vu qu'en admettant le postulat de Gobineau, « il n'existe qu'une seule race noble sortie des mains du Créateur, qui, par suite de son mélange avec les autres races inférieures, est aujourd'hui dégénérée », il lui était impossible de rêver pour une nation quelconque, et pour l'Allemagne en particulier, des destinées grandioses au nom d'un privilège de race totalement aboli. Or cette solution évidemment n'était pas dans ses vues, et nous devons lui savoir gré de sa franchise à déclarer que si telle est la conclusion pessimiste qui découle logiquement des prémisses de la théorie de l'*Essai*, le mieux à faire est de supprimer une fois pour toutes ces postulats en prenant le parti de tourner le dos pour jamais « à l'oiseuse question des origines ». D'ailleurs, ces prémisses, qui nous autorise à les poser ? Avons-nous jamais eu part aux confidences du divin architecte ? En réalité, nous ignorons tout des premiers âges de l'humanité. Gobineau s'obstine à partir de prétendues origines, alors que la probité nous oblige à tenir ces origines pour inscrutables en l'état actuel de notre savoir... « Une théorie de la race, pour être recevable et utile, ne saurait plus s'échafauder sur la fable de Sem, Cham et Japhet, même étayée d'intuitions géniales, même complétée par d'aventureuses hypothèses, il faut qu'elle prenne pour base des connaissances approfondies et étendues en sciences naturelles... Un Gobineau ne pressent pas même l'énorme complexité du problème qu'il entreprend de résoudre si ingénument, armé d'une enfantine omniscience ! »

Pour bâtir sa conception de la race, Chamberlain prétend partir au contraire uniquement du terrain de l'observation scientifique ; et, loin de s'inféoder à telle ou telle hypothèse d'anthropologie préhistorique, il

s'efforce de nous persuader de l'objectivité de son interprétation de la race : « La seule notion de race qui m'occupe ici est celle qui se dégage des observations recueillies sur le terrain zoologique et botannique » ; en conséquence, il nous invite à l'accompagner chez les éleveurs de plantes et d'animaux ; c'est dans leurs écuries, leurs chenils, leurs serres, qu'il s'informe du sens donné par ces praticiens au mot « race », lequel désigne, pour eux, une réalité palpable, manifeste à tous les yeux, à savoir « cette intensification de certains caractères essentiels, cet accroissement de la capacité générale de production, cet ennoblement de tout l'être en quelque sorte haussé d'un cran, autant de phénomènes qui ne s'obtiennent que sous des conditions rigoureusement déterminées mais qui, ces conditions étant données, s'obtiennent sans exception, c'est-à-dire avec la sûreté d'une loi de nature ».

Par suite, la race ne tombe pas du ciel ; la race se fait, elle est un produit ; et, en méconnaissant l'importance des mélanges, les défenseurs de la race sont tombés dans l'erreur qui consiste à postuler la race pure en soi alors que la pureté de la race est une qualité qui s'obtient artificiellement ; pour l'éleveur, pureté n'est que synonyme de « ce perfectionnement porté au degré où s'accroissent en un ensemble aussi harmonieux que possible toutes les caractéristiques propres au type qu'il souhaite former, et l'on remarque que, partout où un peuple s'atteste extraordinairement créateur, partout apparaît ce phénomène observé chez les animaux et les plantes des caractères individuels intensifiés et de la capacité de production accrue ».

Ceci étant établi, notre fervent pangermaniste qui croit s'être débarrassé de « la fameuse chimère des origines... le plus grand mal de notre temps », peut désormais, sans

risquer de froisser notre probité, revendiquer pour les Allemands le titre d'héritiers des Germains (1). En effet, si la formation d'une race dépend simplement de l'existence d'une matière première de certaine qualité et de l'application d'une discipline raciale analogue à celle que pratique en petit l'élevage, un peuple, loin d'être régi par ses origines lointaines, devient constamment libre de créer sa propre race ; et Chamberlain d'insister particulièrement sur le rôle actif dévolu à la nation lorsqu'il s'agit de la formation de la race. N'est-ce pas la nation qui, « en tant qu'édifice politique, crée les conditions nécessaires à la vie des races, ou du moins fournit à leur activité le moyen d'atteindre le degré le plus intense et le plus individuel ; la nation, facteur presque toujours du mélange de sang à opérer et de l'endogénie subséquente qui en garantit les effets, est appelée à jouer un rôle décisif ; et, bien loin que la formation de la race devienne moins intense dans la nation, elle le devient nécessairement chaque jour davantage, car, plus longtemps un certain complexe de pays demeure uni politiquement, plus intime sera son unité physiologique, plus rapide et plus complète l'absorption des éléments étrangers ; le solide lien national consolide le lien du sang et incite à le resserrer toujours plus étroitement ». En somme la nation garantit à la race la possibilité de s'épanouir et le magnifique essor de l'Allemagne au XIX^e siècle nous démontre suffisamment comment s'est affirmée la réalité d'une race engendrée par l'organisme d'une nation !

(1) Ces Germains que Chamberlain tient pour « les réels artisans de notre civilisation et de notre culture, les héritiers légitimes du patrimoine hellénique et romain, les dépositaires qualifiés de la révélation chrétienne ». Bref... les régénérateurs de cette humanité destituée de race et de nationalité que constituait le chaos ethnique du Bas-Empire.

Ainsi, la tâche désavouée par les conclusions de Gobineau, Chamberlain prétend s'en être chargé. Ce dernier s'était proposé de glorifier le peuple allemand non plus au nom de raisons idéologiques plus ou moins vagues, mais au nom de ces raisons ethniques que le XIX^e siècle avait mises à la mode. Or, la philosophie gobiniste en postulant la pureté et la noblesse originelle des races, et en professant qu'en se mélangeant au cours de l'histoire elles deviennent à chaque mélange irrévocablement moins pures et moins nobles, aboutissait à un pessimisme fatal, évidemment impropre à favoriser tout impérialisme désireux de se réclamer d'une supériorité racique quelconque. Ceux qui tiennent à admettre une influence possible de Gobineau sur Chamberlain doivent donc l'entendre uniquement en ce sens que Chamberlain ne s'est inspiré de l'*Essai* que pour y puiser son désir de renverser la conception gobiniste de la race, afin d'être libre de professer au sujet de la pureté ethnique de l'Allemagne moderne précisément le contraire de ce qui résulte des affirmations de l'*Essai*. N'est-ce pas d'ailleurs l'idée qu'a voulu exprimer l'écrivain allemand Fritz Friedrich lorsqu'il soutient « que le chant triomphal de Chamberlain sur la maîtrise germanique et le mélancolique *Requiem* de Gobineau sur la mort de la maîtrise aryanne ne sont point semblables mais s'identifient dans les profondeurs comme l'étoile du matin et l'étoile du soir ? » Chamberlain eut le mérite d'apercevoir la difficulté qu'il y avait pour la philosophie pangermaniste à se réclamer de la thèse aryaniste, difficulté dont ses prédécesseurs n'avaient point paru avoir conscience. Cette difficulté, il a cru pouvoir la résoudre en n'hésitant pas à travestir la notion traditionnelle de race, définie comme une manière d'être qui peut s'acquérir aisément, certaines conditions étant données. Par cette audacieuse

trouvaille, Chamberlain, historien pragmatiste au service de l'Allemagne, parvenait à lui restituer la prérogative à laquelle elle aspirait, ou plus exactement il lui indiquait les moyens pratiques de l'acquérir en lui permettant d'être en mesure, lorsqu'elle le désirerait, de transformer l'Allemand moderne en Aryen pur sang. La solution évidemment était habile ; malgré tout, rien ne garantissait l'exactitude de cette nouvelle notion de la race, en apparence bien paradoxale. Chamberlain lui-même se qualifiait de dilettante et ne se targuait nullement de la valeur scientifique de ses vues particulières. Il suffisait d'ailleurs d'examiner avec un peu d'attention ses théories pour en apercevoir immédiatement les faiblesses et les contradictions : Cette matière première dont la présence est nécessaire à la formation de toute race noble et qui ne se retrouve pas dans toutes les variétés, d'où provient-elle en définitive ? Chamberlain avoue lui-même qu'il l'ignore ; il lui suffit de constater son existence, mais, si l'on ne se contente pas de cet aveu, et que l'on s'emploie à rechercher la cause de son existence, on est nécessairement amené à adopter l'idée d'une création particulière, de tout temps distincte des autres et incarnant un type supérieur, ce qui revient, en somme, au dogme gobiniste.

En vérité, une autre solution de la difficulté avait été proposée déjà par de Lapouge qui, pour reconstituer la race aryenne, préconisait également l'usage d'une discipline appropriée agissant sur les éléments reconnus comme particulièrement aptes à cet usage. Ce correctif désiré, apporté au pessimisme de la philosophie gobiniste, avait du moins l'avantage d'être scientifique, comme nous l'avons remarqué précédemment ; et par suite, rien ne s'opposait à ce que l'Allemagne qui, malgré le mélange universel, se croyait assurée de détenir en quantité

suffisante quelques précieux restes de la race germaine, ne l'adopte avec non moins d'enthousiasme que la plupart des nations nordiques dont nous avons parlé.

Si nous examinons en effet la doctrine philosophique du mouvement national-socialiste exposée dans *Mein Kampf*, nous constatons qu'elle n'est que la réaffirmation de la doctrine gobiniste enrichie des procédés scientifiques recommandés par Vacher de Lapouge et entremêlée, çà et là, de quelques vues empruntées à Chamberlain. La thèse de la supériorité de la race aryenne, facteur indispensable de civilisation, et de sa dégénérescence par suite de l'immixtion du sang étranger, est en effet reprise et exposée par Hitler d'une façon absolument conforme au fond de la pensée gobiniste et, parfois même, à la forme que l'auteur de *l'Essai* lui a donnée :

« Tout ce que nous avons aujourd'hui devant nous de civilisation humaine, de produits de l'art, de la science et de la technique, est presque exclusivement le fruit de l'activité créatrice des Aryens, lisons-nous dans *Mein Kampf* ; ce fait permet de conclure par réciprocité, et non sans raison, qu'ils ont été seuls les fondateurs d'une humanité supérieure et par suite qu'ils représentent le type primitif de ce que nous entendons sous le nom « d'homme ». L'Aryen est le Prométhée de l'humanité ; l'étincelle divine du génie a de tous temps jailli de son front lumineux ; il a toujours allumé à nouveau ce feu qui, sous la forme de la connaissance, éclairait la nuit recouvrant les mystères obstinément muets et montrait à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivants sur cette terre. Si on le faisait disparaître, une profonde obscurité descendrait sur la terre ; en quelques siècles la civilisation humaine s'évanouirait et le monde deviendrait un désert. L'Aryen a établi les fondations et le gros œuvre de toutes les

créations humaines et seuls, leur aspect et leur coloration ont dépendu des caractères particuliers des différents peuples... Si l'on examine les différents peuples, on constate qu'en fait, presque partout, on a affaire non pas à des peuples qui ont primitivement fondé la civilisation, mais presque toujours à des peuples qui en ont reçu le dépôt. L'image qu'on peut se faire de leur évolution est la suivante :

« Des peuples aryens dont l'effectif est d'une faiblesse vraiment ridicule soumettent des peuples étrangers ; et, sollicités par les conditions de vie que leur présente la nouvelle contrée, ou profitant aussi de l'abondance de la main-d'œuvre que leur fournissent des hommes de race inférieure (1), ils développent alors les facultés intellectuelles et organisatrices qui sommeillaient en eux. En quelques millénaires ou même quelques siècles, ils mettent sur pied des civilisations qui, primitivement, portent des traits répondant complètement à leur façon d'être et adaptés aux propriétés particulières du sol et à l'esprit des hommes qu'ils ont soumis. Mais enfin les

(1) Toujours à l'exemple de Gobineau, Hitler considère en effet les peuples inférieurs comme « le premier instrument technique au service d'une civilisation naissante ». « ... Sans la possibilité qui fut offerte à l'Aryen d'employer des hommes de race inférieure, déclare-t-il dans *Mein Kampf*, l'Aryen n'aurait jamais pu faire les premiers pas sur la route qui devait le conduire à la civilisation ; de même que sans le concours de quelques animaux adéquats qu'il sut domestiquer, il ne serait pas devenu maître d'une technique qui lui permet actuellement de se passer peu à peu de ces animaux... C'est ainsi que la présence d'hommes de race inférieure fut une condition primordiale pour la formation de civilisations supérieures : ils compensaient la pénurie de ressources matérielles sans lesquelles on ne peut concevoir la nécessité du progrès... »

conquérants deviennent infidèles au principe, d'abord observé, en vertu duquel ils conservaient la pureté de leur sang ; ils commencent à s'unir aux indigènes, leurs sujets, et mettent fin ainsi à leur propre existence... » Ne croirait-on pas lire une page de l'*Essai* !... et Hitler d'expliquer ainsi le phénomène de la chute des civilisations : « Le mélange des races et l'abaissement du niveau de la race conquérante sont les seules causes de la mort des anciennes civilisations, car ce ne sont pas les guerres perdues qui amènent la ruine des peuples mais la disparition de cette force de résistance qui est la propriété exclusive du sang pur... L'histoire établit avec une effroyable évidence que lorsque l'Aryen a mélangé son sang avec celui des peuples inférieurs, le résultat de ce métissage a été la ruine du peuple civilisateur... En résumé, le résultat de tout croisement de race est toujours le suivant : abaissement du niveau de la race supérieure, régression physique et intellectuelle, et, par suite, apparition d'une sorte de consommation dont les progrès sont lents mais inévitables... Ainsi sont tombées en décadence toutes les grandes civilisations du passé, simplement parce que la race primitivement créatrice mourut d'un empoisonnement du sang ! »

Nous voici donc ramenés aux constatations déprimantes de l'*Essai*. Cependant pourquoi nous désespérer puisque, grâce aux leçons de Lapouge, nous sommes maintenant en mesure de remédier à ce triste état de choses ? Hitler n'omet pas de s'en souvenir et d'en faire son profit. En conséquence, il attire notre attention sur ce fait que, malgré les apparences, l'Allemagne possède encore suffisamment d'éléments germaniques conservés dans leur pureté primitive, car si le peuple allemand n'a plus pour base une race homogène, la fusion des éléments primitifs n'aurait pas d'autre part accompli de tels progrès que

l'on puisse parler d'une race nouvelle sortie de cette fusion : « En réalité, écrit-il, les frontières ouvertes de notre patrie, le contact avec des corps politiques non allemands le long des régions frontières, surtout le fort afflux de sang étranger dans l'intérieur du Reich ne laissent pas, par son renouvellement constant, le temps d'arriver à une fusion complète. » Il s'ensuivit que les éléments ethniques restèrent juxtaposés et prirent l'habitude de vivre à côté les uns des autres sans arriver à se mêler. Aujourd'hui encore comme autrefois d'ailleurs, le peuple allemand souffre des suites de ce défaut de cohésion intime. Malgré tout, « si funeste qu'ait été l'absence d'une fusion absolue des éléments qui composaient notre race, observe l'auteur de *Mein Kampf*, et l'impossibilité où nous nous sommes par suite trouvés de former un corps de peuple homogène, n'est-il pas heureux, par contre, qu'une partie au moins de ce qu'il y a de meilleur dans notre sang soit restée pure et ait échappé à la décadence qui a frappé le reste de notre race ?... Nous savons aujourd'hui qu'un amalgame complet des éléments constitutifs du corps de notre peuple, et la cohésion qui en serait résultée, nous auraient rendus peut-être extérieurement puissants mais que le but suprême où doit tendre l'humanité nous serait demeuré inaccessible, car la seule espèce d'hommes que le destin ait visiblement choisie, pour mener l'œuvre à bonne fin, aurait été noyée dans la bouillie des races que forme un peuple unifié ». En définitive, poursuit Hitler, nous en sommes venus à considérer non pas comme un malheur mais comme un bienfait inestimable « cette absence d'un mélange intégral grâce auquel nous possédons encore aujourd'hui dans notre peuple allemand de grandes réserves d'hommes de la race germanique du Nord ». A nous maintenant de profiter de ce trésor inestimable qu'une Providence bienveillante

a voulu conserver à notre peuple. « Le peuple allemand a désormais son rôle marqué ici-bas, et celui qui parle d'une mission qui lui est dévolue sur cette terre, doit savoir qu'elle consiste uniquement à former un Etat qui considère comme son but suprême de conserver et de défendre les plus nobles éléments de notre peuple, restés inaltérés et qui sont aussi ceux de l'humanité entière. » De fait rien ne s'oppose à ce que cette précieuse réserve de la race noble ne puisse devenir, au moyen de la sélection systématique judicieusement appliquée, le point de départ d'une nouvelle floraison aryenne ! Sans doute, pour atténuer les difficultés de réalisation pratique d'une pareille entreprise, est-il encore indispensable que tous les citoyens allemands, faisant preuve d'une intelligente compréhension du rôle de l'Etat, sachent se prêter de bonne grâce aux moyens préconisés par lui pour remplir sa mission ; le chef du national-socialisme se préoccupe donc également de forger chez ses compatriotes ce qu'il nomme « une mentalité raciste » : désormais imbu du principe fondamental de l'inégalité des races et des hommes, le citoyen allemand intimement persuadé que toute culture et toute civilisation humaine sont sur ce continent indissolublement liées à l'existence de l'Aryen, se devra de considérer, dit-il, « comme un droit sacré, et en même temps, comme le plus sain des devoirs, de veiller à ce que son sang reste pur pour que la conservation de ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité rende possible un développement plus parfait de ses êtres privilégiés », de sorte que celui qui, oublieux des lois de la race, compromettrait la pureté de son sang par des unions indignes, commettrait le plus exécrable des crimes, « car il pécherait contre la volonté même du Créateur ». Dieu a voulu cette hiérarchie ethnique et cette subordination nécessaire des races inférieures. Ainsi, pénétré

de l'existence de cette loi de nature qui veut qu'en se révoltant contre sa logique inflexible l'homme prépare sa propre ruine, « l'Allemand ne pourra reconnaître le droit d'existence à une éthique quelconque quand celle-ci présente un danger pour la survie de la race qui défend une éthique plus haute » ; et il considérera, répétons-le, comme la tâche principale de l'Etat celle qui concerne la conservation et l'amélioration de la race noble, condition fondamentale de tout progrès humain.

A plusieurs reprises dans *Mein Kampf* Hitler insiste en effet sur cette conception particulière de la nature et de la raison d'être de l'Etat, conception qui paraît d'ailleurs avoir été déjà celle de Chamberlain (1) : « Nous autres nationaux-socialistes, écrit-il, nous devons faire une distinction bien tranchée entre l'Etat qui n'est qu'un contenant et la race qui en est le contenu : ce contenant n'a de raison d'être que lorsqu'il est capable de conserver et de protéger son contenu. » En d'autres termes, pour la doctrine raciste, « l'Etat n'est pas un but mais un moyen », un moyen de parvenir au but suprême qui est la conservation des représentants de la race primitive, dispensatrice de la civilisation, en l'occasion, des éléments germaniques, derniers représentants de la race aryenne.

Quant aux moyens employés par l'Etat pour remplir sa mission, ce sont, à peu de chose près, ceux que de Lapouge avait préconisés dans *les Sélections sociales* (2).

(1) Voir plus haut ce que Chamberlain nous dit du rôle dévolu à la nation touchant la formation de la race. A notre avis, c'est à ce point de vue particulier surtout que nous pourrions considérer Houston Stewart Chamberlain comme « le fondateur intellectuel du racisme hitlérien ».

(2) Voir le chapitre précédent. Consulter également l'article de Guy Laborde : « Un maître français de Hitler,

L'Etat s'efforcera de prévenir d'abord tout nouveau métissage susceptible d'anéantir le nombre déjà si infime des éléments régénérateurs futurs de la race, en proscrivant sévèrement les mariages entre Aryens et non Aryens : « Comme Allemand, ne choisis pour épouse qu'un Allemande ou une personne de sang nordique. » — « Lors du choix de ton épouse, renseigne-toi sur ses ancêtres. » — « Tu ne dois te marier que si tu es d'une hérédité saine. » C'est la sélection négative, l'élimination des sujets inutilisables, et, ces éléments inutilisables, ce sont surtout, pour Hitler, les Juifs auxquels il livre une lutte sans merci (1). La conservation des éléments

Vacher de Lapouge ». Cet article relate un entretien que Laborde eut avec le célèbre fondateur de l'anthroposociologie qui lui dit notamment : « Depuis mes publications de 1880 à 1910... le sélectionnisme a fait du chemin... Et presque tout est bon dans ce qu'a fait à ce sujet Hitler, sauf la déviation militaire... Le docteur Günther, aujourd'hui professeur d'anthropologie à l'Université de Iéna, est un de mes disciples. Puis le docteur Frick, ministre de l'intérieur. Ce qu'il a présenté en décret est la reproduction du programme de la société sélectionniste future telle que je la comprends et l'ai exposée dans mes publications. » (Article paru dans *le Temps* du 16 décembre 1933.)

(1) Le pur Juif serait en effet, pour employer l'expression de M. Robert d'Harcourt, « le paria intégral du III^e Reich ». Exclu de toute fonction publique, privé du droit de vote et de tout droit politique en général, sa vie privée même n'échappe pas au contrôle de l'Etat puisqu'il lui est interdit de contracter mariage avec une Aryenne. Il est intéressant de remarquer, néanmoins, que la dernière législation sur les Juifs fait preuve d'une certaine indulgence vis-à-vis de celui qu'elle nomme « le métis judeo-germain », c'est-à-dire, l'être « qui a 50 % de sang juif chez ses grands-parents ». Ce dernier aurait désormais droit au brevet de citoyen de l'Empire et à la carte d'électeur, en même temps qu'il

germaniques une fois assurée, c'est alors qu'interviendra la sélection positive destinée à multiplier ces mêmes éléments en favorisant consciemment et systématiquement leur fécondité : « une postérité saine est le vrai sens du mariage » ; « c'est à partir de trois ou quatre enfants que la conservation du peuple est assurée », lisons-nous textuellement dans les nouveaux commandements de la religion hitlérienne ; et Hitler de prévoir même, en vue de développer encore ce qu'il appelle : « la moëlle la plus précieuse de la race », l'établissement de colonies spéciales dont seule une pureté de race définie permettrait de faire partie : « Ainsi, dit-il, pourraient être fondées peu à peu des colonies marginales dont les colons seraient exclusivement des représentants de la race la plus pure et doués, par conséquent, des facultés les plus éminentes de cette race. Ces colonies seront pour toute la nation un précieux trésor national ; leur développement remplira de fierté et de joyeuse assurance tout membre de la communauté puisqu'elles contiendront le germe d'un heureux développement futur du peuple lui-même et aussi de l'humanité... Il appartiendra aux conceptions racistes, mises en œuvre

pourrait faire de nouveau partie, à titre de membre actif, des diverses associations du III^e Reich. Enfin il pourrait même être admis dans l'armée. Il est vrai qu'il perdrait tous ses avantages en épousant une femme de sa race, mais qu'il épouse par contre une jeune fille aryenne, et ses propres enfants, devenus « des métis quart de sang », connaîtront l'honneur d'appartenir complètement à la nation.

Ainsi, bien que la loi hitlérienne maintienne intégralement sa sévérité intransigeante à l'égard du Juif total », elle laisse malgré tout « au demi-Juif » et « au quart de Juif », la possibilité d'une réhabilitation, d'une sorte « de rédemption progressive » ! (« Le III^e Reich et les Juifs », article paru dans *l'Echo de Paris* du 14 décembre 1935.)

dans l'état raciste, de faire naître cet âge meilleur ! » (1).

En somme, le miracle que Chamberlain avait souhaité mais dont il avait maladroitement conçu la réalisation, Hitler, en usant d'une méthode rigoureusement scientifique et qui, comme telle, ne peut être contestée, se vante de le réaliser. S'inspirant des enseignements de l'Eugénisme, le maître du Nazisme n'hésite pas à entreprendre « l'aryanisation » de l'Allemagne contemporaine de façon à pouvoir, dans un avenir assez proche, légitimer au nom d'un privilège de race supérieure son désir de domination et d'hégémonie dans le monde. En apparence les obstacles qui s'opposaient à ce que le pangermanisme exploite à son service la philosophie gobiniste paraissent surmontés. Mais ne serait-ce seulement qu'en apparence ?

Pour que le pangermanisme, en effet, soit en droit d'invoquer la philosophie gobiniste, même corrigée par de Lapouge, encore faut-il que l'Allemagne se montre en mesure d'établir dès maintenant la survivance sur son sol d'une quantité suffisante d'éléments ariens. Or si Adolf Hitler, en prétextant « la bonté du Tout-Puissant »

(1) Voir, à ce sujet, un intéressant article du *Figaro* (25 avril 1936) annonçant qu'Adolf Hitler institue déjà « des séminaires de purs Aryens » destinés à fournir les dirigeants futurs de l'Allemagne hitlérienne : « Le Führer, lisons-nous, se préoccupe de pourvoir au remplacement des dirigeants actuels du parti et de constituer de nouvelles équipes pour remplacer celle-ci qui sera bientôt la vieille équipe. Cette élite de la nation allemande, pour se conformer à la doctrine raciste, sera choisie et formée un peu à la façon de la caste des Brahmes de l'Inde. Elle sera élevée dans de véritables séminaires... Les candidats à l'entrée dans l'ordre naziste seront désignés par un jury qui les jugera suivant leur aptitude physique et les services rendus par eux et leurs parents au parti naziste. Les élus recevront un entraînement spécial... »

et « le destin bienveillant », pose délibérément comme un fait acquis ce qu'il s'agirait précisément pour lui de démontrer, sommes-nous assurés qu'il puisse, en l'occurrence, se réclamer également de Gobineau ?

Relisons donc les textes de l'*Essai*. Nous constatons clairement que, d'après le comte de Gobineau, la nation qui pourrait revendiquer le privilège de posséder encore, et en plus grande proportion que les autres, les derniers débris de l'essence ariane, n'est pas l'Allemagne mais l'Angleterre. « On peut affirmer que le dernier siège de l'influence germanique... s'est transporté en Angleterre, déclare-t-il sans ambages, c'est là qu'il déploie encore avec le plus d'autorité la part qu'il a gardé de son ancienne puissance » (1).

« Dans l'ensemble de l'histoire humaine, il y a peu de situations analogues à celle des populations de la Grande-Bretagne depuis le X^e siècle jusqu'à nos jours. On a vu ailleurs des masses ariennes ou arianisées apporter leur énergie au milieu des multitudes de composition différente et les douer de puissance, en même temps qu'elles en recevaient une culture déjà grande, que leur génie se chargeait de développer dans un sens nouveau ; mais on n'a pas contemplé ces natures d'élite, concentrées en nombre supérieur sur un territoire étroit et ne recevant les immixtions de races plus perfectionnées par l'expérience, bien que subalternes par le sang, que suivant des quantités tout à fait médiocres. C'est à cette circonstance exceptionnelle que les Anglais ont dû, avec la lenteur de leur évolution sociale, la solidité de leur empire ; il n'a certes pas été le plus brillant, ni le plus humain, ni le plus noble des Etats européens, mais il est encore le plus vigoureux (2). »

(1) *Essai*, livre sixième, chapitre v, p. 456.

(2) *Idem*, p. 467.

Et plus haut, faisant allusion à la longévité plus ou moins grande des empires fondés par les invasions germanes, Gobineau énonce ce jugement catégorique : « Les Anglo-Saxons représentent, parmi tous les peuples sortis de la péninsule scandinave, le seul qui, dans les temps modernes, ait conservé une certaine portion apparente de l'essence ariane. C'est le seul qui, à proprement parler, vive encore de nos jours ! » Ainsi il serait encore temps pour l'Angleterre de tenter la réforme sélectionniste, mais, quant à l'Allemagne, rien ne nous laisse supposer qu'elle se trouve dans le même cas ; bien plus, il est assez surprenant de constater la façon cavalière dont elle est traitée dans l'*Essai* :

Dès le VIII^e siècle, s'il faut en croire l'auteur, l'élément germanique considérablement affaibli dans toute l'Allemagne « ne resta quelque peu compact que dans la Frise, la Westphalie, le Hanovre et les contrées rhénanes depuis la mer jusqu'à Bâle... ; et, bien que les invasions saxonnes et les colonisations frankes des trois ou quatre siècles qui suivirent aient un peu modifié cette situation, il n'en demeura pas moins acquis, par la suite, que la masse des nations locales se trouva à jamais dépouillée de ses principaux éléments ariens » (1). Pour différentes raisons, les populations d'Allemagne demeurèrent en définitive très peu germanisées : « Tout en porte témoignage, les institutions commerciales, les habitudes rurales, les superstitions populaires, la physionomie des dialectes, les variétés physiologiques. De même qu'il n'est pas rare de trouver dans la forêt Noire, non plus qu'aux environs de Berlin, des types parfaitement celtiques ou slaves, de même il est facile d'observer que le naturel doux et peu actif de l'Autrichien et du Bavarois n'a rien de cet esprit

(1) *Essai*, livre sixième, chapitre v, p. 449.

de feu qui animait le Frank ou le Longobard (1). » Et, en nous faisant remarquer que, dans la langue originelle des Germains, tous les mots qui se rapportent à l'écriture sont gothiques, Gobineau n'hésite pas pour expliquer l'expression allemande schreiben (écrire) qui dériverait étymologiquement du latin, à formuler nettement son opinion touchant la prétendue descendance germanique des Allemands, par cette réflexion assez inattendue : « Si l'Allemand moderne a emprunté au latin l'expression schreiben (écrire), c'est que les Allemands ne sont pas d'essence germanique ! »

Comment donc expliquer l'enthousiasme de l'Allemagne pour un homme qui porta sur elle des jugements somme toute assez dédaigneux et dont l'opinion ne se modifia point par la suite, comme le prouvent ces lignes qu'il écrivait en 1880, deux ans à peine avant sa mort : « En France, le génie germanique a été étouffé sous le nombre, l'Allemagne n'a pas été plus favorisée... Le sang vanté par Tacite n'est en Allemagne ni aussi abondant, ni aussi répandu qu'on l'a voulu croire. »

D'ailleurs ceux qui, malgré l'évidence, s'obstineraient encore à faire de notre compatriote l'initiateur du dogme de la supériorité ethnique des Allemands, peuvent-ils faire fi du témoignage de la baronne de Guldencrone, la propre fille du comte, qui pour protester contre une pareille interprétation de la pensée de son père, écrivait de Rome, le 29 décembre 1914 (2) : « Par l'expression, race germanique, mon père n'entendait nullement restreindre les qualités dont il croyait cette race douée aux nations comprises entre l'Elbe et le

(1) *Essai*, livre sixième, chapitre v, p. 450.

(2) Lettre publiée dans *le Journal*, numéro du 8 janvier 1915.

Danube, mais à toutes celles qui en sont sorties et qui se sont répandues dans l'Europe entière et le Nouveau-Monde depuis cette époque lointaine. Quant à celles qui s'y trouvent actuellement, autrement dit la nation allemande, il les considérerait comme un mélange hétérogène d'éléments inférieurs. Je le lui ai entendu dire plus de cent fois. Pour lui l'idéal de cette race, sa partie la plus noble et la mieux conservée, c'étaient les Anglo-Saxons. Ceux qui auront l'envie et le loisir de lire ses œuvres pourront s'en convaincre. L'Angleterre était l'objet de son admiration et la France actuelle ne peut lui en faire un reproche.

« Ce quiproquo s'est produit parce qu'après sa mort, des exécuteurs testamentaires mal inspirés ont cédé à une entreprise allemande la propriété de ses œuvres, à mon insu d'abord, malgré moi ensuite... Voilà la rectification que j'ai cru devoir vous adresser dès que j'en ai été instruite, dans l'intérêt de la justice et de la vérité. »

Non, nous pouvons l'affirmer maintenant en toute connaissance de cause, nulle part dans son œuvre Gobineau n'a reconnu à l'Allemagne contemporaine la prérogative d'être une nation « plus aryenne » que les autres, prérogative qu'il a cependant accordée à l'Angleterre, et, semble-t-il, bien qu'à un degré moindre, aux pays scandinaves. Ce peuple allemand, qu'il déclare « tant de fois métis », loin de découvrir dans l'*Essai* une éclatante justification de ses téméraires prétentions, ne devrait en retirer, en définitive, qu'une salutaire leçon d'humilité. Comme le fait remarquer M^{me} de Guldenchrone, cette constatation saute aux yeux de quiconque s'attache à lire jusqu'au bout l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*.

Néanmoins n'est-il pas possible d'admettre que

Gobineau, fervent admirateur des Aryens, ne soit porté à professer en revanche un violent antisémitisme ? C'est là une question un peu parallèle à la précédente mais qu'il n'est point superflu, malgré tout, de se poser et d'essayer de résoudre brièvement, de façon à reconnaître si, à un certain point de vue, Hitler ne pourrait à juste titre se réclamer de Gobineau ?

De prime abord, il est incontestable que dans la hiérarchie gobinienne, comme l'a observé Robert Dreyfus, « l'Arian prime les familles secondaires de la race blanche, autrement dit les peuples sémitiques ». Mais ceci ne veut pas dire cependant que le comte se montre nettement antipathique à l'action des Sémites ; c'est même avec une complaisance manifeste que l'*Essai* nous invite à contempler, deux mille ans avant Jésus-Christ, ces pasteurs descendus de leurs montagnes pour venir régénérer l'empire des Chamites corrompus par les alliages noirs. Dans la société chamite dégénérée ils usèrent, nous dit Gobineau, « de l'admirable instinct qui jamais n'a abandonné l'espèce ; et, donnant de loin un exemple que, plus tard, les Germains n'ont pas manqué de suivre, ils s'imposèrent l'obligation d'étayer la société vieillie et mourante à laquelle venait s'associer la jeunesse de leur sang... Leurs succès ne laissèrent rien à souhaiter ; leur règne fut plein d'éclat et leur gloire si brillante, que les collecteurs grecs d'antiquités asiatiques leur ont fait l'honneur de la fondation de l'empire d'Assyrie, dont ils n'étaient que les restaurateurs » (1).

De la souche sémitique, l'auteur de l'*Essai* détache les Sémites, fils d'Abraham, qui changèrent plusieurs fois de nom : après s'être appelés « Hébreux », ils substituèrent à ce titre trop général celui de « fils d'Israël » pour

(1) *Essai*, livre second, chapitre II, p. 252.

devenir plus tard « les Juifs ». Ces Juifs, Gobineau ne paraît pas les tenir davantage en méses-time particulière ; et comment d'ailleurs n'aurait-il pas été favorable aux prescriptions fondamentales de leur loi qui leur ordonne de ne contracter aucune alliance en dehors de leur parenté ! Aussi, le seul grief qu'il a contre eux est précisément qu'ils aient violé cette défense en acceptant maintes fois l'alliance étrangère, de sorte que « les Juifs étaient aussi souillés de l'alliage mélanien que les Chamites et les Sémites au milieu desquels ils vivaient ». C'est dire qu'ils ne pouvaient échapper à la perversion de leur race ; en cela ils encourent la réprobation de Gobineau mais, encore une fois, ils ne paraissent pas l'avoir encourue à d'autres titres. Bien au contraire, le comte ne manque jamais de magnifier, à l'occasion, l'intelligence, l'ingéniosité, la ténacité et la volonté de ces Juifs qui, suivant les circonstances, surent faire preuve des aptitudes les plus diverses et d'un remarquable esprit d'adaptation : « On les vit, lisons-nous dans une page de l'*Essai* (1), guerriers, agriculteurs, commerçants ; on les vit, sous ce gouvernement singulièrement compliqué, où la monarchie, la théocratie, le pouvoir patriarcal des chefs de famille et la puissance démocratique du peuple, représentée par les assemblées et les prophètes, s'équilibraient d'une manière bien bizarre, traverser de longs siècles de prospérité et de gloire, et vaincre, par un système d'émigration des plus intelligents, les difficultés qu'opposaient à leur expansion les limites étroites de leur domaine. Et qu'était-ce encore que ce domaine ? Les voyageurs modernes savent au prix de quels efforts savants les agronomes israélites en entretenaient la factice fécondité. Depuis que cette race

(1) *Essai*, livre premier, chapitre VI, p. 58-59.

choisie n'habite plus ses montagnes et ses plaines, le puits où buvaient les troupeaux de Jacob est comblé par les sables ; la vigne de Naboth a été envahie par le désert, tout comme l'emplacement du palais d'Achab par les ronces. Et dans ce misérable coin du monde que furent les Juifs ? Je le répète, un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre bravement, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands. »

En somme, si l'on en juge d'après ce passage, Gobineau admire sans réserve les qualités de cette race juive qu'il qualifie de « race choisie » ; et, comme l'observe encore Dreyfus, peut-être est-ce la raison qui le pousse à anoblir ces Hébreux en leur reconnaissant certaines affinités intellectuelles avec les Ariens, lorsqu'il écrit notamment : « Les premiers Hébreux dont les idées paraissent avoir eu beaucoup plus d'analogies avec celles des Ariens qu'avec celles des autres Sémites... » Au demeurant rien ne prouve d'ailleurs que les Juifs contemporains soient les descendants des premiers Hébreux ; réduits à l'état de composés métis, du fait des conversions massives au Judaïsme qui se sont produites au cours des siècles, du fait également des alliances étrangères qu'ils ont contractées, les Juifs pourraient bien en définitive avoir dans leurs veines autant de sang arien que de sang sémite. « Si un nombre restreint de Juifs de Perse se prévaut d'une origine hébraïque, remarque Gobineau, la masse descend des prosélytes... et à part l'expression du visage que leur donne leur genre de vie, leurs habitudes de pensée et la contrainte qui pèse sur eux, ce sont des Persans comme les autres citoyens, sans plus de type sinon une origine évidemment métisse dans laquelle le sang indo-européen entre pour beaucoup... de

même qu'en Arabie les individus du culte mosaïque qui existent dans l'Iran sont descendus d'ancêtres prosélytes et n'ont pas leur origine matérielle dans le sein d'Abraham. »

Voilà qui expliquerait peut-être l'attitude adoptée par Gobineau à l'égard des Juifs qu'il eut l'occasion de rencontrer au cours de sa carrière, attitude bienveillante qu'on pourrait interpréter comme une inconséquence chez le théoricien de l'aryanisme ; car Gobineau, loin de chasser les Juifs de la cité, s'est plu manifestement en leur société ; il fut entre autres l'intime du célèbre hébraïsant Frank et de sa famille, et, à ce propos, une lettre qu'il adressa à Adolphe Frank mérite tout particulièrement notre attention : « N'admirez-vous pas qu'étant ce que je suis, la divine Providence me fasse cette plaisanterie de faire ressortir le vrai sens de mes opinions en me chargeant précisément de vos coreligionnaires ; j'ai inventé pour eux une protection à Téhéran. J'ai été leur ami et leur hôte devant toute la ville qui avait la bonté de s'en étonner. Je leur ai laissé après moi un chargé d'affaires... qui n'a pas été moins leur appui que moi... Maintenant, ils crient vers moi, et j'envoie d'ici les lettres de désolation qu'ils m'adressent à sir Moses Montefiore. Auriez-vous cru cela d'un encroûté de mon espèce de qui, en le faisant bouillir à plusieurs fois, on ne pourrait tirer trois grains de libéralisme mais d'amour de la liberté et de la justice peut-être bien beaucoup. »

Cette lettre où Gobineau fait ressortir le vrai sens de ses opinions illumine le point de savoir s'il serait aujourd'hui du côté des traqueurs de Juifs, s'exclame Robert Dreyfus. On ne peut douter en effet que son amour de la liberté et de la justice ne se soit révolté des persécutions antisémites du régime hitlérien. En somme rien dans les écrits de Gobineau ni dans ses

façons de se comporter à l'égard des Juifs, toutes les fois que les circonstances l'amènèrent à prendre position à leur égard, n'autorise à penser qu'il fut un farouche antisémite et, qu'en cette matière particulière, il dénote du moins quelque communauté de vue avec Hitler.

Il est vrai que la conviction commune qui tend à rejeter sur Gobineau la responsabilité du racisme allemand contemporain s'explique en grande partie par ce que l'on sait de sa germanophilie dont il faut chercher la raison première dans son éducation et ses impressions d'enfance, et que les amitiés nouées par la suite au cours de sa carrière ne purent que fortifier. Oui, en vérité, les sympathies avouées de Gobineau pour l'Allemagne mises en regard de son mépris rancunier vis-à-vis de la France, qui s'évalent si ouvertement dans certain de ses écrits (1),

(1) Nous voulons faire allusion à un écrit de Gobineau demeuré d'ailleurs inachevé, sur « les causes de ce qui est arrivé à la France en 1870 » et publié par Schemann, où l'auteur se montre d'une sévérité outrée pour les fautes de notre pays, en même temps que d'une mauvaise foi criante à l'égard de tout ce qui pourrait militer en notre faveur. Maurice Lange, dans son bel ouvrage sur *le Comte de Gobineau*, n'a pas omis de signaler cette attitude étrange de Gobineau en la circonstance... Nous croyons bien faire en citant ici quelques extraits de son livre concernant les réflexions que lui suggère la surprenante gallophobie dont fait preuve dans cet écrit l'auteur de l'*Essai* :

« Nous ne pouvons, s'exclame-t-il, nous défendre d'un pénible étonnement devant une telle sévérité. Eh quoi ! ce sont là toutes les réflexions, ce sont tous les sentiments qu'a éveillés en Gobineau le spectacle de sa patrie luttant contre l'envahisseur ! Dans la résistance farouche opposée à la marche victorieuse des armées ennemies, dans les harangues enflammées de Gambetta, il n'a vu que rodomontades, inventions saugrenues, agitation stérile ! Cette espérance obstinée en un retour de fortune, cette crédulité populaire à de fausses nouvelles de victoire, il n'a pour elles que des sarcasmes !

permettraient de ne pas s'étonner que sa doctrine soit susceptible de procurer un jour des armes contre sa patrie. Mais les apparences induisent bien souvent en erreur, et le lecteur ignorant qui aborde l'*Essai*, sans pouvoir se défendre de songer à y découvrir une justification de l'hitlérisme, doit, s'il est impartial, renoncer bientôt à ses préventions. Non, Gobineau n'est pas responsable d'Hitler ; l'étude consciencieuse des textes nous l'a prouvé, et il est temps de réfuter cette opinion universellement répandue et soutenue même par des

De même l'organisation des compagnies de corps francs, ressource désespérée du pays vaincu : idée sublime, ricant-il, assurément très militaire, évidemment inspirée par quelques pièces de l'Ambigu et les romans américains de Gustave Aimard... Et il ne voit dans les francs-tireurs que pandours ressuscités, voleurs, criminels de toutes sortes... Il n'est pas plus tendre pour la garde mobile, ni pour les volontaires... ni pour la garde nationale qui ne cherchait que prétextes à refuser service. Et tout à l'avenant.

Encore si dans sa haine pour la République et le gouvernement de la défense nationale, il s'appliquait à opposer à leurs vices et à leurs fautes les vertus, les grandeurs, les gloires de l'ancienne France ! Mais il s'en faut de beaucoup. Le désastre de Reichshoffen a-t-il porté les Français à croire qu'il étaient trahis, Gobineau l'ironie aux lèvres, d'observer que ses compatriotes, à les entendre, sont toujours victimes de trahisons : « Ils ne sont jamais insuffisants, ni malhabiles, ils sont trahis » ; et de rappeler que Froissard déjà, lorsqu'il racontait la surprise d'une ville ou la déroute d'une armée française, avait soin de remarquer que les Français, en s'enfuyant, criaient : trahis, trahis !

Mais voici une tare encore plus odieuse : Les Français de 1870 ont bombardé Sarrebrück ville ouverte : « triste et misérable exploit » dont Gobineau n'hésite pas à conclure que : « si la fortune s'était déclarée en notre faveur, nous aurions été parcourant l'Allemagne avec nos mitrailleuses et nos obusiers, dispensant la mitraille de droite et de gauche sans l'ombre d'un scrupule... » Exploit au demeurant conforme

esprits éclairés (1) qui n'ont assurément pas pris le temps nécessaire de contrôler leurs dires, basés sur une connaissance imparfaite des idées gobinistes.

Certaines observations nous autorisent à penser d'ailleurs que, parmi les Allemands même, les mieux renseignés ne nourrissent aucunement semblable illusion. C'est ainsi que dans *Mein Kampf* Hitler, tout en empruntant la philosophie générale de l'*Essai* dont

à nos traditions militaires. On le sait bien en Allemagne où est resté si profondément « imprimé dans tous les cœurs le souvenir odieux des ravages et des ruines accumulées par Louvois dans le Palatinat », où « les ravages de guerres de l'Empire, les déprédations des généraux, l'insolence de la soldatesque, l'oppression hideuse de la police sont venus encore envenimer la plaie ».

Tels sont les propos de Gobineau six mois après le commencement de la guerre franco-allemande ; voilà les images qui le hantent dans le temps où les troupes allemandes se livrent, sur le sol français, à des ravages, à des rapines, à des exécutions trop avérées et qui ne rappellent que trop, mais à d'autres qu'à lui, les invasions antérieures, les Goths d'Alaric, les Huns d'Attila, les Alamans vaincus par Clovis, les Othons, les Impériaux de Maximilien et de Charles-Quint, ceux du prince Eugène, les Kaiserlicks de 1814 et 1815... Mais tout cela, Gobineau ne s'en souvient pas ; cela a-t-il jamais existé ailleurs que dans l'imagination française ? Et quant à cette dernière invasion dont la plus rapide enquête lui aurait permis de constater et de condamner les horreurs, avec une assurance qui déconcerte il ose affirmer que la France s'en exagère singulièrement les ravages...

Ainsi parle Gobineau avec une ignorance stupéfiante des réalités de la guerre dont il s'improvise l'historien et un parti-pris de dénigrement à l'égard de sa patrie, de bienveillance envers l'ennemi dont on trouverait difficilement un autre exemple dans notre histoire. » (LANGE : *Le Comte de Gobineau*, chapitre VII, p. 177 à 183.)

(1) Ce qui étonne plutôt, remarque judicieusement Robert Dreyfus, « c'est qu'en France des esprits très libres aient

nous avons constaté qu'il copiait presque terme pour terme certains passages, en faisant abstraction, bien entendu, de ceux qui pouvaient l'embarrasser, ne souffle pas mot de Gobineau ; et Robert Dreyfus nous fait remarquer qu'au sujet de la race, « l'hitlérisme professe, semble-t-il, deux doctrines différentes et superposées : la doctrine populaire consistant à affirmer tranquillement devant les masses « l'origine aryenne » de tout Allemand non Juif, sans risque d'être contredit par les bénéficiaires de cette discrimination et la doctrine ésotérique, à l'usage des initiés (penseurs et dirigeants du III^e Reich), qui, ne pouvant pas être dupes d'une pareille hâblerie, trouvent leur port de refuge dans le subtil futurisme de H.-S. Chamberlain ! » Fritz Friedrich enfin, l'écrivain allemand que nous avons déjà cité, fait cet aveu sincère : « Alors que Gobineau prise très haut les Anglo-Saxons... il oppose à cette appréciation remarquable un jugement singulièrement défavorable sur les Allemands qu'il range pour la pureté de race encore au-dessous des Français. Ce fait est d'habitude entièrement négligé par les admirateurs allemands de Gobineau ; ils le représentent comme s'il était un apôtre de l'Allemagne (moderne), comme s'il nous avait honorés aux dépens de ses compatriotes, comme s'il allait jusqu'à être un des

métamorphosé Gobineau en théoricien de l'orgueil raciste et du fanatisme hitlérien. Rien ne me paraît si injuste. Mais comment apaiser les accusateurs ? L'entreprise peut sembler chimérique et même très présomptueuse car ils sont légion, et il y a des instants où l'on vient à douter de sa propre conviction, en la voyant repoussée par tout le monde. Pourtant un espoir me reste : peut-être n'a-t-on pas relu depuis longtemps *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* qui ne traîne pas sur toutes les tables... Je propose d'écouter un peu « le monstre lui-même ». (*Revue de Paris*, 1^{er} octobre 1933.)

nôtres. Rien n'est si loin du Gobineau du livre des races, et la vérité oblige à ne point le dissimuler. Pour lui l'équation Allemand = Germain, qui paraît si évidente à la plupart d'entre nous, n'est pas valable » ; Friedrich déjà acquis à Chamberlain et d'avance, semble-t-il, à Hitler, ajoute M. Dreyfus, voudrait pouvoir jurer que l'essence allemande serait vraiment capable de régénérer encore le monde ; Gobineau, conclut-il, ne l'a pas cru, puisse-t-il s'être trompé ! Peut-être en effet Gobineau s'est-il trompé et sans doute le vulgaire éprouvera probablement quelque difficulté à se persuader que l'Allemagne est « la moins germanique de toutes les nations ». Mais là n'est pas la question et, quoiqu'il en soit de l'exactitude des opinions de l'auteur de *l'Essai*, nous ne nous sommes pas donnés ici à tâche de contrôler ses dires, mais simplement de préciser quels appoints ils étaient susceptibles de procurer aux pangermanistes contemporains. Or, à notre avis, Friedrich vient de déterminer très judicieusement la cause de l'erreur trop communément répandue à cet égard : c'est, en dernière analyse, la confusion des termes « germain » et « allemand », confusion généralement admise mais contre laquelle Gobineau nous a soigneusement mis en garde, qui a pu nous inciter à croire que ce dernier, théoricien de la supériorité de la race germaine ait professé implicitement à ce titre la supériorité ethnique de la nation allemande ; bien au contraire, Gobineau a dénié à l'Allemagne le droit de se proclamer « d'essence germanique » et c'est tout à fait à tort, nous avons essayé de le démontrer, que l'on a voulu lui attribuer la réputation d'apôtre du pangermanisme allemand et en particulier de précurseur du racisme hitlérien. En réalité, la seule nation qui ait adopté officiellement la conception philosophique de *l'Essai* et l'ait codifiée en un ensemble doctrinal politique, se trouve

précisément celle que Gobineau considère comme une des moins fondées à revendiquer actuellement l'hégémonie au nom de l'aryanisme. La répercussion pratique de la philosophie gobiniste en Allemagne constitue donc, somme toute, un phénomène assez inattendu et dont on ne peut raisonnablement incriminer son auteur.

CHAPITRE III

LE POSTULAT ARYANISTE DE GOBINEAU, A LA LUMIÈRE DE LA CONTROVERSE ARYENNE ACTUELLE.

SOMMAIRE

L'hypothèse gobiniste concernant l'existence d'une race aryenne, supérieure aux autres, était-elle destinée à remporter par la suite le même succès ?

Point de départ de l'aryanisme.

A) La découverte par la *philologie* de certaines similitudes entre le sanscrit, le grec, le latin, l'allemand, l'anglais et le celte... similitudes qui s'expliqueraient par la parenté de ces divers idiomes, issus d'une langue mère originelle.

(Jones, le premier à découvrir cette parenté. Incertitude quant à la langue-mère (Schlegel) (Link). — La doctrine se fixe quant à la parenté des idiomes indo-européens (Bopp), et à leur berceau primitif (Pott).

Résultat. De l'existence d'une langue mère aryenne, la philologie en induit l'existence d'un peuple père arien, et bientôt, d'une race aryenne.

B) La Bible qui faisait descendre l'humanité d'une seule famille paraissait alors confirmer cette notion.

Le succès momentané de l'hypothèse gobiniste.

L'hypothèse gobiniste avait l'avantage de concilier à son époque les découvertes de la philologie et les notions bibliques, en postulant l'existence d'une « race aryenne », branche de la famille de Japhet, douée d'une civilisation supérieure, et l'existence de cette race, en Asie Centrale.

L'évolution des notions scientifiques concernant le problème aryen.

A) *La philologie* reconnaît que la communauté de langue n'implique pas nécessairement communauté de sang ; en conséquence, de ce fait linguistique, l'existence d'une famille de langue aryenne, elle s'autorise à déduire seulement l'existence d'un peuple aryen primitif.

B) *Les découvertes scientifiques* révèlent que l'Europe était déjà peuplée des milliers d'années avant notre ère, comme l'Asie, par suite rien ne prouverait que les Aryens doivent venir nécessairement d'Asie, d'où a) *controverse quant à la patrie d'origine des Aryens.*

a) Controverse concernant la patrie originare :

Hypothèse de l'origine européenne : d'Omalius : 1864, origine européenne des Aryens et des langues aryennes. — Discussion avec Bertillon et Broca. — Pruner Bey répond aux arguments d'Omalius : d'Omalius réfute à son tour ceux de Pruner Bey, Benfey, Spiegel, Cuno, Clémence Rayer.

Hypothèse asiatique : Virchow, Hehn.

Hypothèse européenne : Pœsche, Topinard, Piètrement, Clémence Royer, Penka, Lombard.

Quelques survivances de l'hypothèse asiatique : François Lenormant, Max Müller, Ujfalvy, Quatrefages, Van den Gheyn,

Retour à l'hypothèse européenne : Zaborowski, Johanson, Harold Bender, Peter Giles, Childe, Kossina.

Conclusion. — Bien que la science tende de plus en plus à transporter le foyer aryen primitif en Europe, les hypothèses multiples et contradictoires qui se succèdent à ce sujet

ne lui permettent pas de préciser en quelle partie de l'Europe il paraît vraisemblablement se localiser.

b) Les savants de leur côté s'accordent à reconnaître que les Aryens présentent plusieurs types physiques : *d'où controverse quant au type physique de l'Aryen* :

Un seul type est aryen, les autres sont aryanisés (Pœsche, Penka, Huxley, Taylor).

Tous les types sont aryens, pas de race aryenne (Quatrefages, Virchow).

Conclusion. — Incertitude au sujet du type physique de l'Aryen ; cependant l'hypothèse de Lapouge, parce qu'elle apporte des arguments plausibles à l'appui de l'uniformité du type aryen identifié avec « homo europaeus », étant donné, d'autre part, la faveur dont elle jouit auprès de la plupart des nations nordiques, et de l'Allemagne en particulier, mérite notre attention.

Conclusion. — La science actuelle ne paraît plus reconnaître aucune valeur au postulat gobiniste, car elle tend de plus en plus à transporter le foyer aryen primitif en Europe. L'existence d'une race aryenne est contestée, et ceux qui l'admettent, tout en adoptant la Philosophie de l'Essai, identifient l'Aryen avec « l'homo europaeus » de Lapouge. Si l'hypothèse gobiniste connut une heure de succès, cette heure est passée, elle était seulement appelée à jouer, dans la controverse aryenne, le rôle de ces synthèses provisoires destinées à fixer les idées d'une époque, et qui, en tant que telles, jouissent d'un crédit universel mais temporaire.

Cette fameuse notion de l'existence d'une race aryenne supérieure aux autres, dont le comte de Gobineau crut pouvoir situer avec précision la patrie d'origine quelques milliers d'années avant notre ère, et qui trouva si facilement à s'accréditer auprès de ses contemporains, était-elle destinée à remporter par la suite le même succès ? C'est encore une question intéressante à examiner pour nous qui désirons apprécier la portée

que l'on peut reconnaître à la philosophie gobiniste. Nous allons donc remonter de nouveau à l'origine de l'aryanisme, à ces découvertes de la science philologique qui, jointes aux connaissances historiques de l'époque, appuyèrent l'hypothèse gobiniste à ses débuts ; de cette façon nous serons mieux à même de déterminer dans quelle mesure l'évolution des notions scientifiques en cette matière était susceptible de fortifier, de modifier ou d'anéantir la thèse de l'*Essai*.

Ce serait, nous l'avons dit, la découverte de certaines similitudes entre le sanscrit, le grec, le latin, l'allemand, l'anglais et le celte qui aurait servi de point de départ à l'aryanisme. Dès la fin du XVIII^e siècle, William Jones attirait déjà l'attention sur la parenté des divers idiomes indo-européens : « La langue saṁscrite, écrivait-il en 1886, est plus parfaite que le grec, plus riche que le latin. Elle témoigne, tant dans les racines verbales que dans les formations grammaticales, de rapports de parenté si étroits avec ces deux langues qu'on ne saurait admettre un simple accident pour les expliquer. Ces rapports sont tels qu'aucun philologue ne peut étudier les trois langues à la fois sans se convaincre qu'elles sortent d'une même souche qui peut-être n'existe plus. Des raisons analogues, quoique moins décisives, permettent de supposer que le gothique et le celte, tout mélangés qu'ils sont à des éléments étrangers, ont la même origine que le sanscrit. » En écrivant ces lignes, d'ailleurs, William Jones, comme le remarque Salomon Reinach, était en avance non seulement sur son époque mais sur tous les savants de la génération suivante, car tout en admettant la parenté des langues aryennes, on ne s'entendit pas immédiatement sur la langue mère des différents idiomes. Etant donné une série de termes apparentés pour désigner le même objet, on pouvait

supposer, en effet, ou bien qu'une de ces formes était primitive, ou bien qu'elles étaient toutes dérivées d'une forme primitive perdue. Ce fut à la première solution que l'on parut s'arrêter d'abord. En 1808, Friedrich Schlegel prétendit que le sanscrit était la langue mère d'où dérivait les autres et, dans son ouvrage intitulé *Langue et sagesse des Hindous*, il expliquait l'identité de langue, de mythologie et de religion des peuples indo-européens par l'hypothèse de colonies parties de l'Inde pour s'établir en Europe, où elles se seraient bientôt mêlées aux autochtones. Au contraire, en 1821, rapporte toujours Salomon Reinach dans *l'Histoire d'une controverse* (1), Link affirmait la plus haute antiquité de la langue des anciens Perses, le zend, et plaçait sur les plateaux de la Médie, de l'Arménie et de la Géorgie le berceau des langues indo-européennes. Cependant, l'année précédente, Rhode avait soutenu, comme Jones, l'existence d'une langue mère aryenne, souche commune des langues sanscrite, grecque, latine, teutonique, celtique et slave, qui aurait pris naissance sur le plateau de l'Asie Centrale ; bientôt la publication du premier volume de Bopp traitant de la « grammaire comparée du sanscrit, du zend, du grec, du latin, du lithuanien, de l'ancien slave et de l'allemand », établissait de façon solide la parenté de toutes les langues indo-européennes, tandis qu'Auguste Pott contribuait à fixer l'opinion encore hésitante sur leur lieu d'origine en faisant accepter à peu près unanimement le domaine arrosé par l'Oxus et l'Iaxarte, depuis les pentes septentrionales de l'Himalaya jusqu'à la mer Caspienne, comme la patrie de la langue initiale.

En même temps de l'étude comparative des idiomes

(1) SALOMON REINACH : *L'origine des Aryens. Histoire d'une controverse* (Paris, Leroux, 1892).

indo-européens, on s'efforçait de déduire la connaissance de la civilisation primitive des peuples qui les parlaient actuellement. Dès 1818, le Danois Rask, avait indiqué le parti que l'on pouvait tirer de ces comparaisons en vue de restituer la civilisation indo-européenne primitive, et, en utilisant ce procédé, Kuhn croyait pouvoir avancer, en 1845, étant donné la concordance des noms qui désignent la parenté, que les Indo-Européens devaient avoir eu avant leur séparation une vie familiale assez bien ordonnée, de même qu'il leur attribuait la connaissance des éléments de l'agriculture et une existence essentiellement pastorale, fait sur lequel insistait Jacob Grimm en 1848.

En somme, d'induction en induction, la philologie arrivait à établir successivement, après l'existence d'une langue mère aryenne d'origine asiatique, celle d'un peuple père aryen, considéré comme ayant créé cette langue aryenne originelle ; cette notion de formation des peuples aryens, par démembrement d'un peuple primitif originaire d'Asie, ne répondait-elle pas d'ailleurs à ce qu'enseignait la Bible sur la formation des peuples en général, ce qui était évidemment une cause de crédit puisque sur l'origine des peuples et de l'homme, on ne connaissait point alors d'autre source que les traditions bibliques ?

La Genèse nous raconte en effet qu'à la sortie de l'arche Dieu bénit Noé et ses fils et leur dit : « soyez féconds, multipliez et remplissez la terre ». Ces fils de Noé se nommaient Sem, Cham et Japhet ; et la Bible, après avoir énuméré la postérité de chacun d'eux, ajoute : « Telles sont les familles des fils de Noé, selon leurs générations dans leurs nations ; c'est d'eux que sont sorties les nations qui se sont répandues sur la terre après le déluge, et c'est par eux que fut peuplée toute la terre. » Ainsi, d'après

la Genèse, tous les peuples historiquement connus dérivait non seulement d'un seul peuple mais encore d'une seule famille. De même en 1861, Max Müller, dans sa cinquième leçon sur « la science du langage », déclarait que, d'après l'affinité des langues aryennes, « il s'ensuivait qu'avant que les ancêtres des Indiens et des Perses se fussent dirigés vers le Sud et que ceux des Grecs, des Romains, des Celtes, des Teutons et des Slaves eussent fait leur première étape vers les rivages de l'Europe, il existait un petit clan d'Aryas établis probablement sur le haut plateau de l'Asie centrale et parlant un langage qui n'était encore ni le sanscrit, ni le grec, ni l'allemand, mais qui contenait les germes de tous ces dialectes », et Max Müller de conclure : « L'étude comparée de toutes les langues aryennes nous fait remonter ainsi à une époque plus primordiale du langage alors que les premiers pères des Indiens, des Perses, des Romains, des Slaves, des Celtes et des Allemands habitaient ensemble dans le même enclos et sous le même toit ! » Désormais, à la notion d'un « peuple arien », la philologie, d'accord avec la tradition biblique, tendait donc à substituer celle d'une « race arienne » et c'est cette hypothèse, suggérée par la philologie et que la tradition religieuse ne paraissait pas infirmer, que le comte de Gobineau s'employait à la même époque à formuler nettement avec toutes les conséquences qui en découlaient :

Il a jadis existé au sein de l'espèce blanche, nous affirme l'*Essai*, une race spéciale tout à fait distincte des autres rameaux de l'espèce et supérieure à tous ; cette race est la race arienne ou plutôt ariane pour employer la terminologie exacte de l'*Essai* ; « car le nom d'Arien possède cet avantage précieux d'avoir été choisi par les tribus mêmes auxquelles il s'applique et de les suivre partout indépendamment du lieu qu'elles habitent ou ont

pu habiter ». La demeure primitive de cette race serait, selon toute vraisemblance, cette contrée que les Iraniens regarderont plus tard comme le berceau de leurs aïeux et qu'ils placeront bien loin, dans le Nord-Est, vers les sources de l'Oxus et du Iaxarte ; cette région est en effet la même que celle où trois autres peuples ariens, les Hindous, les Hellènes et les Suèves germaniques s'accorderont à découvrir la patrie de leurs glorieux ancêtres ; or, étant donné que ces quatre peuples ariens, qui depuis la séparation de « l'espèce n'ont jamais communiqué ensemble, s'accordent à placer dans le fond du nord, à l'est de l'Europe, le premier séjour de leurs familles », on ne peut, observe Gobineau, contester la valeur d'un pareil témoignage et hésiter encore à voir « dans les contrées sibériennes le séjour primitif de l'espèce blanche, alors que les nations diverses de cette race, réunies et civilisées, occupaient des demeures voisines les unes des autres, alors qu'elles n'avaient pas encore de motifs de quitter leur patrie, et de s'éparpiller pour en aller chercher une autre plus loin » ! Ce serait donc dans ces steppes du nord de l'Asie qu'auraient vécu primitivement ces Ariens doués de toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales, en possession d'ailleurs d'une civilisation avancée, comme l'attestent ces restes de circonvallations et de remparts massifs, ces ruines colossales, débris de nombreuses cités, ces travaux de mines, ces tombeaux somptueux, ces instruments d'or, d'argent et de cuivre, découverts par les Cosaques, conquérants de la Sibérie, à la fin du xvi^e siècle. Et Gobineau, pour nous convaincre de l'exactitude de cette affirmation, d'en appeler au témoignage de la Genèse (1). Bientôt cependant, cette grande famille arienne va se

(1) Voir *Essai*, t. I, livre troisième, chapitre vi, p. 521-522.

démembrer et successivement vont se détacher de la souche commune les Celtes et les Slaves, puis les Hindous, les Iraniens, les Hellènes, et enfin les Sarmates, bref tous les peuples qui parlent aujourd'hui les langues indo-européennes... Ainsi telle qu'elle se présentait, l'hypothèse gobiniste qui postulait en Asie Centrale l'existence d'une race aryenne, branche de la famille de Japhet, devait, comme nous l'avons déjà laissé entendre, trouver l'opinion favorablement disposée à son endroit car elle répondait assez bien aux conclusions qui se dégageaient des connaissances scientifiques de l'époque touchant le problème aryen, mais allait-elle être encore en droit de s'en réclamer par la suite ? Rien autorise de prime abord à l'affirmer.

Voici, en effet, que quelques années plus tard, par un revirement inattendu, Max Müller repoussait vigoureusement la notion de race, impliquée dans l'emploi qu'il avait fait auparavant du terme « Aryen » : « Je n'ai pas cessé d'affirmer, écrivait-il en 1888, que lorsque j'emploie le terme d'aryens, je n'entends ni le sang, ni les os, ni le cerveau, ni le crâne, j'entends tout simplement ceux qui parlent la langue aryenne. Il en est de même quand je parle des Hindous, des Grecs, des Romains, des Allemands, des Celtes et des Slaves, je ne fais aucune allusion aux particularités de leur anatomie. Il se peut que les Scandinaves aux yeux bleus et aux cheveux blonds aient été des conquérants ou des vaincus ; peu importe s'ils ont adopté la langue de leurs conquérants à la peau brune, ou si le contraire a eu lieu... A mon avis, l'ethnologue qui parle de race aryenne, de sang aryen, d'yeux ou de cheveux aryens se rend coupable d'un aussi grand péché que celui que commettrait un linguiste en parlant d'un dictionnaire dolichocéphalique ou d'une grammaire brachycéphalique... Les Aryens sont ceux qui

parlent les langues aryennes, quelle que soit la couleur de leur peau et de leur sang. En leur donnant le nom d'Aryens tout ce que nous affirmons à leur sujet c'est que la grammaire de leur langue est aryenne. »

Désormais le terme arien demeurait donc uniquement une expression linguistique, c'était dire qu'on n'admettait plus implicitement qu'à la communauté de langue correspondait nécessairement une communauté de sang, car on n'avait pas tardé à reconnaître qu'une pareille induction était trop hâtive ; en vérité « langue et race » sont deux notions entièrement distinctes, entre lesquelles on ne doit pas un seul instant admettre l'ombre même d'un rapprochement... » écrivait, en 1900, Havet à Salomon Reinach (1). « Trop souvent, observe encore Eugène Pittard, on a confondu la race avec la langue... La plupart des linguistes modernes s'associent aux anthropologistes pour déplorer ces erreurs... car il est sur la terre des races différentes qui parlent la même langue et il est aussi des hommes de même race qui parlent des langues différentes... Je ne veux pas donner, poursuivait-il, le trop facile exemple des nègres qui, dans les colonies françaises ou anglaises, s'expriment en français ou en anglais et devraient alors figurer en bonne justice linguistico- raciale, les uns dans les rangs des races latines, les autres dans ceux des races germaniques, le trait est un peu lourd... mais l'exemple le plus remarquable du recouvrement de la race par la langue et de l'apparente absorption de la première par la seconde nous est fourni par les Etats-Unis : ... Sur ce grand territoire cent vingt millions d'hommes arrivés de tous les points du monde, appartenant à de nombreuses races, sont venus se fondre

(1) Lettre de Havet à Salomon Reinach. *L'Anthropologie*, 1900, p. 483,

pour constituer ce type nouveau : le Yankee ; race blonde, dolichocéphale, de grande taille (race nordique) ; race blonde sous-brachycéphale, de petite taille (race orientale) ; race brune, sous-dolichocéphale, de grande taille (race atlanto-méditerranéenne), ont fourni le principal substratum humain de la grande république... Environ quatre ou cinq millions d'individus appartiennent à la première des trois races ci-dessus, près de deux millions à la seconde, une quantité presque égale à la troisième ; si un grand nombre de représentants de ces races se mélangent par des mariages et troublent ainsi les physionomies ethniques primitives, il n'en reste pas moins que, parmi les autres, une certaine quantité, portée vers la consanguinité peut garder plus ou moins intacts les caractères de la race à laquelle ils appartiennent. Mais tous parlent anglais. Cette masse humaine, extraordinairement composite quant à la race, est une quant à la langue... » (1). Ainsi s'exprimait Eugène Pittard, qui n'omettait pas d'ailleurs de nous faire remarquer que son opinion était partagée par les linguistes. De fait, dans son *Introduction linguistique à l'histoire*, Vendryès déclarait : « L'idée qui se présente à l'esprit est de mettre en rapport le langage avec la race. Mais quel que soit le rôle qu'aient joué les changements de race dans les changements de langue, on ne peut établir de lien nécessaire entre les deux notions. Il ne faut pas confondre les caractères ethniques qui ne peuvent s'acquérir qu'avec le sang, et les institutions — langue, religion, culture — qui sont des biens éminemment transmissibles, qui se prêtent et s'échangent. Nous

(1) Eugène PITTARD : *Les races et l'histoire* (collection de synthèse historique : l'Evolution de l'humanité, dirigée par Henri Berr), 1^{re} partie, chapitre III, p. 55-56-57.

voyons, en jetant un coup d'œil sur une carte linguistique de l'Europe actuelle, que sous l'uniformité d'une même langue se dissimulent des races fort mêlées... » (1), et Marcellin Boule observait, à son tour, qu'il était devenu presque de lieu commun « d'insister sur ce que la confusion des termes race, peuple, nation, langue, culture et civilisation présente d'extrêmement fâcheux. C'est véritablement à tort et à travers, s'écriait-il, qu'aujourd'hui encore, les auteurs les plus éminents, quand ils traitent de groupements humains, se servent du mot race dans un sens totalement faussé... ; il faut bien se pénétrer de cette évidence que la race représentant la continuité du type physique traduisant les affinités du sang... peut n'avoir rien de commun avec le peuple, la nationalité, la langue ou les mœurs... C'est ainsi qu'il n'y a pas une race française mais une nation française, une race aryenne, mais des langues aryennes ! (2) » N'est-ce point d'ailleurs le grand linguiste Meillet qui écrivait en 1918 : « On parle volontiers de peuples romans d'une race slave, d'un type aryen, autant d'expressions qui n'ont pas de sens précis : ou bien elles n'ajoutent rien à la notion de parenté de langues, ou bien elles y ajoutent une erreur. Il est d'expérience courante qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre une langue et la race de ceux qui la parlent... Parler d'une race aryenne est puéril ! (3) »

En somme, c'est un fait linguistique qu'il existe une famille de langues aryennes différenciées d'une seule et

(1) VENDRYES : *Le Langage, Introduction linguistique à l'Histoire* (même collection), 4^e partie, chapitre I, p. 275-276.

(2) Marcellin BOULE : *Les hommes fossiles* (Masson, Paris, 1921), chapitre IX, p. 320.

(3) A. MEILLET : *Les langues dans l'Europe nouvelle*, chapitre IV, p. 81-90 (Paris, Payot, 1918).

même langue primitive parlée à une date antérieure : « Si l'on examine les monuments les plus anciens des langues aryennes de l'Inde, de l'iranien, du grec, du latin, du celtique, du germanique et du slave, lisons-nous dans l'ouvrage de Meillet intitulé *Les langues dans l'Europe nouvelle*, on reconnaît au premier coup d'œil que ces langues sont des formes diverses prises par un seul et même idiome dont il ne subsiste aucun texte écrit, dont on ne saurait dire exactement où il a été parlé, dont on ne sait plus exactement quand il a été parlé, mais dont les ressemblances que l'on observe entre les langues du groupe supposent invinciblement l'existence. On est convenu d'appeler indo-européen cet idiome qui n'est connu que grâce aux comparaisons qu'on a pu faire entre des langues conservées. »

Dès le milieu du second millénaire avant l'ère chrétienne probablement, ces langues auraient commencé à faire irruption en Asie ; des fouilles récentes ont établi en effet que, vers le XIV^e ou XIII^e siècle avant Jésus-Christ, les chefs du royaume des Hittites, maîtres d'un empire qui lutta en Asie-Mineure contre celui des Assyriens et des Égyptiens, se servaient d'une langue dont la structure grammaticale et une partie du vocabulaire dénotent le caractère indo-européen ; à peu près à la même époque, d'autres envahisseurs de l'Égypte, les Kassites et les Mittaniens, utilisaient également un certain nombre de noms propres aryens ; d'autre part, ces mêmes langues indo-européennes, bien avant le x^e siècle avant notre ère, étaient introduites en Iran et dans le nord-ouest de l'Inde par des conquérants étrangers auxquels paraît revenir en propre le nom d'Aryens, tandis qu'elles pénétraient ensuite en Grèce, importées par les Achéens homériques et les Doriens, et, qu'à l'extrême ouest de l'Europe, une autre nation

de langue indo-européenne établissait son empire (1).

Des populations qui ont parlé ces langues sur le vaste domaine qui s'étend de l'Atlantique à l'Inde, de la Scandinavie à la Grèce et à l'Italie, nous ne savons rien ; cependant Meillet n'hésite pas à prétendre que, si l'histoire de l'avance indo-européenne a disparu, faute de documents écrits, on peut entrevoir au moins, d'après les anciens monuments qui subsistent des Grecs, des Germains ou des Slaves, le caractère de ce grand événement historique. Nous pouvons aisément imaginer ces chefs hardis, accompagnés d'hommes courageux et qui avaient l'esprit d'aventure, partir pour occuper des pays nouveaux ; le sens du mot « aryen », c'est-à-dire noble, qui est le titre qui se donnait en Perse achéménide et dans l'Inde, l'aristocratie de langue indo-européenne après l'invasion, atteste que les Aryens se considéraient comme une élite dominante en pays conquis ; ils paraissent d'ailleurs avoir fait tout leur possible pour ne pas mêler leur sang à celui des peuples assujettis, et ce fut vraisemblablement pour obéir à ce principe qu'ils se constituèrent en « classes libres », dans l'Iran, et en castes fermées, dans l'Hindoustan. Quant à la société aryenne, elle était agnatique ou patriarcale. Nomades et pasteurs, les Aryens connaissaient encore l'usage du cheval qu'ils utilisèrent pour établir leur domination ; remarquables organisateurs de sociétés humaines, le fait qu'ils parvinrent à imposer leur langue sans rencontrer nulle part d'obstacles de la part des peuples conquis dénote surtout qu'ils étaient en possession d'une civilisation supérieure, car c'est une

(1) Au sujet des Aryens historiques, signalons l'intérêt qu'on peut trouver à consulter les différents volumes de la collection de synthèse historique, *L'évolution de l'humanité*, publiée sous la direction d'Henri BERR.

loi connue en linguistique « que la contrainte ne suffit pas à déterminer un peuple à parler accessoirement puis uniquement une langue qui n'est pas la sienne, mais seulement la supériorité politique, économique ou intellectuelle qu'il subit, le prestige de la religion et de la culture qu'il adopte » ! Enfin, ces peuples ainsi définis, et dont les langues parentes se sont toutes différenciées d'une langue-mère originelle, la linguistique nous invite à les considérer comme les descendants d'un peuple-père unique ; en effet, remarque Meillet dans son *Introduction à l'Etude comparative des langues indo-européennes*, « il faut une certaine unité politique ou tout au moins une certaine unité de civilisation pour constituer une langue commune ; une langue aussi unie que celle qui est supposée par les concordances entre les langues attestées suppose donc qu'il a, durant une période de temps assez étendue, existé une nation qui présentait une certaine unité. Rien n'autorise à parler d'une race indo-européenne, mais il y a eu nécessairement, on ne sait ni en quel lieu ni en quel temps exactement, une nation indo-européenne ».

Voilà donc la seule déduction que désormais la philologie s'autorise à tirer de l'existence d'une langue aryenne : ce que traduit l'unité linguistique récemment découverte sous la diversité des langues indo-européennes, c'est l'unité d'un groupe social qui l'a créée, car il faut pour constituer une langue commune « une certaine unité politique ou du moins une certaine unité de civilisation » ; l'existence d'un peuple aryen est donc virtuellement impliquée dans celle d'une langue aryenne ; quant à savoir s'il a jamais existé « une race aryenne », c'est là une question qui n'est plus de son domaine puisqu'il est maintenant reconnu que l'unité de langage ne suppose pas invariablement l'unité de type physique du peuple qui l'emploie, de même que la science philologique ne se

montre pas en mesure de situer la patrie primitive de ce peuple. Il appartient à l'anthropologie et à la préhistoire de nous renseigner sur ces différents points et nous allons maintenant examiner si leurs conclusions confirment actuellement l'hypothèse gobiniste.

En vérité, si quelque vingt ans après la publication de *l'Essai*, la doctrine généralement admise et enseignée au sujet des Aryens les représentait comme des Asiatiques venus s'établir à une époque très ancienne, les uns en Inde et en Perse, les autres dans les différentes contrées de l'Europe, cette théorie ne devait pas tarder à se heurter de la part de la génération nouvelle à des objections que la préhistoire des continents asiatique et européen autorisait dorénavant à poser. Une interminable controverse au sujet de la patrie primitive et du type physique de l'Aryen allait s'ouvrir et accaparer, au cours d'un demi-siècle, l'attention d'une longue suite de savants français et étrangers, controverse qui, à l'heure présente, paraît provisoirement apaisée mais que nous pouvons considérer toujours comme susceptible de se réveiller, car le problème qui l'a suscitée ne semble pas comporter, pour le moment, de solution bien assurée. Retraçons donc à grands traits l'histoire de cette controverse, pour être en mesure d'apercevoir quelle clarté nouvelle elle projette, ou peut-être, quelle ombre elle accumule autour de cette merveilleuse race aryenne dont Gobineau a cru saisir l'existence à un moment donné de l'espace et du temps.

C'est aux abords de 1860 qu'il faut nous reporter pour constater une évolution sensible dans l'histoire de la science de l'homme : « Alors que pendant longtemps, remarque Salomon Reinach, on avait pensé, on avait admis comme un axiome que l'Europe avait été peuplée par des immigrants asiatiques appartenant à l'un des groupes ethniques dont la Bible ou les historiens classiques font

mention, voilà soudain que l'on constatait en Europe, sur les rives de la Seine et de la Somme, comme dans les cavernes du Sud-Ouest de la France, les traces incontestables de l'activité de l'homme à une époque antérieure d'un grand nombre de siècles à celle que les plus anciens textes historiques ou que les récits mythologiques eux-mêmes nous font entrevoir ; dès lors, conclut-il, inévitablement on devait cesser peu à peu de voir dans l'Europe une dépendance de l'Asie et reprendre, avec une absence complète de préjugés, l'examen de questions qui ne se présentaient plus sous le même aspect que dix ans plus tôt. »

De fait, en 1864, J.-J. d'Omalus d'Halloy appelait pour la première fois, à la Société d'anthropologie de Paris, la discussion sur les points suivants : Quelles sont les preuves de l'origine asiatique des Européens ? Les langues à flexion, considérées jusqu'ici comme s'étant répandues d'Asie en Europe, n'ont-elles pas passé plutôt d'Europe en Asie ?

D'Omalus justifiait son doute touchant l'origine asiatique des Européens par cette observation, qu'à l'époque historique, les peuples de l'Europe avaient réalisé de grandes conquêtes et fondé de multiples colonies dans toutes les parties du monde, tandis que les autres peuples, au contraire, avaient fait très peu de conquêtes sur les Européens. De plus, alors que les conquêtes des asiatiques revêtaient pour la plupart le caractère d'irruption momentanée, celles des Européens furent presque toujours d'une grande solidité, et d'Omalus de nous rappeler, pour nous en convaincre, les établissements durables fondés par les Gaulois en Galatie, ceux des Grecs d'Alexandre en Asie, ou ceux des Romains en Afrique ! Fallait-il alléguer cependant l'exiguïté de l'Europe et la faiblesse numérique de sa population ? Nullement, car

l'histoire nous offre maints exemples de peuples valeureux soumettant d'autres peuples qui leur étaient trois fois supérieurs en nombre... A quoi Broca répondait que, pour lui, la question de l'origine des races qui peuplent aujourd'hui l'Europe et celle de l'origine des langues parlées aujourd'hui en Europe demandaient à ne pas être confondues, car rien ne prouve qu'elles doivent donner lieu à des solutions identiques : « Je suis de l'avis de notre vénérable collègue, disait Broca, en ce sens que pour moi les habitants de l'Europe sont à peu près ce qu'ils étaient au temps de l'immigration asiatique, mais en ce qui touche les langues européennes, je crois que l'on a raison de soutenir qu'elles ont suivi leur voie de l'Orient à l'Occident... »

Broca estimait donc que l'importation des langues européennes devait être attribuée à un petit nombre d'immigrants venus d'Asie : « Je conçois comme possible, écrivait-il, que quelques milliers d'Asiatiques soient venus s'installer en Europe, apportant avec eux leurs lois, leurs mœurs, leurs langues ; je conçois même que, de même que nous avons vu dans des temps relativement récents des peuples changer de langue, de même les premiers Européens aient accepté celle de ces étrangers ; mais s'il y avait alors un million d'habitants en Europe et que les Celtes, puisque tel serait le nom des premiers envahisseurs, aient été cent mille si l'on veut, il est certain qu'au bout d'un petit nombre de générations les Celtes auraient à peu près disparu ; les Européens auraient peut-être été légèrement modifiés dans leur type organique, mais ils auraient pu l'être profondément quant à leur langage, quant à leurs mœurs, quant à leur religion. » Il est vrai, qu'à l'encontre de Broca, Bertillon soutenait au contraire que la conformité remarquable des caractères anatomiques chez les

Européens parlant les langues aryennes incitait à croire que le sang ayren avait été largement infusé à l'Europe, mais ce n'était pas davantage l'avis d'Omalius :

On nous enseigne, reprenait d'Omalius, qu'à un moment donné, des peuples aux yeux bleus et aux cheveux blonds, venus d'Asie, ont conquis des peuples bruns, aux yeux noirs, qui occupaient l'Europe. Sans doute ce mélange d'éléments blonds et bruns est en Europe un fait incontestable, « mais il faudrait démontrer et non pas seulement affirmer que les envahisseurs blonds venaient d'Asie ». Des peuples de race blonde ont-ils réellement existé en Asie ? En vérité, depuis qu'on les recherche sérieusement, on ne les trouve plus, et les quelques rares peuplades signalées comme appartenant à cette race pourraient parfaitement descendre d'Européens conquérants. Les historiens chinois, dit-on, auraient parlé d'un peuple aux yeux verts et aux cheveux rouges, « mais il s'agit là d'un type roussâtre et non pas d'un type blond ». Par contre, aussi loin que nous remontions dans l'histoire, nous découvrons des peuples blonds dans le centre de l'Europe. « Je suis porté à croire, concluait d'Omalius, que ces peuples ont été là de toute antiquité ; ces peuples belliqueux et conquérants ont valu à la Germanie le nom d'*officina gentium* ; ils ont, on le sait, porté fort loin leurs conquêtes. » Rien ne paraissait davantage confirmer la prétendue origine asiatique des langues aryennes, car la perfection qu'on admirait dans le sanscrit et le zend, comparée aux autres langues aryennes, tenait uniquement à la supériorité de civilisation des peuples qui ont parlé ces deux langues et non à ce qu'elles étaient moins altérées parce que plus voisines de la langue mère.

Quelque temps après, la discussion reprenait, et ce fut, cette fois-ci, Pruner Bey, qui combattit à nouveau

l'opinion d'Omalius : « Nous exploitons l'Orient, dit-il, nous ne le colonisons pas. Aucun établissement durable n'a été fondé par les Européens en Asie. Il y a des blonds en Asie non seulement au Caucase et en Arménie mais au Liban et en Kurdistan. Ainsi tombent les objections faites par d'Omalius à la thèse généralement admise des Aryens blonds de l'Europe. Les traditions des Hindous et des Iraniens reportent leur patrie primitive dans la région comprise entre la mer Caspienne et l'Indokouch ; Grecs et Italiens ont pénétré par le nord dans les péninsules qu'ils occupaient aux temps historiques. Quant aux Celtes, leurs légendes indiquent aussi qu'ils ont émigré de l'Est à l'Ouest ; même mouvement de l'Orient en Occident chez les Germains, les Slaves, les Scandinaves. Ce sont les Aryens qui ont apporté d'Asie en Europe les animaux domestiques, les céréales, la connaissance du travail des métaux. C'est aussi vers l'Asie qu'il faut tourner les yeux pour chercher la source des langues aryennes puisque c'est là qu'on trouve la plus pure et la plus parfaite de toutes, le sanscrit. »

D'Omalius cependant ne s'avouait pas vaincu par les arguments de Pruner Bey et aussitôt il lui répondait en alléguant la fragilité des données historiques sur lesquelles on s'appuyait pour localiser en Asie le point de départ du rayonnement aryen. La discussion pouvait se prolonger indéfiniment et elle se clôtura, semble-t-il, sans qu'on soit parvenu à un résultat positif. Il reste que, pour la première fois, la théorie de l'origine asiatique venait d'être sérieusement mise en doute pour être remplacée par celle de l'origine européenne, destinée à faire rapidement fortune.

En 1868, en effet, Benfey en se basant sur l'absence des noms du lion, du tigre et du chameau dans le vocabulaire de la faune indo-européenne primitive, soulignait

la nécessité de placer dans une autre région que l'Asie centrale, probablement entre les boucles du Danube et la mer Caspienne, au nord de la mer Noire, le berceau des langues aryennes ; en principe, remarquait-il, rien ne s'y opposait, « car depuis que la géologie a prouvé que l'Europe a été habitée de temps immémorial, tous les motifs que l'on a allégués de l'immigration des Aryens d'Asie tombent dans le néant ». Un an après, le grand orientaliste Spiegel, abordant la même question, estimait que le sud-est de l'Europe convenait bien mieux que le plateau de Pamir à la formation et au développement du peuple aryen, tandis qu'en 1871, Cuno préférait localiser la patrie d'origine des Aryens dans la région comprise entre l'Atlantique et l'Oural : « Lithuaniens, Slaves, Germains sont pour lui des antochtones ; les Grecs seraient originaires du pays des Lithuaniens ; ainsi le domaine aryen touche au domaine finnois et par là s'explique, suivant Cuno, les analogies qui existent entre ces deux familles de langues. » En 1872 enfin, au Congrès international d'anthropologie tenu à Bruxelles, Clémence Royer soutenait énergiquement l'hypothèse de l'origine européenne des Aryens : « Considérée en masse dans son unité, écrivait-elle, notre population européenne indigène est blonde. S'il y a des bruns en Europe c'est qu'ils y sont venus d'ailleurs ; s'il y a des blonds autre part, c'est qu'ils y sont allés ; cette langue aryenne, dont on est parvenu à reconstruire les éléments primitifs, c'est en Europe qu'elle est née, en Europe qu'elle a été parlée originellement et non dans l'Inde où elle est venue de la Perse, non dans la Perse où elle est peut-être venue du Caucase. On ne trouve d'indigènes dans l'Inde et dans la Perse que des populations brunes ; celles qui parlent ou ont parlé des dialectes aryens étaient seulement moins brunes ; et, si des peuples bruns

parlent des langues aryennes, c'est qu'ils les ont apprises d'émigrants européens, blonds à l'origine, mais qui se sont perdus dans la race brune indigène. »

Malgré tout, la vieille hypothèse de l'origine asiatique demeurait pour quelque temps encore en faveur, comme le prouvait un important article de Wirchow sur « les peuples primitifs de l'Europe », publié en 1874 dans la *Revue scientifique* : « Quelques séparées qu'aient pu être les époques où les divers peuples de l'Europe entrèrent dans le domaine de l'histoire, écrivait Wirchow, quelque différents que fussent ces peuples entre eux, partout les anciennes traditions nous font remonter non à des races fixes mais à des peuples nomades. Des habitants indigènes sont bien quelquefois mentionnés, les Grecs parlent des autochtones, les Italiens des aborigènes, mais il est permis de se demander si ces indigènes eux-mêmes n'avaient pas été jadis nomades à leur tour. Ce qu'il y a de certain, c'est que les races civilisatrices sont toutes venues de loin, et toutes les traditions locales indiquent que le mouvement se produisit de l'est à l'ouest. Les traditions grecques mentionnent l'Asie-Mineure ; les traditions italiennes, les côtes de la mer Adriatique. Les Celtes qui peuplèrent la France actuelle y vinrent de la mer Noire en remontant le Danube ; les Germains de l'Allemagne occupèrent pendant un certain temps le centre de la Russie ; en Suède même la tradition nous montre les Ases venant de l'extrémité orientale du continent... Il n'est heureusement pas indispensable de savoir quand et dans quel ordre chacune des diverses races aryennes a fait invasion en Europe, et à quelle époque elle s'y est définitivement fixée. Il serait très difficile de rien préciser à cet égard car le mouvement de l'est à l'ouest des vieilles races aryennes s'est continué pour plusieurs d'entre elles dans les temps historiques,

jusqu'à la grande invasion du v^e siècle après Jésus-Christ. Ce qu'il nous importe d'établir, c'est ce fait appuyé par la tradition, par l'histoire, par la philologie, l'archéologie, les sciences naturelles et enfin par la simple analogie, que toutes les races européennes d'origine aryenne sont venues de l'Orient ! » La même année Hehn, en raillant la thèse de Latham, qui dans un livre intitulé *Eléments de philologie comparée*, publié en 1862 à Londres, prétendait que la résidence primitive des Indo-Européens devait être cherchée en Europe, se faisait également le défenseur de l'hypothèse asiatique.

Cependant voici qu'en 1878 paraissait le livre de Poesche (1) : « Partant de cette hypothèse que les Aryens ont été une race d'hommes blonds et de grande taille, il affirmait, nous rapporte Salomon Reinach, que leur berceau devait être cherché non pas au sud-est comme voulait Benfey, mais à l'ouest de la Russie actuelle, dans la région des immenses marais de Rokitno qui sont arrosés par le Pripet, la Bérézina et le Dnieper. Un savant russe, Mainow, avait prétendu, au congrès international de géographie tenu à Paris en 1875, que l'albinisme, c'est-à-dire l'absence de pigments dans la peau et les cheveux, était particulièrement fréquent dans la région des marais de Rokitno. Le séjour des Aryens primitifs dans ce pays expliquait donc, suivant Poesche, la blancheur de leur teint ; il faisait comprendre aussi pourquoi ils ont conservé dans l'Italie du nord l'habitude de construire des demeures sur pilotis alors que la nature du terrain ne l'exigeait plus. Enfin Poesche insistait, après d'autres, sur les caractères de la langue lithuanienne qui, à certains égards, est plus voisine que le sanscrit védique lui-même de la langue mère indo-

(1) Th. POESCHE : *Die Arier*, 1878.

européenne. Il ajoutait que les Aryens primitifs n'ont pas pratiqué l'équitation, inconnue aussi des héros d'Homère, et qu'on ne pouvait guère s'expliquer ce fait si l'habitat primitif des Aryens avait été la vaste steppe ondulée de la Russie orientale... »

En 1879, la discussion continuait : tour à tour Topinard inclinait à placer le berceau de toutes les races blondes antérieurement à la période des langues aryennes « quelque part en Europe ». Piètement précisait que la patrie des Aryens devait être cherchée dans le sud-ouest de la Sibérie. Enfin Clémence Royer qui, nous l'avons vu, avait été une des premières à protester contre la théorie de l'origine asiatique, réaffirmait nettement son opinion sur ce point : « Que les Celtes, les Germains, même les Latins, viennent de l'Orient de l'Europe, je l'admets, je le crois, déclarait-elle, mais, par contre, toutes les légendes, toutes les traditions des Aryas historiques de l'Asie les font venir de l'Occident. D'un côté comme de l'autre nous sommes amenés à rechercher leur berceau commun vers le Bas-Danube, dans cette Thrace pélasgique dont on ignore la langue et dans cette presque île d'Asie-Mineure où, de tous temps, se sont succédés, remplacés ou mélangés des peuples essentiellement aryens. » En 1880 Lindenschmit, le directeur du musée de Mayence, légitimait sa croyance à l'origine européenne en faisant observer que les anciennes invasions paraissaient avoir plutôt suivi la marche d'Occident en Orient que la marche inverse. Enfin, en 1883 et 1886, Penka publiait ses fameux ouvrages *De l'origine des Aryens* qui, en dépit de toutes les erreurs que les spécialistes pouvaient y relever, produisirent, s'il faut en croire Salomon Reinach, une impression tellement considérable que désormais « la question de l'origine des Aryens n'a pas cessé un moment d'être à l'ordre

du jour de la science ». Voici donc, selon Reinach, l'hypothèse de Penka :

Le genre humain, dit-il, aurait pris naissance, durant le miocène, dans l'Europe centrale, qui était alors un pays fort agréable à habiter ; lorsque les frimas de l'époque glaciaire approchèrent, envahissant les régions polaires d'abord, puis les régions circumpolaires ; ensuite, comme la Scandinavie et le nord de l'Allemagne, presque tous les hommes menacés par le froid plièrent bagages. Seuls les ancêtres des Aryens demeurèrent dans l'Europe occidentale où ils passèrent les longs siècles de la crise glaciaire, et il arriva que le climat rigoureux produisit sur leur complexion physique une influence telle que leurs cheveux devinrent blonds, leurs yeux prirent la couleur bleue ; leur taille s'accrut dans une forte proportion et leurs crânes s'allongèrent. Quant, au début de l'ère actuelle, les animaux que chassaient les proto-aryens, notamment le renne, émigrèrent vers le nord pour fuir le retour de la chaleur, les Aryens suivirent leur gibier favori. Ils se fixèrent sur la côte de Danemark et là se développa la civilisation dont portent témoignage les rebuts de cuisine accumulés sous la forme de longs monticules que les archéologues du Nord ont appelés « Kjækkenmøddinger ». Cette civilisation où à défaut d'animaux domestiques on trouve le chien, serait intermédiaire entre celle des époques paléolithiques et néolithiques. Les animaux et les plantes, dont la linguistique attribue la connaissance aux Aryens indivis, seraient précisément ceux que l'on rencontre dans les pays scandinaves. Cependant l'Europe occidentale abandonnée par les Aryens et devenue déserte appelait de nouveaux habitants : ce furent d'abord des immigrants venus du sud-ouest, hommes basanés à tête longue, appartenant sans doute à la race dite « de Cro-Magnon » et qui

peuplèrent non seulement l'Espagne et la Gaule, mais l'Italie, la Sicile et la Grèce. Ce furent aussi, arrivant de l'Est, des hommes de race mongoloïde, celle-ci à tête courte et à peau basanée ; les deux races se rencontrèrent et se mesurèrent sur le sol de la France et de la Belgique ; bientôt, au milieu de leur lutte, reparurent dans l'Europe centrale les blonds aryens ; ils soumièrent ces populations inférieures en leur imposant la civilisation et la langue qu'ils avaient apportées de Scandinavie..., mais plus l'élément aryen s'éloignait de son foyer septentrional, plus ses qualités natives disparaissaient par suite des mélanges avec des éléments étrangers, et c'est ainsi que se formèrent les peuples et les langues dont nous avons une connaissance directe : les Slaves qui sont des Mongols aryanisés, les Grecs, Sémites pélagiques, qui ont appris une langue aryenne... Tel est, en résumé, « le petit roman préhistorique que nous devons à l'imagination de Penka ».

En 1889, la Société d'anthropologie de Paris reprenait la question de l'origine des Aryens. Sans mentionner le nom de l'auteur, Lombard y développait très longuement la théorie de Penka. Par contre, Deniker observait, peut-être avec quelque raison, que la plupart des races d'Asie semblent avoir leur patrie d'origine dans le voisinage du Pamir, car « si le plateau lui-même est inhabité ou même inhabitable, une grande partie de l'année, et peuplé le reste du temps par quelques misérables tribus nomades, autour de ce plateau il y a des populations très sédentaires. La patrie primitive des Chinois agriculteurs est indiquée dans les annales, au sud-est du plateau, dans le coin sud-ouest du Turkestan oriental. Les principales tribus turques sont parties en migration du flanc oriental de ce plateau pour y revenir par ses contreforts du nord et de l'ouest. Les tribus agricoles iraniennes ont habité, dès les temps les plus

reculés, le versant ouest des pays pré-pamiriens et les Indo-Aryens occupent encore aujourd'hui le rebord méridional du Pamir ». De son côté, Clémence Royer faisait remarquer qu'à l'époque géologique immédiatement antérieure à l'ère actuelle, « l'Asie était séparée de l'Afrique négritique aussi bien que de l'Europe, à laquelle était au contraire rattachée la presqu'île anatolienne qui, jusqu'au massif du Caucase, formait une prolongation de l'Europe jointe au massif des Balkans ; c'est dans cette région géographique, alors insulaire, qu'il aurait fallu, selon elle, chercher le berceau des Aryens ». La suggestion était intéressante et aurait pu couper court à toutes ces discussions stériles puisque la question de savoir si les Aryens primitifs étaient européens ou asiatiques, se réduisait à une querelle de mots ; on ne parut cependant pas y prêter attention et le débat continua de plus belle. La vieille hypothèse de l'origine asiatique persistait à demeurer encore en faveur auprès de quelques attardés : c'est ainsi qu'en 1881, François Lenormant avait écrit dans son *Histoire ancienne de l'Orient* : « Le berceau primitif des idiomes indo-européens est la contrée qui s'étend entre la mer Caspienne et l'Hindou-Kouch. Là fut parlée, avant que les diverses tribus de Japhet ne se dispersassent, quand elles vivaient encore réunies, la langue première qui fut la souche de toutes les autres. » A son tour, Max Müller situait la patrie aryenne « quelque part en Asie » ; Ujfalvy précisait qu'elle se trouvait en Asie centrale et, à la fin de 1889, Quatrefages, dans son *Introduction à l'étude des races humaines*, croyait découvrir « l'Aryane primitive » vers le cours supérieur du Syr-Daria. La même année encore, Van den Gheyn déclarait que « si l'hypothèse de l'origine asiatique n'était pas péremptoirement prouvée, rien d'autre part ne s'opposait à ce qu'on y souscrive », alors que, pour lui,

« l'hypothèse européenne ne reposait sur aucune preuve convaincante ». Il est vrai qu'un revirement inattendu lui faisait accepter, un an plus tard, la solution de Tomaschek et de Schrader qui plaçaient la patrie des Aryens dans le sud-est de la Russie européenne. En vérité la théorie asiatique était de plus en plus considérée comme hors d'usage ; et, en 1892, c'est sur la mer Baltique que Hirt, à l'exemple de Penka, reportait le berceau des Aryens indivis.

La controverse d'ailleurs devait se poursuivre au xx^e siècle et les conjectures sur le berceau primitif des Aryens se succéder, tandis qu'en 1908 Zaborowski (1) prétendait faire venir les peuples aryens de l'Europe centrale et orientale, le professeur Johanson concluait, en s'appuyant sur des indications d'ordre surtout philologique, que toutes les lignes d'immigration des Aryens rayonnaient de la région baltique ; plus récemment, en 1922, c'est au contraire au nord de la mer Noire que le professeur Harold Bender (2) situait, comme jadis Benfey, la demeure première des Aryens, tandis que Peter Giles (3), se rangeant à l'opinion précédemment émise par Cuno, opinait pour les plaines de la Hongrie. Enfin, s'il faut en croire Hankins, l'exposé le plus récent du problème ne paraît pas nous rapprocher davantage d'une solution définitive : Childe aperçoit en effet le berceau arien primitif dans la Russie méridionale, alors que suivant la thèse de Kossina il se trouverait au nord de l'Europe : « Les migrations qui, selon Kossina,

(1) H. S. ZABOROWSKI : *Les peuples aryens* (1908).

(2) H. BENDER : *The Home of the Indo-Europeans*. Princeton, 1922.

(3) P. GILES : *Cambridge History of India*. Londres, 1922, ch. III ; « The Aryans ».

rayonnaient de l'Allemagne septentrionale vers l'est, sont dépeintes par Childe comme ayant suivi un sens contraire de l'est de l'Europe vers l'ouest. Ainsi, remarque Hankins (1), voilà deux exposés de dates très récentes qui arrivent à des conclusions diamétralement opposées quant à la direction principale des mouvements des races et des cultures dans la préhistoire européenne... En présence de ces ultimes tentatives d'éclairer la question, on peut dire avec justesse que le laïque a d'excellentes raisons de se montrer sceptique à l'égard de toute solution proposée ! » De fait, peut-être est-ce l'attitude que la prudence paraît commander, pour le moment, au profane soucieux de choisir parmi ces hypothèses multiples et contradictoires qui, au fur et à mesure des récentes découvertes, s'écroulent sans cesse pour faire place à d'autres, destinées probablement à subir le même sort. Sans doute, la connaissance du type arien primitif serait à même d'orienter les recherches en vue de localiser la patrie arienne, mais ce type arien le connaissons-nous ?

C'est une vérité communément admise et que les savants sont unanimes à reconnaître, que les peuples ariens, dont nous avons connaissance, présentent plusieurs types physiques : « Les peuples que nous avons appris à ranger sous la dénomination de « peuples ariens », écrivait en 1900 Houston Stewart Chamberlain (2), présentent, au point de vue physique, de fortes divergences : on constate chez eux les formes du crâne les plus variées et ils diffèrent par la couleur de la peau, des yeux, des cheveux. En admettant même qu'il y

(1) Frank HANKINS : *La race dans la civilisation* (Paris, Payot, 1935).

(2) Houston STEWART CHAMBERLAIN : *La Genèse du XIX^e siècle*,

ait jamais eu une proto-race indo-européenne commune, comment méconnaître la signification des matériaux sans cesse accrus qui font présumer, si loin que l'on remonte dans la préhistoire de nos nations dites « aryennes », la coexistence de types non parents, richement représentés parmi eux, en sorte qu'on pourrait tout au plus affirmer l'aryanisme de certains individus et non celui de tout un peuple... » C'est bien à cette dernière suggestion que paraissent avoir obéi la plupart des théoriciens de l'aryanisme qui, en présence de la diversité des types aryens, ont admis sans hésiter qu'un seul de ces types était « aryen », les autres n'étant que des types plus ou moins « arianisés » par la conquête. Ainsi, pour Poesche, l'Aryen authentique était l'homme blond et de grande taille, pour Penka il était de plus dolichocéphale... ; de même Huxley prétendait en 1890 que les hommes qui parlaient l'Aryen primitif constituaient une race unique ; cette race était grande, blonde et avait le crâne allongé ; au contraire Mortillet, Topinard, Sergi, Ripley, Taylor, se montraient partisans de l'identification de l'Aryen et du brachycéphale... Peu importe d'ailleurs, car il s'agit toujours là, comme l'observe Salomon Reinach, d'hypothèses gratuites que leurs auteurs se contentent de poser *a priori*, sans même se soucier de les appuyer sur apparences de preuves. En vérité, si les Aryens ne nous apparaissent point de type uniforme, pourquoi ne pourrions-nous pas aussi bien en déduire qu'il n'y a jamais eu de race aryenne, à proprement parler, et que sans avoir été introduite par une seule des races qui auraient coexisté au sein du peuple père aryen, la langue aryenne serait née postérieurement de leur fusion en une unité historique. Quatrefages et Virchow inclineraient plutôt vers cette deuxième solution, sans d'ailleurs apporter davantage d'arguments formels en sa faveur,

C'est dire que l'incertitude règne encore au sujet du type physique comme de la patrie primitive de l'Aryen, ce qui expliquerait que d'aucuns en soient venus à les considérer comme un peuple mythique : « Je considère les Aryens comme une invention de cabinet de travail... » déclarait Hartmann en 1876 ; — « Quant aux Aryens, je ne sais pas ce que c'est ; je ne les connais pas du tout ; je ne puis donc en parler », n'hésitait pas à avouer dix ans plus tard Mortillet parlant à la Société d'anthropologie de Paris, et Chamberlain de s'écrier à son tour, quelques années après : « L'Aryen ? quelle sorte d'homme est-ce là ? à quelle représentation concrète correspond-il ? Il ne faut rien savoir de l'ethnographie pour se flatter de formuler une réponse catégorique à cette question ! » (1). Il est vrai que ce scepticisme n'est pas aujourd'hui partagé par tous ; Lapouge et ses disciples, en particulier, n'admettent point que le problème aryen soit insoluble et ce serait commettre un oubli impardonnable que de clore ce rapide examen de la controverse arylene sans mentionner leur théorie qui, à plus d'un titre, mérite de retenir notre attention. Voici donc comment raisonne Vacher de Lapouge :

« Pour que la question puisse être résolue telle qu'on la posait autrefois, quel est le type de l'Aryen primitif ? il faudrait que l'anthropologie préhistorique nous montrât une population homogène, dans la région et à l'époque de la formation de la première civilisation arylene. Il s'en faut qu'il en soit ainsi : la région étant celle au nord de la Seine, du massif alpin, des Balkans et de la partie occidentale de la mer Noire ; et l'époque, celle du milieu et de la fin de la pierre polie ; l'énumération des types

(1) Houston STEWART CHAMBERLAIN, opuscule cité.

humains parmi lesquels il faut choisir, est fort longue. La question doit donc aujourd'hui se poser ainsi : Parmi les races en présence chez les peuples aryens primitifs, quelle est celle dont la prépondérance sociale était telle que la civilisation pouvait être regardée comme la sienne ? Il s'agit donc d'exclure les races représentées seulement par l'élément servile, les peuplades sauvages existant à l'état d'inclusion au milieu des peuplades aryennes, par les étrangers qui pouvaient être des esclaves venus de loin, des conquérants de passage, des aventuriers de toute espèce. Dans tout peuple, en effet, la distinction est nécessaire entre l'élément qui compte et celui qui ne compte pas ; celui qui a une influence, et celui qui vit inclus dans la société sans jouer un rôle actif !

« Cinq ou six mille ans avant notre ère, à l'époque la plus ancienne possible des commencements des peuples aryens, l'Europe centrale et la région britanno-scandinave nous montrent déjà un mélange confus de types : *Homo europæus*, *Homo spelæus*, *Homo meridionalis*, *Homo contractus*. De toutes ces races, une seule se retrouve partout dans les sépultures néolithiques : c'est la dolichocéphale blonde : *Homo europæus*... Les sujets qui ne se rattachent pas à cette race sont ou paraissent être d'ordinaire des femmes empruntées aux classes inférieures ou aux races sauvages vivant juxtaposées à la civilisation aryenne, des métis résultant de ces croisements imprudents et quelquefois, de simples esclaves égorgés pour accompagner leurs maîtres dans l'autre monde. Les représentants probablement plus nombreux qu'on ne pense de ces esclaves de race étrangère et de ces sauvages vivant en marge de la civilisation relative des Aryens, paraissent n'avoir pas pratiqué de modes de sépultures susceptibles de transmettre leurs ossements jusqu'à nous.

« Nous arrivons donc à cette conclusion que la classe dominante chez les Aryens primitifs était dolicho blonde (1). » Par suite, Lapouge en conclut que, la langue et les idées aryennes étant nées dans une tribu où dominait la race blonde, celles-ci peuvent être considérées comme formées sous l'influence de son génie propre, et il situe le berceau des premiers auteurs de la culture aryenne dans la région du nord-ouest de l'Europe (2).

Evidemment, cette thèse n'est pas unanimement acceptée comme article de foi ; on n'a pas encore déclaré qu'elle résolvait définitivement l'énigme aryenne ; comme toute hypothèse, elle a ses partisans et ses adversaires ; cependant ces derniers mêmes ne peuvent contester qu'à l'encontre des précédents théoriciens de l'Aryanisme,

(1) *L'Aryen*, chapitre quatrième.

(2) « Quel a été le berceau de la race dolicho blonde ? C'est la région où le type ostéologiquement le plus voisin du type dolichocéphale blond s'est trouvé soumis aux conditions météorologiques nécessaires pour le réduire à un état voisin de l'albinisme.

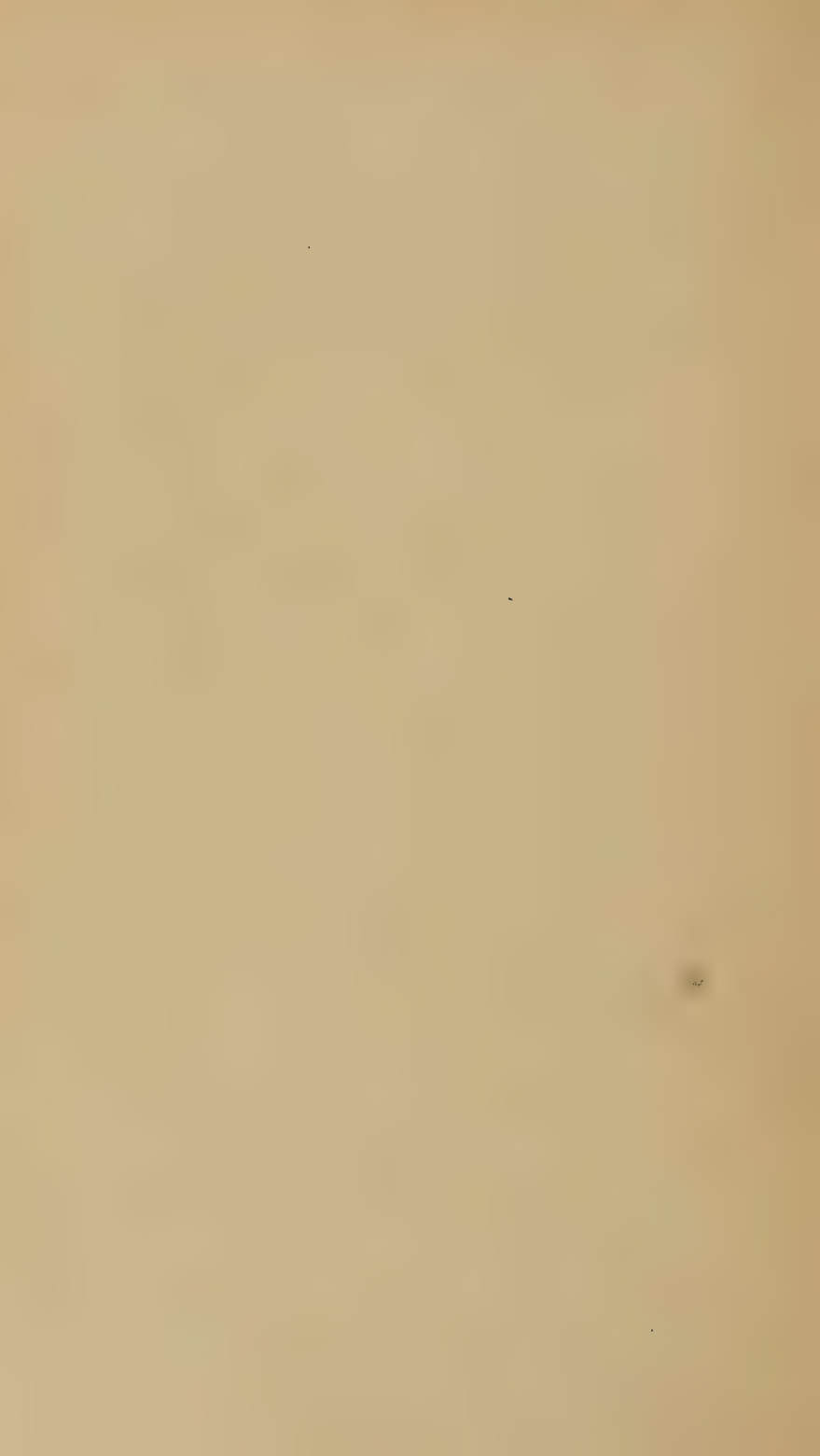
« Où doit être localisé ce berceau ? Le type dolichocéphale blond se rattachant par le squelette aux races quaternaires et néolithiques de l'Europe occidentale, son berceau ne peut être cherché qu'en Europe, les conditions nécessaires d'inactivisme et d'humidité permanentes qui ont déterminé sa décoloration ne se sont trouvées réalisées que dans la région voisine de la mer du Nord.

« On en arrive ainsi à la proposition suivante : le type dolichocéphale blond, *homo europæus* Linné, Aryen, s'est développé dans le nord-ouest de l'Europe, telle qu'elle était à la fin des temps quaternaires par l'action des milieux sur les races dolichocéphales indigènes ou sur une seule de ces races. Il s'est fixé par un long séjour dans ces régions. Il en est sorti par des émigrations successives... » (*Race et milieu social.*)

Lapouge ait invoqué enfin des motifs plausibles à l'appui de l'hypothèse jusqu'ici indémontrée et supposée indémontrable, de l'unité de type physique de l'Aryen, et ils auraient mauvaise grâce à vouloir ignorer le crédit dont cette théorie jouit actuellement en Allemagne et dans la plupart des pays nordiques.

Ainsi nous nous étions proposé d'étudier dans ce chapitre quelle valeur la science reconnaissait encore au postulat aryaniste de Gobineau ; nous sommes bien obligés de constater, qu'à l'heure présente, on ne croit plus guère à l'Aryen de Gobineau, fils de Japhet, et descendant d'une race prédestinée, originaire de cette région de l'Asie centrale, assez proche sans doute de celle où nos ancêtres se plaisaient à imaginer le paradis terrestre. La philologie, qui jadis semblait appuyer la thèse de l'*Essai*, a modifié depuis ses conclusions en se bornant à affirmer l'existence d'un peuple père arien dont elle n'est évidemment en mesure de préciser ni le lieu d'origine, ni les traits physiques ; l'ethnologie biblique, dont Gobineau s'était visiblement inspiré, et qui était alors une cause de crédit, est devenue une cause de doute depuis qu'elle a été mise en défaut par la découverte de l'antiquité de l'homme et par l'archéologie préhistorique. Désormais, nous l'avons vu, la science tend de plus en plus à transporter le foyer arien primitif en Europe ; et, quant à la question du type physique de l'Aryen sur laquelle d'ailleurs Gobineau ne s'est jamais prononcé nettement, tout en admettant l'uniformité de type, nous avons dit que précisément cette unité de type était encore contestée par certains théoriciens de l'Aryanisme tandis que les peuples qui en acceptaient l'existence, tout en adoptant la philosophie de l'*Essai* et les conséquences pratiques qui en découlent, identifiaient cependant l'Aryen avec l'*homo europæus* de Lapouge.

C'est dire que, si l'hypothèse gobiniste connut un succès momentané, son heure est passée, et nous en arrivons à conclure qu'elle était seulement appelée à jouer dans la controverse aryenne le rôle de ces synthèses provisoires destinées à fixer les idées d'une époque et qui, en tant que telles, jouissent d'un crédit universel mais temporaire.



CONCLUSION

N'est-ce point à première vue une impression assez décevante qui paraît se dégager de notre étude de la philosophie gobiniste ? Ce système grandiose dont nous nous sommes plu à découvrir le germe dans les considérations locales et restreintes des diverses philosophies de l'histoire qui l'ont précédé et qui ne manque pas de hardiesse et d'originalité, s'est révélé cependant, à l'analyse, à tel point dépourvu d'objectivité, qu'il appelle la défiance et justifie, en partie, l'accueil réservé que lui destinaient ses contemporains. En réalité les principes gobiniens survivent mais sous un autre nom, remaniés, et devenus des postulats fondamentaux d'une science nouvelle qui se préoccupe d'en garantir l'exactitude au moyen d'une méthode plus scientifique, en même temps qu'elle nous procure les moyens de les mettre utilement à profit pour l'avenir. Cependant, même à ce titre, nous avons soutenu que le racisme hitlérien, qui a fait sienne la conception gobiniste, commettrait une inconséquence à se réclamer de Gobineau, étant donné les opinions personnelles de ce dernier sur l'Allemagne, tandis qu'à un autre point de vue, les hypothèses de l'*Essai* concernant l'Aryen originel, dont on est encore à discuter la patrie d'origine et le type physique, apparaissent aujourd'hui partiellement périmées. Ainsi s'écroule la

réputation qu'on s'est efforcé d'attribuer à Gobineau en voulant lui reconnaître des influences qu'il n'est pas susceptible d'exercer et qu'il eût sans doute désavouées tout le premier. Pourquoi d'ailleurs nous en étonner outre mesure ? Fréquemment les caprices de la fortune se plaisent à organiser ainsi autour de la mémoire d'un homme de génie, un culte, une légende trompeuse qui le déforment ; et, en lui prêtant des mérites usurpés, masque bien souvent les véritables raisons de l'intérêt qu'on doit lui porter. Ce fut le cas de Gobineau : sous prétexte qu'il est à la mode, on lui accorde mille choses qu'il n'a pas dites ; habilement exploité, il est susceptible de légitimer bien des ambitions nationales et des haines politiques ; par suite de l'espèce de snobisme qui sévit maintenant à son endroit, chacun tient à honneur de lui demander des réponses ou des suggestions pour résoudre les problèmes nouveaux, et ceci est d'autant plus aisé que le champ étendu de ses investigations et la diversité des problèmes qu'il a effleurés permettent aux théoriciens de toutes les écoles de trouver à glaner dans Gobineau (1). C'est dire que lorsqu'on parle

(1) De fait, la plupart des Impérialismes, en interprétant astucieusement les textes, peuvent arriver à découvrir dans l'*Essai* leur apparente justification : Léon Deffoux signale entre autre que de nombreux Anglais se réclament de Gobineau afin de prouver la supériorité des Anglo-Saxons. Les Hollandais, à leur tour, soutiennent que l'auteur de l'*Essai* a déclaré que la race néerlandaise était la plus aryanisée ; on rencontre même des nègres gobinistes qui rappellent qu'une certaine dose de sang noir était nécessaire pour être vraiment artiste. A un autre point de vue les champions de la Démocratie se plaisent à remarquer que le mélange à l'intérieur des groupements nationaux a nivelés les individus et les classes : de leur côté les nationalistes seraient en droit de

communément de l'influence de Gobineau, on s'arrête trop souvent à l'accessoire, aux à-côtés ; et, que l'on néglige de la rechercher là où on peut la découvrir sans effort et tout en respectant scrupuleusement cette pensée. Car ce n'est pas un vain mot de parler de la portée actuelle du gobinisme et notre étude n'aboutit pas en fin de compte à la renier, bien au contraire. Le premier, en effet, parmi les philosophes de l'histoire qui s'efforcent de découvrir la raison de la marche des événements humains, Gobineau fait appel à la race pour régler souverainement l'évolution historique ; et, en établissant que toute l'histoire est déterminée par l'inégalité héréditaire des races, la race aryenne étant le ferment précieux dont l'épuisement par le mélange consacra la fin du monde civilisé, nous avons montré comment il entrevoyait dans une merveilleuse intuition les grandes lois que, trente années plus tard, et par une étonnante coïncidence qui ne manque pas de nous impressionner, toute une école de savants reconnaîtra comme les lois fondamentales de la vie et de la mort des peuples. Sans doute, à l'encontre de Lapouge et de ses disciples, d'autres anthropologues affirmeront l'inégalité des races et combattront jusqu'à l'existence même de ces races. L'idée raciste est âprement contestée, il serait absurde de vouloir l'ignorer, mais ceci ne peut supprimer le fait qu'elle est admise quelque part dans le monde contemporain et paraît encore en passe de voir accroître son prestige. Nous avons signalé comment les pays baltes,

faire état de la parenté de leur doctrine avec celle de l'*Essai*, tandis que les socialistes et les internationalistes pourraient riposter à leur tour que l'aristocrate a prophétisé malgré tout l'avènement futur du socialisme et de l'internationalisme.

la Finlande, le Danemark, la Suède, la Norvège et l'Amérique entretiennent des centres d'eugénisme ; bien mieux, l'Allemagne hitlérienne est officiellement « raciste » et rien ne dit qu'en présence du renouveau de vitalité que paraît lui communiquer pour le moment sa nouvelle foi, d'autres peuples à leur tour qui, à l'heure actuelle, sentent leur existence plus particulièrement menacée, et mûs par l'instinct de conservation, ne se portent de préférence vers les doctrines de ceux qui, tout en se faisant l'écho de leurs préoccupations, s'offrent en même temps à y apporter un apaisement ; c'est en somme une expérience à tenter, une aventure à courir dans laquelle on n'a rien à perdre et tout à gagner. Il y a bien des probabilités pour qu'en présence de l'imminence du danger, les nations ne laissent pas échapper ainsi la « chance » qui leur est offerte de s'y soustraire sans vouloir l'éprouver. De fait, ne constatons-nous pas déjà dans les pays latins, jusqu'ici les plus rebelles à l'eugénisme, des mouvements très nets en sa faveur se dessiner et s'accroître ? Bref, il est fort plausible, pour ne pas dire certain, qu'il faudra dorénavant compter avec cette croyance en la race, comme avec un des facteurs de l'histoire de demain. Ainsi, vraie ou fausse, l'idée raciste aura fait ses preuves ; elle sera « arrivée ». Or l'initiateur de cette idée, ce fut le comte de Gobineau. Lapouge, lui-même, considère son œuvre comme la première manifestation retentissante de l'anthroposociologie et Schemann souligne que nous lui devons « la première vue d'ensemble d'histoire universelle sur le développement racique des peuples », « la première histoire anthropologique de la civilisation ». A ce point de vue là, et sous prétexte qu'il renferme beaucoup d'erreurs, et que sa méthode n'est pas scientifique, nous n'avons pas le droit de condamner sans réserve le

système gobiniste. En vérité, puisque nous nous sommes proposé de rendre une exacte justice à l'auteur de l'*Essai*, pourquoi hésiter à déclarer ouvertement que son véritable titre de gloire fut d'avoir été un étonnant précurseur, celui dont la pensée devança son siècle en incarnant celle du siècle à venir ?

Vu :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Clermont.

Aug. AUDOLLENT.

Vu :

Permis d'imprimer :

Le Recteur,

G. BOUSSAGOL.

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES DE GOBINEAU

Essai sur l'inégalité des races humaines (Paris, Firmin-Didot, 1853-55).

Trois ans en Asie (Paris, Hachette, 1859).

Religions et Philosophies dans l'Asie centrale (Paris, Didier, 1865).

Souvenirs de voyage (Paris, Plon-Nourrit, 1872).

Les Pléiades (Paris, Plon-Nourrit, 1874).

Les Nouvelles asiatiques (Paris, Didier-Perrin, 1876).

La Renaissance (Paris, Plon-Nourrit, 1877).

Histoire d'Ottar Jarl et de sa descendance (Paris, Didier-Perrin, 1879).

Œuvres posthumes

Amadis (Paris, Plon-Nourrit, 1887).

La Troisième République française et ce qu'elle vaut (Paris, Plon-Nourrit, 1907).

Correspondance entre A. de Tocqueville et A. de Gobineau (publiée par Schemann). (Paris, Plon-Nourrit, 1909.)

Ce qui est arrivé à la France en 1870 (Extraits, *Revue Europe*, 15 février, 1^{er} octobre 1923).

II. — OUVRAGES RELATIFS A GOBINEAU

Ernest SEILLIÈRE : *Le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique* (Paris, Plon-Nourrit, 1903).

Robert DREYFUS : *La vie et les prophéties du comte de Gobineau* (Paris, Cahiers de la Quinzaine, 6^e série, 16^e cahier, 1905).

Alfred DUFRECHOU : *Gobineau* (Paris, Bloud, 1909).

Ludwig SCHEMANN : *Gobineau Rassenwerk* (Stuttgart, Frommanns).

Maurice LANGE : *Le comte Arthur de Gobineau. Etude biographique et critique* (Strasbourg, Istra, 1924).

Léon DEFFOUX : *Trois aspects de Gobineau* (Paris, Crès, 1929).

J.-N. FAURE-BIGUET : *Gobineau* (Paris, Plon, 1930).

Maurice LAMARTINE : *La Chimie des races* (Nevers, la Revue du Centre, 1931).

III. — ARTICLES DE REVUES, PÉRIODIQUES SE RAPPORTANT A GOBINEAU ET AU GOBINISME

Ludwig SCHEMANN : Publication de lettres de Mérimée à Gobineau (*Revue des Deux-Mondes*, 1902).

D. DE GULDENCRONE : Gobineau et les races germaniques (*le Journal*, 8 janvier 1915).

Ernest SEILLIÈRE : Gobineau (*Revue critique d'histoire et de littérature*, avril-mai-juin 1916). — A. de Tocqueville et A. de Gobineau (*Revue de sociologie*, avril 1916).

René WORMS : Publication de lettres inédites de Gobineau à M^{me} A. Franck et à sa famille (*Revue de sociologie*, août-septembre 1916).

Revue *Europe*, numéro consacré au comte de Gobineau (1^{er} octobre 1923), comprenant les articles suivants :
Paul COLIN : L'Ame de Gobineau.

Clément SERPELLE DE GOBINEAU : Le Gobinisme et la pensée moderne.

Elie FAURE : Gobineau et le problème des races.

G. VACHER DE LAPOUGE : Dies irae : La fin du monde civilisé.

Romain ROLLAND : Le conflit de deux générations : Tocqueville et Gobineau.

Kasimir EDSCHMID : Gobineau et la Renaissance.

Jacques DE LACRETELLE : Gobineau romancier : *les Pléiades*.

Charles VILDRAC : Sur *les Nouvelles asiat'ques*.

Jean-Richard BLOCH : Les itinéraires parallèles : Gobineau et Loti en Perse.

Vladimir MINCRSKY : Gobineau et la Perse.

Revue *Le Nouveau Mercure*, numéro spécial consacré au comte de Gobineau (octobre 1923), comprenant les articles suivants :

Ernest SEILLIÈRE : Gobineau et Prokesh-Osten.

Eugène ROUVELOU : Commentaires sur « l'Instinct révolutionnaire en France ».

Pierre DOMINIQUE : Gobineau : l'artiste, le romancier, le conteur.

Léon DEFFOUX : Les origines du gobinisme en Allemagne (*Mercure de France*, 15 juin 1925).

Robert DREYFUS : Le cas Gobineau (*Revue de Paris*, 1^{er} octobre 1933).

Henri SÉE : Philosophies racistes de l'histoire, Gobineau, Vacher de Lapouge, H. S. Chamberlain (*Grande Revue*, octobre 1933).

Charles BCUCAUD : Hitler et Gobineau (*Salut public*, Lyon, 3 novembre 1933).

Guy DE POURTALÈS : Gobineau, Hitler et la théorie des races (*Marianne*, 10 janvier 1934).

La Nouvelle Revue française, numéro consacré à Gobineau et au gobinisme (1^{er} février 1934), comprenant les articles suivants :

Robert DREYFUS : Gobineau, qui est-ce ?

Bernard FAY : Les légendes du comte de Gobineau.

Abel BONNARD : Gobineau.

Daniel HALÉVY : Jacques de Boisjolin.

Jean COCTEAU : Eloge des *Pléiades*.

ALAIN : Gobineau romanesque.

Jean PRÉVOST : Gobineau et l'amour.

Albert THIBAUDET : Tocqueville et Gobineau.

Ernest SEILLIÈRE : La philosophie religieuse de Gobineau.

P. MASSON-OURSSEL : Gobineau et la logique de l'Asie.

Jean LOUVERNÉ : Gobineau sinologue.

H. DE KEYSERLING : Réflexions sur Gobineau.

Elie FAURE : Destin de Gobineau.

Cl. SERPEILLE DE GOBINEAU : Le Gobinisme et la politique moderne.

Warren C. KINCAID : L'influence de l'œuvre de Gobineau.

GOBINEAU : Notes inédites.

GOBINEAU : Le village de Saint-Georges.

GOBINEAU : Lettres à Marie Dragoumis.

GOBINEAU : Lettre à Dom Pedro.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
--------------------	---

Première partie : La Philosophie gobiniste

CHAPITRE I. — Les influences qui ont préparé la Philosophie gobiniste.....	13
CHAPITRE II. — La Philosophie gobiniste, son évolution, ses caractères.....	41
1° L'exposé fondamental : <i>L'Essai sur l'inégalité</i>	42
2° L'évolution de la pensée dans les autres œuvres	112
3° Les caractères de la philosophie gobiniste	118
CHAPITRE III. — Comment Gobineau a présenté son argumentation	131
CHAPITRE IV. — L'accueil réservé à Gobineau et à ses idées.....	161

Deuxième partie :

La portée actuelle de la Philosophie gobiniste

CHAPITRE I. — La mise au point de la philosophie gobiniste en vue de son utilité pratique.....	187
--	-----

CHAPITRE II. — Le germanisme de Gobineau et la justification du pangermanisme allemand.....	203
CHAPITRE III. — Le postulat aryaniste de Gobineau à la lumière de la controverse aryenne actuelle..	239
CONCLUSION	275
BIBLIOGRAPHIE	281

Bibliothèque de Philosophie Contemporaine

PUBLICATIONS RÉCENTES

BACHELARD (G.). — <i>L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine</i> , in-16	12	»
BERGSON (H.). — <i>Les Deux Sources de la morale et de la religion</i> , in-8°	30	»
— <i>La pensée et le mouvant</i> , in-8°	30	»
BLONDEL (M.). — <i>La Pensée. T. I : La Genèse de la Pensée et les paliers de son ascension spontanée</i> , in-8°	72	»
— <i>La Pensée. T. II : Les Responsabilités de la Pensée et la possibilité de son achèvement</i> , in-8°	72	»
— <i>L'Être et les êtres</i> , in-8°	60	»
— <i>L'Action</i> , t. I, in-8°	50	»
BOISSOUUDY (J. DE). — <i>Deux réalités. Espace et matière dans l'unité du continu</i> , in-16	18	»
BOUCHET (H.). — <i>L'Individualisation de l'Enseignement</i> , in-8°	60	»
BRUNSCHVIG (L.). — <i>De la connaissance de soi</i> , in-8° ..	30	»
— <i>La Modalité du jugement</i> , 2 ^e édit., in-8°	30	»
COMBES (R.). — <i>Histoire de la biologie végétale en France</i> , in-16	18	»
COMBRIS (A.). — <i>La philosophie des races du Comte de Gobineau et sa portée actuelle</i> , in-8°	30	»
DEBESSE (M.). — <i>La Crise d'originalité juvénile</i> , in-8° ..	35	»
— <i>Comment étudier les adolescents</i> , in-8°	20	»
DELACROIX (H.). — <i>L'Enfant et le langage</i>	14	40
DURKHEIM (E.). — <i>Les Formes élémentaires de la vie religieuse</i> , 3 ^e édit., in-8°	60	»
DUVAL (M.). — <i>La Poésie et le principe de transcendance</i> , in-8°	48	»
— <i>Religion, Superstition et Criminalité</i> , in-8°	42	»
ETCHEBERRY (A.). — <i>L'Idéalisme français contemporain</i> , in-8°	42	»
GONSETH (F.). — <i>Les mathématiques et la réalité</i> , in-8° ..	36	»
JANKÉLÉVITCH (V.). — <i>L'odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling</i> , in-8°	54	»
— <i>La malsaine conscience</i>	18	»
LALO (Ch.). — <i>L'expression de la vie dans l'art</i> , in-8° ..	42	»
LEURIDAN (Ch.). — <i>L'idée de liberté morale</i> , in-8°	48	»
LÉVY-BRUHL (L.). — <i>La Mythologie primitive</i> , in-8° ..	48	»
LÉVY (Emm.). — <i>Les Fondements du droit</i> , in-16	18	»
LUBAC (E.). — <i>Présent conscient et cycles de durée</i> , in-8° ..	24	»
MAINE DE BIRAN. — <i>Œuvres</i> , publiées par P. Tisserand. T. X : <i>Rapport des sciences naturelles avec la psychologie</i> , in-8°	70	»
MAUGÉ (Fr.). — <i>L'Esprit et le Réel dans les limites du nombre et de la grandeur</i> , in-8°	30	»
NICOLLE (Ch.). — <i>La Nature</i> , in-16	14	40
— <i>La destinée humaine</i> , in-16	10	»
NOGUÉ (J.). — <i>L'activité primitive du moi</i> , in-8°	24	»
OLDENBERG (H.). — <i>Le Bouddha. Sa vie, sa doctrine, sa communauté</i> , in-8°	42	»
RABAUD (E.). — <i>Phénomène social et sociétés animales</i> , in-8°	45	»
RAUH (F.). — <i>L'Expérience morale</i> , 3 ^e édit., in-8°	30	»
SCHUHL (P.-M.). — <i>Essai sur la formation de la pensée grecque</i> , in-8°	60	»
— <i>Platon et l'art de son temps</i> , in-8°	24	»